

V. 1523519

2

LE
PRINCE
 LES DÉLICES
 DES COEURS,
 OU

TRAITÉ

Des Qualités d'un grand Roi, & Siftême
 général d'un sage Gouvernement.

PAR MR. M*****.

TOME SECOND.

Irridet vanos Fraudis Prudentia nifus.



A AMSTERDAM,
 Aux dépens de la COMPAGNIE.

M. Dec. LI.







LETTRE

A UN AMI

SUR LE PLAN DE CET OUVRAGE.

J'Entreprends, cher Ami, de traiter des Qualités d'un Prince accompli, & de discourir Politique. Malgré la foule d'Ecrivains sur cette matière, je suppose qu'il n'en fût jamais question.

S'il est louable de suivre les traces des grands Hommes par un chemin déjà battu, il est glorieux de s'en tracer un soi-même.

Il faut contredire ce décourageant Proverbe : *Tout est dit*, se figurer qu'il n'en est rien, ou que beaucoup de choses ont été oubliées : on peut, en conséquence, penser & méditer soi-même : si nous avons rencontré les autres,

nous n'en sommes pas moins créateurs de nos pensées ; si nous avons mieux trouvé ou mieux dit ; si rien d'important ne nous est échappé , nous méritons la Palme.

Vous savez , cher Ami , que les plus habiles Maîtres de l'art , Peintres ou Sculpteurs , ne sont que d'habiles Copistes de la Nature. Quand ils savent rassembler en un même sujet toutes les beautés éparfes çà & là , ils méritent le titre d'Inventeurs , ils ont fait un chef-d'œuvre qu'ils peuvent regarder comme tiré de leur propre fonds , & que le Public admire comme nouveau.

Voyons donc si j'aurai aussi bien réussi. Je peins mon Prince d'après quelques *grands Modèles*. J'ai imité tant que j'ai pu ; le reste je l'ai imaginé : vous jugerez par la Pièce même , si j'ai rencontré juste.

A U N A M I. V

Il est bon cependant que vous Plan de ce Traité. foyez au fait du sujet de mon Tableau : je l'ai fait mouvant pour animer & faire paroître avec plus de variété certaines attitudes.

Je fais de mon Prince un homme d'esprit & de probité; je lui donne un nom qui signifie qu'il est les *Délices de ses Sujets*.

Il commence par discourir avec un intime Favori sur la nature, les devoirs & les avantages de la souveraine Puissance, en homme persuadé de ce qu'il dit. Enfin, ce Prince déclare à son Ami que cette première conversation doit fournir matière à bien d'autres relatives aux grands desseins qu'il a formés. Préliminaires. Sur la souveraine Puissance.

Ils reprenent donc de nouveau leurs entretiens, qui roulent sur les qualités de l'esprit & du cœur, qui doivent être communes aux Monarques & aux autres Mor- I. PARTIE. Le Prince Citoyen.

tels ; qualités dont il seroit à souhaiter que les premiers fussent toujours excellenment pourvus.

II.
PARTIE.
*Le Prince
Magistrat.*

Je fais ensuite parler mon Héros comme Législateur & Magistrat. Il tient conseil , délibère avec ses Amis sur quelques importans projets qu'il veut exécuter. Puis , paroissant occupé de cette exécution , il les charge de conférer entre eux sur d'autres réformes qui leur paroîtront nécessaires au bien de l'Etat. Chacun propose donc son avis sur la partie qu'il possède le mieux. Le Prince s'en étant fait donner le précis par écrit , en approuve le résultat , y ajoute quelques réflexions , & prend avec son Favori Philoménarque , la résolution d'y mettre la dernière main , pour en former le système général d'un nouveau Gouvernement.

III.
PARTIE.
*Le Prince
Politique.*

Dans un autre tems il fait lire à son Confident une espèce de Re-

cueil de Maximes politiques, dont ce sage Prince est lui-même Auteur; elles concernent les moyens d'accorder l'Equité avec la Politique, d'affermir l'Autorité royale, de prévoir & prévenir les troubles intestins d'un Etat, de rendre l'harmonie de son Gouvernement constante & durable, enfin, la manière de traiter ou de négocier avec les Puissances étrangères voisines ou éloignées.

Après cette lecture, comme ils continuent de s'entretenir sur les justes raisons de faire la Guerre, il entre sur la scène un Général d'Armée, qui parle avec eux des différentes parties de l'Art Militaire en homme du métier.

Voilà, cher Ami, à peu près de quoi il est question dans tout cet Ouvrage. De quelque œil que le Public le regarde, je suis assuré qu'il conviendra, qu'il seroit à sou-

IV.
PARTIE.
*Le Prince
Guerrier.*

haïter que le Ciel accordât souvent aux vœux des Peuples de tels Princes que le mien.

J'ai tâché de varier mon stile suivant la dignité des sujets & le caractère de mes Interlocuteurs ; vous le trouverez tantôt simple , tantôt plus relevé : je l'ai coupé dans quelques endroits ; en d'autres j'ai été obligé d'étendre la *Phrase* pour resserrer une matière qui seroit devenue diffuse & ennuyeuse.

J'ai soigneusement évité tout ce qui pourroit ressentir la moindre application offensante contre aucune Puissance souveraine ; je ne dis pas de l'Europe , mais de toute la terre ; je ne pose , au contraire , que des maximes qui font respecter & chérir un Prince , affermissent son pouvoir : mon zèle à défendre les droits inviolables de l'Autorité suprême , prouve assez

combien je suis pénétré pour elle de sentimens respectueux. C'est en partie pour cela que dans mes Dialogues je ne me suis pas même servi du mot *Sire*, terme consacré de nos jours aux Têtes couronnées, mais du terme de *Seigneur*, en usage dans les Pièces Dramatiques.

Je m'étois d'abord proposé de consacrer cet Ecrit à un Héros aussi habile homme que grand Roi; mais ma situation présente, la distance des lieux, les difficultés de faire parvenir & présenter mon Manuscrit à ce Prince, ont mis obstacle à mes desirs. Au reste, j'aime mieux attendre que le jugement du Public m'ait assuré que ce grand Monarque ne dédaignera pas cet hommage.

J'ai l'honneur d'être, &c.



T A B L E

DES ENTRETIENS

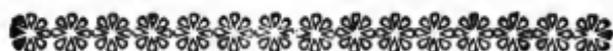
De ce premier Tome.

ENTRETIEN PRÉLIMINAIRE.

*SUR la nature & les vrais avantages
de la Puissance souveraine, page 1*

PREMIÈRE PARTIE. LE PRINCE CITOYEN.

- I. Entretien. *SUR les Qualités d'esprit
nécessaires à un Prince,*
23
- II. Entretien. *Sur les Qualités du cœur
d'un bon Prince,*
31
- III. Entretien. *Le Prince Amant &
Mari,*
40
- IV. Entretien. *Devoirs d'un Prince en
qualité de Pere,*
47
- V. Entretien. *Le Prince en qualité
d'Ami,*
53
- VI. Entretien. *Occupations du Prince,* 69



T A B L E

DES ENTRETIENS

De ce second Tome.

TROISIÈME PARTIE.

LE PRINCE POLITIQUE.

- Entretien dans lequel Thélémédone, après un court préambule, fait lire à Philoménarque des maximes & réflexions politiques dont ce Prince est Auteur,* page 1
- Article I. *Réflexions générales sur la Politique, sur les causes des désordres & des troubles d'un État,* 3
- Article II. *Moyens de prévenir les troubles qui naissent de l'ambition ou du mécontentement des Grands,* 11
- Article III. *Moyens d'appaîser les troubles d'un État excités par les Grands,* 23
- Article IV. *Moyens de remédier aux troubles de la multitude,* 40
- Article V. *Comment un Prince doit se*

TABLE DES ENTRETIENS.	
<i>comporter dans son Conseil, & faire choix d'un Ministre,</i>	56
Article VI. <i>Comment un Prince doit se comporter avec les Etrangers voisins & alliés,</i>	68
Article VII. <i>Comment un Prince doit traiter les Peuples nouvellement soumis à sa domination,</i>	83

QUATRIÈME PARTIE.
LE PRINCE GUERRIER.

I. Entretien. <i>Sur les justes raisons de faire la Guerre, & sur les forces d'un Etat,</i>	87
II. Entretien. <i>Sur la levée des Troupes, le choix des Soldats, la façon de les ar- mer & de les exercer,</i>	102
III. Entretien. <i>Sur la Discipline Mi- litaire,</i>	129
IV. Entretien. <i>Sur les préparatifs d'u- ne Guerre & la subsistance d'une Ar- mée,</i>	136
V. Entretien. <i>Sur les mouvemens d'une Armée & les stratagèmes,</i>	149
VI. Entretien. <i>Sur les Batailles,</i>	166
Fin de la Table des Entretiens du second Tome.	



L E
PRINCE
LES DÉLICÉS DES COEURS.

TROISIÈME PARTIE.
LE PRINCE POLITIQUE.

ENTRETIEN

Dans lequel Thélémédone ; après un court préambule, fait lire à Philoménarque des Maximes & Réflexions politiques dont ce Prince est auteur.

Thélém.  E n'est pas assez, cher Philoménarque, de dicter des Loix sages & équitables, de faire de belles dispositions, de donner à un Etat une nouvelle forme, d'y établir un ordre meilleur que les précédens, il faut trouver les moyens de le maintenir. Une Machine, quelque parfaite qu'en soit l'exé-

cution, quelque réguliers qu'en soient les mouvemens, est toujours un ouvrage de la main des hommes, ses ressorts s'usent & dépérissent : il en est de même pour le Moral ; les plus sages établissemens ne sont point exempts de cette espèce de *Rouille*, qu'on nomme *Abus*. La malice ou la négligence corrompt ou laisse corrompre les meilleures choses, si l'on ne travaille continuellement à les garantir de leur contagion.

Mais après avoir réglé l'intérieur, un sage Prince doit veiller au dehors. Si les Maneuvres d'un vaisseau sont en bon état, il faut encore que le doublage en soit bon, puisse résister à l'impétuosité des flots & aux coups imprévus d'une tempête.

Voici quelques leçons que je me suis fait à moi-même ; jugez-en.

Philom. Je puis dire, Seigneur, sans flatterie, que cet Ecrit ne peut être qu'excellent ; il part de main de maître. Un illustre Artisan du bonheur des hommes ne peut faillir de bien traiter un art qu'il exerce avec tant de dextérité. Je serois donc tenté de

LES DELICES DES COEURS. 3
lire en titre..... LEÇONS DE HEROÏSME.

A R T I C L E I.

Réflexions générales sur la Politique, sur les causes des désordres & des troubles d'un Etat.

JE ne fais pourquoi l'on nomme Politique une Malice raffinée : un nom consacré à la plus haute Prudence est prostitué à l'Hypocrisie, aux basses souplesses du Patelinage, aux ridicules subtilités, aux grossiers artifices de personnes viles. Un Caffard, un Sot, un Pédant à mine mystérieuse, une femmellette rusée, sont qualifiés de *Politiques* : ce terme est devenu synonyme à fourbe, menteur & fripon ; cette ridicule *métonimie* * vient sans doute de ce qu'on s'est accoutumé à décorer du même titre les maximes odieuses de la Tirannie.

Philoménarque lie un écrit de Thélemédone.

La vraie Politique est l'*Art de rendre les hommes heureux & bons, ou de se garantir de leur malice.*

Distinction entre la vraie & fausse Politique.

* Métonimie, terme de Rhétorique, qui signifie usage impropre d'un mot.

Il n'y a pas de plus fausse ni de plus dangereuse Politique que celle qui oppose fraude à fraude; ce n'est pas empêcher les hommes de tromper, c'est le leur apprendre.

„ Le monde est comme une partie
 „ de jeu, où il se trouve des joueurs
 „ honnêtes, mais aussi de fourbes qui
 „ *trichent* : pour qu'un Prince donc,
 „ qui doit jouer cette partie, n'y soit
 „ pas trompé, il faut qu'il sache de
 „ quelle manière l'on triche au jeu;
 „ non pas pour qu'il pratique jamais
 „ de pareilles leçons, mais pour qu'il
 „ ne soit pas dupe des autres. *

Il est une Politique des grandes ames, dont les hommes vicieux ne connoissent point les voies; lorsque par une belle & sage manœuvre qu'ignorent les méchans, vous rendez vaines leurs subtilités, vous les obligez de sortir de leur méprisable routine : étourdis du coup, ils perdent terre, vous en devenez maître. C'est par les nobles procédés de cette vraie Politique, qu'un Prince habile déconcerte la fausse & s'en joue; celle-ci

* *Anti-Machiavel*, chap. 18.

est semblable à ces foibles filets de l'araignée, on les lui laisse construire, puis on les déchire pour avoir le plaisir de la voir recommencer. On pourroit encore, vis-à-vis de la Prudence, la comparer à ces animaux aveugles, * attachés par une patte, auxquels les enfans laissent un instant la liberté de creuser la terre.

Il y a quatre sortes de Politiques; celle d'*Ordre*, celle d'*Autorité*, celle de *Précaution* & la *Politique guerrière*. Différentes sortes de Politiques. La première règle, établit le bonheur des Sujets; la seconde fixe ce bonheur, reprime quiconque voudroit le troubler; la troisième prévient ou repousse par adresse ce qui peut extérieurement nuire à ceux qu'elle protège; la quatrième fait faire un juste & prudent emploi de ses forces contre ceux qui osent attenter à ses droits.

Si je voulois peindre allégoriquement ces quatre sortes de Politiques, je les représenterois comme des Êtres supérieurs à l'humanité, immortels, sans passions, sans foibleesses, tous occupés au bien & à la conservation des

* *La Taupe.*

habitans d'une Isle, où je ferois regner ces quatre sœurs; l'une assise dans un Sanctuaire, tracerait le plan de leur bonheur; l'autre écarteroit de cet auguste lieu & chasserait en badinant une troupe de mauvais Génies, elle sembleroit se rire & se jouer de leur malice; une troisième *fouleroit d'un pied tranquile* * les monstres & les insectes venimeux; la quatrième enfin, avec des bras d'Alcide, opposeroit un mur d'airain aux flots environnans, & rendroit inutiles les plus violens efforts de la mer en fureur contre les côtes de cette Isle.

Mais laissons les figures, & parlons en général des causes, des progrès & des maux que produisent les abus que la *Politique d'ordre* † doit réfréner, après quoi nous traiterons plus en détail des trois autres.

Cause &
origine des
abus.

Les abus naissent, les uns de la nature des choses, les autres de la mauvaise volonté des hommes.

Les abus naissent dans le Gouvernement de la nature des choses, quand

* *Expression de la Henriade.*

† *Elle fait la matière du premier Volume.*

les affaires, pour être trop compliquées, deviennent si difficiles à régler & si embrouillées, qu'il n'est pas surprenant de voir le Prince & ses Ministres se rebuter d'en chercher le fil, & les abandonner totalement à des substituts qui en disposent à leur gré. D'où viennent, par exemple, les abus monstrueux qui se commettent ordinairement dans l'administration des Finances & de la Justice, sinon de la prodigieuse quantité de leurs parties mal combinées ; elles anticipent & croisent, pour ainsi dire, les unes sur les autres ; elles varient sans méthode, sans système, ou se subdivisent en mille petites parties, d'un détail aussi peu nécessaire qu'il est immense & confus ; en un mot, tout abus naît du désordre : la mauvaise foi & l'intérêt en profitent ; ils cachent, à la faveur de ce brouillard, leurs ruses, leurs subtilités, leurs rapines, leur injustice ; ils se servent de cette obscurité pour envelopper & déguiser le vrai d'une affaire ; ils en surchargent le tissu pour s'en rendre les maîtres ; c'est ce que Gens du métier nomment *le fin de l'Art de*

pêcher en eau trouble. Les voilà donc à même de nous persuader ce qu'ils voudront : notre paresse naturelle, nos plaisirs nous endorment sur nos devoirs ; c'est ainsi qu'un Commis, un Secrétaire devient un homme dont on ne peut absolument se passer malgré ses friponneries reconnues. Pourquoi ? c'est qu'il a seul la clef de nos affaires ; & nous serions bien embarrassés de la retrouver, si nous venions à le perdre.

Mais qu'un Prince habile dissipe les ténèbres & la confusion, qu'il se facilite les moyens de tenir, s'il se peut dire, comme de *son lit* les rênes du Gouvernement, voilà ces gens importants devenus de simples Scribes & de simples Lecteurs.

Dangereuses conséquences des abus.

Quelque légers que paroissent d'abord les abus dont nous venons de parler, les suites en sont souvent funestes : certain nombre de Gens d'affaires s'emparent du Gouvernement, ne produisent que leurs créatures, les Grands & le Peuple mécontents crient ou cabalent, l'autorité du Prince n'est plus respectée dans ses Ministres.

Si les Grands font ménagés par les gens de fortune qui dominant, le Peuple opprimé se mutine, quelqu'un d'entre ceux qu'on n'aura pas voulu admettre à l'honneur de le tyranniser, aigrit encore les esprits, & devient bientôt chef de faction ou de revolte.

Si le Peuple demeure fidèle, quoiqu'accablé & ruiné par les Impôts, les Puissances voisines ne manquent pas de profiter de sa foiblesse : enfin, de quelque part que viennent les troubles, il n'est que trop souvent arrivé qu'un Prince au sortir de sa léthargie, a vu le feu aux quatre coins de son Royaume, sans connoître, ni la cause de l'incendie, ni quel remède y apporter.

Tels sont, encore une fois, les effets quelque éloignés qu'on les suppose, d'une mauvaise administration, ou de la négligence dans les moindres affaires du Gouvernement intérieur abandonné à des Favoris, ou vendu aux Gens d'affaires.

Lorsque les maux sont devenus extrêmes, le fer & le feu deviennent des remèdes nécessaires, la cruauté s'ex-

cuse sur cette nécessité; on allègue que la Politique & l'Humanité ne peuvent s'accorder; mais pourquoi a-t-on laissé engendrer ces mauvaises humeurs? pourquoi ne pas prévenir cette maladie par des remèdes doux & simples appliqués à tems & à propos?

Il est des personnes, qui, pour exercer leur habileté, semblent se plaire dans les affaires les plus embrouillées & les plus tumultueuses: quelque avantageusement qu'ils se tirent d'embarras, c'est une imprudence impardonnable que de bien gouverner par une mauvaise méthode, & que de tenter de réussir en allant contre les préceptes d'un Art: il est plus glorieux de se mettre au-dessus des difficultés, en les détruisant totalement, en levant tout obstacle, que de les laisser subsister pour les combattre & les vaincre.

On crie souvent contre les Réformateurs & les gens à projets, c'est ordinairement une excuse de la paresse & de l'incapacité, plutôt qu'une difficulté réelle d'exécution.

Il est en Politique comme en toute

LES DELICES DES CŒURS. II

chose, un *maximum*, un point de perfection auquel l'homme peut atteindre, ou du moins en approcher; les ames communes croient tout impossible, les grands hommes le tentent.

Lors donc qu'un Prince s'est saisi des moyens sûrs & aisés de se rendre maître de l'affection de ses Peuples, en établissant le bon ordre dans le Gouvernement intérieur, il est facile de veiller à l'entretenir. Comme il n'y a plus à craindre que les esprits brouillons & remuans, qui voudroient pervertir cette économie, il n'a plus besoin que de cette espèce de Politique, appui de sa puissance & de son autorité, que nous avons défini plus haut.

A R T I C L E II.

Moyens de prévenir les troubles qui naissent de l'ambition ou du mécontentement des Grands.

LEs Grands cabalent par deux motifs, ou par mécontentement, ou par ambition.

La *Brigue* recherche de l'appui pour s'élever aux honneurs; l'union de ceux

qui s'entr'aident pour cela, forme les *Cabales* ; de l'opposition entre deux cabales prétendantes, naissent les *Factions* ; les haines mutuelles des rivaux adoptées de part & d'autre par un grand nombre de gens attachés à leur fortune, forment les *Partis*, & leurs forces acruës leur font tenter la *revolte*.

Si un Prince n'étouffe pas ces maux dès leur naissance, il est bientôt réduit à la triste nécessité de devenir chef de Parti.

Moyens
généraux
de préve-
nir les ca-
bales &
factions
des Grands.

Pour prévenir ces malheurs, il faut tenir les Grands dans une entière dépendance ; qu'honorés & respectés du Peuple, ce soit, non comme pouvant devenir ses maîtres, mais comme approchant plus près que lui du Souverain : du reste, que ces Grands n'aient aucune autorité sur les Sujets qu'elle ne soit émanée du Prince, il doit être absolument libre de ne leur confier que la partie de son autorité que bon lui semblera.

Qu'il ait toujours plein pouvoir de disposer à son gré de tous les emplois importans, qu'il ne les laisse point devenir héréditaires, qu'il n'élève les

Grands que jusqu'au point d'où il puisse les faire descendre quand il lui plaira.

Quand le Prince a mis les Grands dans une situation heureuse autant qu'elle le peut être pour tout homme raisonnable, & dans des places proportionnées à leur naissance, à leur condition, à leur mérite, il ne doit plus s'embarrasser si l'ambition démesurée de ces Grands leur fait trouver leurs services mal récompensés, il est purgé de l'accusation d'ingratitude aux yeux de l'univers.

Lorsque le Souverain s'aperçoit que les Grands cabalent par mécontentement, qu'il examine d'abord s'ils ont quelque juste sujet de se plaindre, qu'il leur fasse droit, & en même-tems pour les punir de l'irrégularité de leur procédé, qu'il leur accorde toute autre chose que ce qu'ils désirent, & sans les rendre trop puissans, que ce qu'il leur donne soit bon sans être toujours de leur gout; alors ils n'osent se plaindre, parce qu'ils n'en ont plus de prétextes; s'ils le font, on les croira injustes & déraisonnables, parce qu'on les croit

heureux ; ils n'auront plus de partisans , parce qu'on les croira ingrats envers leurs bienfaiteurs ; mauvais préjugé pour leurs amis.

Les cabales des Mécontents ont pour but la vengeance ; elles attaquent , ou le Prince , ou ses Ministres , ou quelque ennemi particulier ; toutes veulent supplanter ou détruire. Nous parlerons dans peu des moyens d'étouffer les premières , & de châtier leurs attentats : quant à celles qui n'en veulent qu'à un ennemi ou à un rival , le Prince y remédie en se rendant l'arbitre absolu des querelles des Grands , & n'accordant jamais rien aux sollicitations de la Brigue , lorsqu'il en a découvert & suivi les menées , semblable à ces gens , qui , se promenant sur le bord de la mer , prennent plaisir à voir venir son flux se briser à leurs pieds , il peut de même attendre que les flots empressés de cette cabale viennent échouer contre un *non* absolu & décisif qui déconcerte & dissipe en fumée toutes ses espérances.

Précautions contre la dif- Les cabales ambitieuses tendent à prévenir ou à s'emparer de l'esprit du

Prince, soit au desavantage de quel-
qu'un, soit sur quelque chose que l'on
concerte de lui persuader ou de lui
laisser ignorer.

simulation,
& moyens
d'en con-
noître les
ruses.

Les plus sûrs moyens de ne point
se laisser surprendre, sont, l'étude des
caractères & des humeurs, un exa-
men attentif des inclinations & des
vues* de ceux qui tâchent de se faire
écouter.

Mais comme les Courtisans prati-
quent avec soin l'art de se déguiser,
& de s'enveloper de la dissimulation,
il faut, ou saisir le défaut de la cuiraf-
se, ou la percer.

Celui qui est le maître de faire par-
ler les autres, & que le respect ne per-
met pas de questionner, a en main la
pierre de touche des caractères; le
sien sera impénétrable, s'il se tient
couvert du silence.

Il est plus aisé de dissimuler en ne
faisant que des questions, que lorf-
qu'on est obligé de répondre: c'est
que l'on est maître de ne demander
que ce que l'on veut; mais il n'est pas
toujours possible de répondre de

* Voyez chap. V. tome I.

même, ou de ne pas hésiter, & votre embarras fait naître des soupçons.

Faites une attention particulière au sujet d'une conversation : remarquez avec soin la façon dont chacun en parle : lorsque tous paroissent du même avis, ils raisonnent, ou selon les vrais sentimens du cœur, ou selon ce qu'ils veulent affecter ; souvent les expressions sont les mêmes, le ton en interprète différenment la signification, ou bien l'expression & le ton signifient tous deux la même chose ; mais ces dernières n'ont pas la même force, ou enfin vous vous tromperiez à tous deux, si l'air du visage ne vous mettoit au fait.

Le cœur parle naïvement & simplement, ou il exagère à proportion qu'il est véritablement touché, ou qu'il veut le paroître ; mais ses expressions ne sont plus les mêmes. La sincérité parle un langage simple, uni, ou vif, irrégulier, & même impropre ; la feinte, au contraire, s'énonce d'une manière étudiée : un habile homme remarque aisément cette différence.

Un trait d'histoire, un sujet comique

que ou tragique peut nous faire entrevoir quel est le caractère d'une personne.

Quand le hazard vous a fait faire cette découverte, servez-vous une autre fois de ce stratagème à dessein, il est d'autant plus sûr qu'on ne s'en défie presque jamais; mais vous n'aurez encore que des conjectures auxquelles il ne faut pas se tenir sans examen.

Il est quatre sortes de caractères; gens qui finassent toujours, gens qui affectent un air de sincérité & même d'indiscrétion, gens qui affectent de ne rien affecter, & gens ouverts de toutes parts.

Les premiers sont des renards hors de leurs tanières en quête de leur proie; on ne peut se méprendre au poil: les autres sont des renards mal cachés dont on apperçoit la piste ou quelque partie: pour les derniers, comme ils sont toujours ce qu'ils paroissent, nous les exceptons de la comparaison.

Faisons encore une observation sur la manière dont les questions percent

l'enveloppe des caractères, ou elles sont si indirectes & paroissent si indifférentes à la personne interrogée, qu'elles ne lui donnent pas le moindre soupçon, ou elles la déconcertent, l'embarrassent & l'émeuvent : il est facile de deviner la cause de cette altération.

Si vous feignez de consulter la personne que vous questionnez, ou elle vous répondra sincèrement, ou elle vous flattera; vous aurez donc deux pièces à peu près de même couleur; c'est à vous de les rapprocher pour les distinguer par la nuance.

Précau-
sions con-
tre la flat-
terie.

La flatterie & la sincérité parlent à peu près le même langage, & excitent les mêmes passions : ne vous prêtez d'abord à aucun de leurs efforts, si vous voulez en connoître la différence.

La flatterie, quelque délicate qu'elle soit, ne surprend point un habile homme qui s'est attentivement étudié; il se connoit trop bien, il veut que son intérieur lui ait démontré ce qu'il vaut, avant que de s'en rapporter à une décision étrangère.

Défiez-vous de tout éloge qui con-

redit l'évidence de votre intérieur, ou qui tend à vous persuader que vous êtes ce que vous soupçonnez n'être pas, il est suspect de flatterie; s'il est sincère, on se trompe; s'il est faux, on veut vous tromper.

Il n'y a pas de flatterie plus dangereuse que celle qui nous attaque par la vérité, ou celle qui emploie pour armes des marques d'affection & de zèle, d'attention & de ménagement pour notre santé, notre repos, qui favorise notre humeur, notre gout. L'une veut réveiller en nous la complaisance naturelle que nous avons pour nos bonnes qualités, & profiter des mouvemens inconsiderés de cette ivresse, pour nous amener à son but; l'autre veut nous persuader que nous sommes offensés ou servis fidèlement, & tendrement chéris: toutes deux en veulent au cœur; la première y verse la joie & la satisfaction, & celle-ci l'espérance ou la crainte, elle y excite le désir ou l'aversion.

Il faut donc pour n'être point séduit, s'accoutumer à écouter avec indifférence les louanges que nous sen-

tons mériter; il faut même payer d'une espèce d'ingratitude ceux qui les donnent, on connoit bientôt si elles sont sincères ou intéressées : les prôneurs se taisent ou chantent la palinodie quand ils l'osent : faites à peu près de même à l'égard de ceux qui s'efforcent de vous marquer leur zèle, attendez à reconnoître leurs soins, que vous soyez assurés de leur réalité.

Nos vrais amis nous servent & nous louent constamment, quoique *gratis*; les flatteurs cessent bientôt de le faire à si bon marché; c'est le vrai moyen de les connoître & de s'en délivrer.

Toute dangereuse qu'est la flatterie, il est quelquefois utile à un Prince habile de l'écouter & de paroître se laisser persuader; il découvre souvent bien des choses par cette feinte; c'est adroitement tromper l'espion.

Nous venons de parler de la manière de connoître & de parer les coups subtils de la dissimulation & de la flatterie; ici le Prince est sur la défensive, nous verrons ailleurs quel usage il doit faire de ces armes.

Moyens
de décou-

Lors donc qu'un Souverain a mis

par cette prudente conduite, tout esprit ambitieux, turbulent ou cauteleux, hors d'état de lui en imposer, qu'il veille par lui-même & fasse veiller sur la conduite des Grands: s'il s'apperçoit de quelque intrigue qui tire à conséquence, que son autorité la rompe aussi-tôt, ou que sa prudence la dissipe insensiblement, en éloignant, sous différens prétextes, les chefs de cette cabale; qu'il entretienne entre ceux dont l'union pourroit être dangereuse, non la discorde, mais une division d'intérêt & d'émulation pour son service; qu'il se fasse aimer des Grands par des bienfaits, des honneurs & des égards qui les flattent sans préjudicier à son pouvoir; qu'il gagne leur estime par des façons & des procédés dignes d'un Monarque; que sa sévérité à punir & à mortifier les moindres machinations fourdes, le rende redoutable; que sa faveur devienne précieuse par la difficulté de l'obtenir & par le désespoir de rien obtenir sans elle; qu'il la partage aux Courtisans sans laisser appercevoir d'inégalité; qu'il n'en

vrir & diminuer les cabales.

laisse soupçonner le degré qu'à ceux qui se flattent d'y avoir plus de part; cette opinion les lui attachera plus fortement. Ceux qui se croient moins avancés dans les bonnes graces du Prince, s'efforceront d'y mériter une meilleure place. Il peut leur faire sentir ou laisser entrevoir comment ils doivent se comporter pour se rendre agréables; mais qu'aucun Courtisan n'ignore quelles fautes les mettroient en danger de déchoir ou de se perdre.

Conduite
d'un Mi-
nistre en-
vers les
Grands.

Une justice que le Prince doit à ceux que la naissance approche le plus de sa personne, c'est autant que le permettra le bien de ses Etats, de ne les point subordonner à leurs inférieurs; ainsi, quelque pouvoir qu'il donne à un Ministre, homme parvenu par sa capacité ou son mérite, il le traitera toujours, vis-à-vis des Grands, comme un homme nécessaire, & non comme un de leurs égaux: s'il exige d'eux qu'ils respectent l'autorité du maître, dans la personne du Ministre, il enjoindra à celui-ci de n'en point abuser, de payer de respects &

de ménagemens les égards que les Grands ont pour lui. Porteur des ordres du Souverain , qu'il ne s'émancipe jamais de rien prescrire de son chef, de sorte que personne ne paroisse jamais obéir immédiatement qu'au Prince. Ceci est un avis utile à un Monarque, & une leçon nécessaire à un Ministre.

En pratiquant toutes ces maximes, un Roi contiendra les Grands dans le devoir, leur ôtera tout juste sujet de se plaindre, le pouvoir & la volonté d'exciter des troubles.

A R T I C L E III.

Moyens d'appaier les troubles d'un Etat excités par les Grands.

SI un Prince a le malheur de monter sur le Trône au milieu des défordres & des troubles causés, soit par la mauvaise administration d'un Prédécesseur, soit par une forme de Gouvernement vicieuse, ou enfin, par les factions, les cabales de différens Partis qui se disputent une autorité usurpée sur le Souverain, voici à peu près,

& les moyens de rétablir le calme, & les difficultés qu'il y aura à vaincre.

1°. Ou les Grands, ou le Peuple sont mécontents du précédent Gouvernement. Si les premiers en ont abusé pour opprimer celui-ci, il saisit l'occasion favorable d'un nouveau règne pour s'affranchir; ou les uns & les autres se soulèvent de concert pour secouer le joug des Favoris & des Ministres trop en crédit. 2°. Les maux sont extrêmes, le feu est allumé de toutes parts, ou l'incendie ne fait que commencer; il faut, par conséquent, des remèdes doux ou violens; il faut agir avec promptitude ou modération, user de force ou d'artifice.

Comment un Prince doit signaler les commencemens de son règne dans les tems de trouble.

Qu'un Prince signale donc les commencemens de son règne par quelque action éclatante de douceur ou de sévérité, qui apaise ou étonne les plus mutins; & pour ne pas leur donner le tems de se reconnoître, qu'il saisisse avec promptitude ces premiers instans de soumission & de respect réels ou simulés que des Sujets témoignent à un nouveau Maître; qu'il profite de l'opinion favorable pour la nouveau-

té, dont la multitude attend toujours quelque chose d'extraordinaire.

Tout le monde court, tout le monde s'empresse alors; ceux-ci pour se mettre des premiers dans les bonnes grâces du Monarque, & saisir ce vent favorable de la fortune; d'autres viennent lui faire hommage d'une autorité usurpée qu'ils espèrent bientôt reprendre; d'autres lui présentent des griefs dont ils prétendent bien se venger eux-mêmes; ceux-là viennent rendre un compte apparent d'une conduite qu'ils croient qu'on n'osera trop ouvertement examiner ou reprendre: enfin, tous ces faux respects, toutes ces soumissions peu sincères de gens accoutumés à ne plus obéir, mettent aux pieds du Prince nouvellement regnant, les clefs & les forces de tout le Royaume dont ils présument qu'il ne se saisira pas: qu'il trompe donc leurs folles espérances.

Un Prince commencera par faire dès les premiers momens, tout ce qu'il faut pour mettre le Peuple & les Gens de guerre de son côté par des largesses, par quelque sage règlement, par

des graces qui préviennent le grand nombre en faveur du nouveau regne.

2°. Il se procurera par des emplois autant de créatures qu'il rencontrera de personnes opposées par envie, par haine, ou par désir de vengeance, à ceux qu'il est nécessaire qu'il abaisse.

3°. Que dans tout ce qu'il fera en faveur du Peuple, il agisse ou paroisse agir de son propre mouvement sans le conseil de personne; alors les Grands, qui auparavant ménageoient ou opprimoient le Peuple, dépouillés, ou de leur crédit, ou de leur pouvoir, négligés & abandonnés de la multitude, exposés à nud au juste ressentiment de l'autorité souveraine, se verront forcés de plier.

Mais si les Grands ont pris de trop sûres mesures pour se maintenir dans leurs usurpations, la force devenant inutile & même dangereuse, il faut employer l'artifice. Le Prince cédera aux malheurs des tems, pour ne point commettre son autorité; il flattera ceux qu'il veut abattre; il paroitra se contenter de l'ombre de pouvoir qu'ils prétendent lui laisser, & n'agir que

par leurs conseils : après se les être conciliés par cette feinte, & leur avoir ôté tout soupçon, voici les trois machines qu'il fera jouer toute à la fois, ou séparément.

1°. Qu'il tâche de les desunir en se-
 mant parmi eux la jalousie & la défian-
 ce ; tantôt par des préférences mar-
 quées pour tels ou tels, il leur susci-
 tera des envieux ; tantôt une appa-
 rence de confiance les rendra suspects
 à ceux qui sont de moitié dans leurs
 intrigues : car, observez que quoique
 nous ayons dit que le Prince est quel-
 quefois obligé par prudence de pa-
 roître se contenter d'une ombre d'au-
 torité, quoique les Grands méprisent
 intérieurement ce qu'ils ne croient
 qu'une Idole, ils sont pourtant jaloux
 de l'encenser les premiers, & de pa-
 roître plus favorisés que les autres,
 parce que cela sert infiniment à leurs
 vues ambitieuses ; ainsi, ils tiennent
 toujours pour ennemis & pour gens
 suspects, quiconque veut les supplan-
 ter auprès d'un Prince qu'ils s'imagi-
 nent gouverner. Ils osent tromper
 leur Roi par de fausses apparences

Moyens
 de desunir
 des fac-
 tieux.

de respect ; qu'il les leurre par de fausses faveurs, qu'il emploie à la destruction de leur crédit ce qu'ils en croient le plus ferme appui.

Quand on est parvenu à rompre l'union entre les membres d'une cabale, lorsqu'on en a fait autant de concurrents opposés ; quand on a rendu les plus puissans d'un Parti suspects, & même odieux à ceux de leur faction ; quand on leur a détourné la plupart de leurs partisans ou de leurs créatures ; alors on leur retire ou diminue la faveur apparente qui ne leur a été accordée que pour les mener plus sûrement à leur perte.

Mais pour connoître le moment propre de donner cette secouffe à l'élevation des ambitieux, que le Prince soit parfaitement instruit des effets qu'auront produit ses préparatifs, du nombre des jaloux qu'il leur aura suscités : s'il ne veut ou ne peut se confier qu'à lui-même pour cet examen, de petites alternatives de faveur ou de refroidissement de sa part pour les Grands qu'il veut abaisser, lui feront bientôt remarquer l'altération des es-

prits & des cœurs; il connoîtra le nombre de ceux qui abandonnent un homme dont la fortune leur paroît chancelante, & de ceux, qui incertains, n'attendent que le moment de sa chute pour se retirer: les bruits publics l'informeront du reste; il ne lui faudra plus qu'un souffle pour renverser un Sujet trop puissant, & lui faire subir le sort que mérite son audace.

2°. Comme les hommes se laissent facilement éblouir & aveugler par l'ambition, rien n'est plus propre à faire déchoir un ambitieux, que de le déplacer d'un poste trop avantageux pour lui donner un emploi plus brillant, plus flatteur, mais plus délicat & plus embarrassant que celui qu'il quitte; par conséquent, plus exposé à l'envie & à la critique: les fautes qu'il fait, ne tardent pas de le perdre de réputation; le peuple, jugeant toujours des Grands sur ce qu'il s'en figure, & non sur ce qu'ils sont, attribue à l'inconduite les erreurs de l'incapacité. Si le Prince voit réussir ce second stratagème, il en usera plus amplement; ainsi, sous prétexte d'a-

vancer ceux-ci, de récompenser ceux-là, il les détache insensiblement les uns des autres, il débauche par cet appas les Partisans d'une faction.

Moyens
de rendre
les factions
odieuses
au Peuple.

3^o. Quand quelque faction trop puissante & trop fortement liée, ne peut se desunir par aucun des moyens précédens, le Prince cédera pour quelque tems au torrent; & comme on abuse souvent d'une autorité usurpée, il mettra les Factieux sur les voies de se perdre eux-mêmes, en leur laissant mériter la haine publique par des violences qu'il ne peut empêcher.

Dans toutes ces circonstances, un Souverain fait sagement de n'adopter ni favoriser ouvertement aucun Parti, autrement il se rendroit suspect aux uns & aux autres: il se porte pour Médiateur de tous différends entre les Grands; il fait en sorte de s'en rendre insensiblement arbitre; il tâche d'attirer à lui le Peuple en fomentant secrètement les bruits, les soupçons qui peuvent rendre ces Partis odieux au reste de la Nation; il fait insinuer qu'il n'a aucune part aux maux que causent ces désordres; il en paroît

aussi touché qu'il l'est effectivement; toute sa conduite persuadé à ses Sujets qu'ils n'ont d'autre moyen de recouvrer la paix & la tranquillité, que de s'unir à leur vrai Protecteur, de lui demeurer soumis; que lui seul peut remédier à leurs maux, mais qu'il faut pour cela qu'ils lui aident à reprendre toute son autorité: enfin, il fait tout pour se réserver & mériter seul le titre de zélé Défenseur du bien public, pour qu'aucun des Grands ne s'empare avant lui de ce prétexte, ni de la réputation, ni de l'empire qu'il donne sur les esprits & les cœurs.

Pour se faire aider dans l'exécution de ses desseins, un habile Politique a par-tout des Emissaires, des Espions les uns des autres: ces gens agissent pour la plupart sans savoir pour quelle fin on les emploie, ni par quel ordre.* Il peut encore user de Confidens secrets & fidèles; ces amis cachés affectant un respect contraint, un air mécontent, passent dans le Public pour ne pas aimer le Prince & n'en pas être

* *Le Cardinal de Richelieu en usoit ainsi.*

aimés ; ils parlent dans les Conseils contre son opinion, mais avec ménagement & avec une adresse qui la fait valoir ; ils ont le talent de persuader à ceux qu'ils semblent favoriser des résolutions passionnées, conformes aux inclinations des Factieux ; ils pénètrent par-là leurs desseins, ou font faire aux mutins tout ce qu'il faut pour subir le joug de l'autorité légitime.

Toutes ces trames bien ourdies, le Prince doit frapper les grands coups pour affermir son pouvoir & faire respecter son autorité : sûr de trouver alors les Grands tombés dans le discrédit, ou divisés entre eux, les Peuples disposés à obéir, qu'il se faisisse des forces de l'Etat, règle & dispose toutes choses de façon à se rendre absolument le maître de toutes les graces ; que les postes honorables & les plus hauts emplois deviennent pour les Grands autant de magnifiques prisons, d'où il puisse les transférer quand il lui plait.

Réflexions
sur la justice des
moyens
proposés.

Arrêtons-nous à présent sur quelques réflexions morales. Ces moyens d'abaisser les Grands, quoiqu'on en
dise,

dise , ne sont point injustes, sur-tout lorsque des Sujets rebelles mettent un Prince dans la fâcheuse & honteuse alternative de ruser, ou de se perdre. Je crois même que la conduite qui lui est ici proposée pour ces tristes extrémités, est la moins humiliante.

Oui, un Prince a tout droit de se servir de ces artifices pour faire rentrer ses Sujets dans le devoir; un bon Prince n'en use point en Tiran, mais en Pere qui veut rétablir la paix dans sa famille; il abaisse les Grands, non pour les perdre, c'est pour mettre un frein à leur orgueil, à leur ambition, & les tenir dans les justes bornes de leur rang. Ce sont des insensés, des furieux; il les contraint de reprendre leurs sens, il les met dans l'impuissance de se précipiter eux-mêmes, ou de mettre obstacle aux généreux dessein qu'il a de leur partager avec ses Peuples, les douceurs d'un sage Gouvernement.

Un Prince peut donc sans injustice tromper les Grands, quand ils veulent se rendre redoutables, même à leur Maître, à l'aide des biens & des

pouvoirs usurpés ; quand fiers de certains privilèges chimériques , ils tentent de s'en prévaloir contre l'autorité Royale, elle a droit de les dépouiller & de les priver pour toujours de choses qu'ils tiennent de sa libéralité, dont ils abusent, ou de ce qu'ils ont eu la témérité de s'approprier.

Origine
du pou-
voir des
Grands.

Ce droit est si constamment établi, & si généralement reconnu, que dans les Pays * même, où par des Traités de Concession confirmés par une longue suite de Souverains, les Vassaux se trouvent en possession absolue & incontestable du domaine des Provinces dont leurs ancêtres n'étoient que Gouverneurs ou Juges ; malgré, dis-je, toutes ces prescriptions autorisées, le Monarque auquel ils doivent foi & hommage, est en droit de les dépouiller, ou par force, ou par adresse, lorsqu'ils manquent à leur devoir envers ce Chef.

A plus forte raison un Prince a-t'il ce droit dans un Pays † où ces prescriptions n'ont point lieu, & où ces

* *En Allemagne.*

† *En France.*

LES DÉLICES DES COEURS. 35
possessions, à titre d'indépendance & d'hérédité, n'ont presque jamais été que tolérées.

De plus, dans toutes les Monarchies les Nobles & les Grands ne sont devenus ce qu'ils sont, que par les dons & récompenses que les premiers Conquerans* ont accordé aux Chefs & Capitaines de leurs Troupes en paiement de leurs services. Si par la suite ces espèces de pensions viagères sont devenues des héritages, le Prince peut en priver quiconque s'en rend indigne.

Je conviens qu'il est triste pour un Roi de se voir forcé, comme nous l'avons dit plus haut, de favoriser & d'élever lui-même ceux qu'il a formé la résolution de précipiter ensuite; il est encore plus fâcheux de caresser des Rebelles; mais quand les circonstances ne lui offrent pas d'autres moyens, il fait bien de s'en servir: si par-là il les gagne, s'en fait des amis sincères, il peut de son côté, le devenir à leur égard, & quitter toute feinte; s'il n'en

* Clovis, Charlemagne & les Empereurs Ottomans.

fait que des ingrats & des fourbes, qu'il les perde.

Ajoutons encore que le Souverain ne fait point de tort à un Grand de le priver d'une faveur simulée; c'est le punir bien doucement, quand dépouillé de ce qui le rendoit formidable, on le relegue dans une maison de campagne, où il ne tient qu'à lui de jouir en Philosophe des délices d'une vie tranquile : sans le priver du jour on l'envoie aux Champs Elizées; c'est sa faute, s'il n'en peut gouter les charmes.

Coufons à présent un petit morceau de la peau du lion à celle du renard.

Châti-
ment des
Faâcieux.

Un Grand qui machine ou cabale contre l'Etat ou le Prince, qui abuse de l'autorité qui lui est confiée pour tyranniser & opprimer ses inférieurs, doit payer son forfait de sa tête; il faudroit qu'il y eût une Loi qui pût ôter au Prince même le pouvoir de lui accorder sa grace.

Si un Prince est obligé de verser du sang, que ce soit moins pour se venger, que l'Etat & l'Autorité su-

prême; sans se déclarer Juge dans de tels procès, il laisse agir les Loix & les Corps établis pour leur maintien; qu'après la punition des plus coupables, il fasse grâce au reste, & quelquefois à tous; mais plus ces exemples sont rares, plus ils font d'impression.

On dit, que quand un Prince est obligé de se servir du glaive contre les Grands, il doit user de clémence envers tous les criminels, ou les faire tous périr; qu'il ne faut être ni clément ni sévère à demi: cette règle est vraie, mais elle n'est pas générale; le châtiment & le pardon doivent, le plus souvent, marcher de compagnie.

Machiavel auroit dit, qu'il faut exterminer les parens & les amis de quelque illustre coupable puni, selon la rigueur des Loix, puisque tôt ou tard ils se vengent: pour moi je dis, que quelque chose qu'il pût arriver, on ne doit point envelopper l'innocent avec le coupable; c'est une pratique abominable que de tuer un homme dans la crainte qu'il ne devienne méchant.

Un Prince humain & juste a bientôt regagné le cœur des amis du défunt ; à l'égard de sa famille , il peut faire veiller sur les démarches de ses parens , les tenir dans un état de médiocrité qui les empêche de rien entreprendre : au reste , c'est suivant le caractère national de la Noblesse. Il est des Pays où cette Noblesse est assez généreuse pour reconnoître qu'un criminel d'Etat , qui perd la tête , est comme un homme qui se la casse d'un coup de pistolet. Ses parens , loin de garder quelque ressentiment contre le Prince , ne cherchent qu'à effacer cette tache de leur famille , ou la faire servir de lustre à leur zèle.

J'estime encore infiniment un Souverain , dont la prudence n'est jamais obligée de punir les coupables autrement que par la prison ou l'exil , ou de ne les livrer qu'aux supplices des remords & des regrets de l'avoir mal servi.

Mais pour n'être point obligé à punir , un Roi ne doit point exposer ses Sujets à devenir coupables : c'est leur faire courir ce danger , que de les éle-

ver trop haut, que de les charger par un excès de faveur de trop d'emplois à la fois; la multitude d'honneurs les éblouit, les corrompt, fait souvent qu'ils s'oublient; la multiplicité d'occupations les étourdit & les fait tomber dans des fautes qu'ils n'auroient point commises, si l'on eût su mesurer leur capacité.

Tout maître que soit un Monarque de combler de graces qui il lui plait, c'est une injustice que de mettre sur la tête d'un seul Favori ce qui peut quelquefois faire la fortune d'une cinquantaine de personnes, qui méritent presque autant que lui: c'est tout d'un seul coup lui donner trop d'ennemis & d'envieux, faire des mécontents, blesser l'équité, & parer une victime qu'on est obligé de sacrifier par la fuite à la haine publique; enfin, c'est traiter un ami à peu près comme nous avons dit qu'il falloit s'y prendre pour perdre un ambitieux: cette conduite est encore une des causes les plus ordinaires des troubles excités par les Grands, contre laquelle on ne peut prendre de trop sages précautions.

Qu'un Prince n'accorde donc, je le répète, qu'un seul emploi tel qu'il conviendra aux personnes qu'il en revêt.

ARTICLE IV.

Moyens de remédier aux troubles de la multitude.

Causes ordinaires des troubles de la multitude. **L**orsqu'un Prince a prévenu ou dissipé les cabales des Grands, il lui est aisé d'appaiser les mouvemens qui peuvent s'exciter chez le Peuple, dont les Grands sont quelquefois les Fauteurs ou les Boute-feux sous différens prétextes.

Je ne vois que trois causes principales de ces soulèvemens : la vexation des Impôts immodérés, les misères causées, ou par la disette ou par la décadence du Commerce, & le *Phanatisme*. Il est aisé à un Prince attentif au bien de ses Sujets, & qui les aime véritablement, de les préserver des deux premiers maux. * Je ne m'arrêterai que sur une réflexion touchant

* Cette matière est amplement traitée dans le premier Volume.

les Impôts. Si certaines taxes doivent hauffer & baiffer fuivant les befoins de l'Etat; fi le Prince peut même quelquefois par une largeffe fort agréable qui ne débourse rien, remettre quelques parties des Droits, aufsi ne doit-on pas trop fouvent, ni trop facilement diminuer ces fubfides, quand une fois fixés à un point raifonnable, ils ne font ni excessifs, ni trop multipliés; autrement le Peuple s'accoutume infensiblement à regarder les graces comme des devoirs; il murmure & refuse de se prêter aux befoins quand la néceffité l'exige.

Il ne nous reste qu'à parler des troubles occasionnés par la diverfité des Religions.

Relligio peperit scelerosa atque impia facta. Ce n'est pas dans le fens impie de Lucrèce que je cite cette penfée. Je ne fais par quelle fatalité, par quel excès de frénéfie les hommes ont fi fouvent fait un funefte instrument de la chofe qu'ils eftiment la meilleure. Pourquoi de la fource de leur bonheur éternel font-ils un gouffre empoifonné de maux?

Réflexions
sur l'intolérance.

Je ne suis point surpris de voir un homme sacrifier tout à sa Religion, & subir courageusement des supplices dont le nom seul fait frémir la nature. La raison de son intrépidité est facile à concevoir; il se figure, il se représente l'objet de sa Religion comme un bien qu'il n'achete point trop cher par tant de maux affreux; bien ou mal fondé, il espère un bonheur infini en échange des souffrances de peu de durée: cette persuasion le soutient, elle lui est inculquée dès le berceau, elle croit & se fortifie avec lui au point de devenir aussi inséparable de l'esprit & du cœur, que la respiration l'est de la vie.

Mais je m'étonne qu'il y ait parmi les hommes des monstres assez furieux & assez dénaturés, pour exercer par zèle de Religion mille cruautés horribles sur cette innocente victime. Il n'y a que le Phanatisme capable de si abominables barbaries. Malgré les maximes d'humanité & de douceurs qu'inspire la morale, la plupart des Religions, & sur-tout *la vraie*, c'est ce démon qui persuadé

aux hommes que quiconque n'a pas la même idée , quiconque ne pense pas comme eux de la Divinité, objet de leur souverain bien, *fait à cet Etre infiniment bon, une injure que la créature doit venger pour mériter près de lui.* C'est ce détestable principe qui fait que les hommes de différentes Sectes s'entre-regardent avec indignation, mépris, & horreur, & en sont si souvent venus aux mains avec un acharnement plein de rage : voilà ce que l'on nomme *Intolérance.*

Il ne me convient pas de faire ici le Théologien, ni le Controversiste; je ne prétens parler pour ou contre aucune sorte de Religion, mon respect est infini pour *la vraie.*

Je parle d'un vice qui ne vient, ni de celle-ci, ni du fond de la morale d'aucune : quelque erronées qu'elles soient d'ailleurs, toutes prêchent l'humanité. Ce vice ne vient que de ceux qui les enseignent; il leur est commun avec le reste des hommes, tous ont le tic de se persuader *que leurs opinions, leurs dogmes sont toujours les meilleurs, & que ceux qui en suivent d'au-*

Principes
d'intolé-
rance.

tres, n'y entendent rien. Ajoutez à ce bel aphorisme le désir de dominer, & vous aurez le véritable esprit d'intolérance sur quelque sujet que ce soit, ou sacré, ou profane.

Chez tous les Peuples de la terre le Sacerdoce tient à regret le second rang après le Sceptre.

Origine
de la Do-
mination
Sacerdo-
tale.

Le Sacerdoce est une domination. Aucune domination, quelque douce & quelque desintéressée qu'on la suppose, ou qu'on veuille la faire croire, ne peut souffrir la diminution du nombre de ses Sujets, soit qu'on les lui débauche ou autrement; il faut donc pour empêcher la désertion, faire concevoir à ces Sujets de l'horreur pour tout autre Parti que le leur.

Examinons à présent comment la Dignité Sacerdotale est devenue une domination, & nous verrons que c'est précisément par les mêmes degrés que les meilleures choses se corrompent.

A la naissance de toute Religion vraie ou fausse, ses Ministres se montrent pleins de zèle : persuadés de la Religion qu'ils enseignent, ou affec-

tant de le paroître, on les voit tout pénétrés de l'importance de leurs devoirs; ils ne se permettent pas la moindre négligence; ils semblent, plongés dans une entière abnégation, ne vivre, ne respirer que pour le Ciel; aucun des honneurs qu'ils nomment *mondains & profanes*, ne les touchent; ils les fuient, les évitent comme les plus dangereux écueils de la vertu; leur humilité est si profonde, qu'elle semble un anéantissement: contens de montrer comme du geste & de la voix le chemin que doivent suivre les hommes, ils marchent devant eux sans se retourner, ils regardent avec la dernière indifférence les marques de respect que leur donnent leurs Profélites. Mais cette ferveur dure-t'elle long-tems? Non, c'est un état violent & peu naturel à l'homme, qu'un desintéressement si obstiné & si extraordinaire.

Voyez ce Pontife, cet Anacorète, assidu Courtisan de la Divinité, il ne tarde pas, quelque mine qu'il fasse, de s'imaginer en être un des principaux Favoris: or, un des principaux Favo-

Causes
& effets de
la vénéra-
tion des
Peuples.

ris de la Divinité est une personne sacrée ; une personne sacrée mérite les respects du reste des mortels, elle est l'interprète des ordres du Ciel. Combien de conséquences favorables à l'amour-propre !

L'estime & la vénération que le Peuple conçoit, & pour ceux qui l'instruisent, & pour ceux dans lesquels il trouve quelque chose de merveilleux, font qu'il oblige ces personnages extraordinaires à prendre sur lui une autorité dont l'empire n'est pas moins puissant que celui de la Religion.

Comment
l'amour-
propre se
fait illu-
sion chez
les Dévots.

Cet homme sèquestre s'est retiré du monde depuis plus de vingt ans ; il n'a d'autre commerce qu'avec la Divinité. Quel prodige ! s'écrie-t'on ; on court en foule le voir, le consulter, c'est un oracle, sa réputation vole & se répand chez tout un Peuple, elle passe dans les Cours, on l'arrache de sa retraite, on le produit malgré lui ; le voilà devenu nécessaire aux Princes & aux Grands : il souffre d'abord impatiemment cette violence, bientôt il se persuade que c'est la voix de Dieu qui l'appelle pour instruire les Peuples

& les Souverains de leurs devoirs; il doit subir ces travaux sans murmurer; environné d'honneurs & de délices, c'est une persécution qu'il souffre en expiation de ses fautes; il s'accoutume insensiblement à conseiller, à reprendre, avec une sainte fierté, à dominer & à commander en esprit d'humilité; enfin, regardant la volupté comme un supplice, il en goûte les douceurs par mortification.

Faut-il après cela être surpris si dans toute Religion les Chefs & les Docteurs de chaque Secte se regardent comme autant de Puissances réciproquement jalouses des progrès de leurs rivales? Non certainement; ces gens sont moins animés par la crainte de voir corrompre les âmes par un véritable zèle pour ce qu'ils nomment la *cause de Dieu*, que par la peur de voir diminuer leur autorité, & tôt ou tard elle les fait venir aux mains.

Retournons à notre question. Rien de plus sage & de plus raisonnable que le *Tolérantisme*. L'on devrait fortement inculquer à tous les hommes, de quelque Religion qu'ils soient, que

On examine si le Tolérantisme, tout juste qu'il est, est praticable en Politique.

Dieu seul est l'arbitre des cœurs & des consciences, qu'il n'a établi aucune Puissance terrestre pour contraindre les Peuples à lui rendre tel ou tel culte autrement que par les voies ordinaires de la persuasion : si elle se trouve impuissante, il n'est permis d'employer ni le fer ni le feu pour la seconder; encore une fois, ce n'est point à l'homme à prétendre venger la Divinité.

Dans les Etats où le Tolérantisme est établi, ceux qui sont revêtus de la souveraine Puissance, font bien pour le maintenir, d'obliger chaque Secte de demeurer en paix.

Mais il s'agit de savoir si cette paix sera durable & permanente. Je prétens que non. Toute Secte qui de nos jours prêche le Tolérantisme, tiendrait d'autres discours, si elle n'avoit aucun ménagement à garder par rapport aux Puissances voisines. Les titres d'Idolâtres, d'Hérétiques, de Schismatiques dont on se régale tour à tour, les expressions de la Chaire même les plus ménagées, le zèle charitablement malin avec lequel on dé-
plo-

plore les erreurs de ceux-ci ou de ceux-là, marquent toujours un levain de haine, une étincelle, qui, quelque foible qu'elle semble, excitera, si l'on n'y prend garde, de violens embrasemens dans un siècle ou dans l'autre: bref, toute Religion, *non par elle-même*, mais par ses Ministres, *impatiens consortis erit*, ainsi que la Royauté.

Un Prince ne souffrira donc, s'il est possible, qu'une Religion dans ses Etats quand il n'y a originairement que celle-là; il n'y laissera naître ou introduire aucune Secte.

Dans les Pays où il y a plusieurs Religions, on en laisse ordinairement une dominante, & l'on tolère toutes les autres. C'est le parti le plus sage, si cet équilibre peut toujours durer.

Toute Secte tolérée doit être absolument bannie sitôt qu'elle commence à remuer, sous quelque prétexte que ce soit.

Quoi! dira-t'on, si cette Secte paisible est mal à propos & injustement attaquée par la dominante, & enfin obligée d'user du droit naturel de re-

pouffer la force par la force, vous la punirez comme coupable.

Non, on l'éloigne alors, moins pour la maltraiter, que pour prévenir les dangers; on fait que les haines de Religion ne s'éteignent jamais: la Secte aujourd'hui offensée parce qu'elle est la plus foible, trouvera un jour, & l'occasion, & le prétexte de se venger avec d'autant plus d'apparence de justice, qu'elle prétendra avoir été la première injustement lésée.

Dans les guerres de Religion, jamais on n'a pu favoir au vrai qui a été l'agresseur; chaque Parti ne prétend user que de représailles contre la persécution.

Pour empêcher ces troubles, un Prince doit étouffer toute Secte naissante dès le berceau; mais si elle est devenue trop nombreuse, il lui prescra des bornes & des conditions raisonnables, ne lui laissera aucune excuse, ni aucun prétexte de les enfreindre.

Si des Sectaires deviennent absolument odieux aux Sujets qui profes-

LES DELICES DES COEURS. 51

sent la Religion dominante ; si cette antipatie n'e peut se guérir par aucune voie de douceur, de conciliation, je ne ferois blâmer un Prince de bannir de ses Etats l'un des deux Partis. Il vaut mieux de peupler un Royaume que de le voir exposé à de sanglantes révolutions : mais aussi on ne doit point dépouiller de leurs biens ceux qu'on en fait sortir ; on peut leur permettre de vendre leurs effets, & établir sur les frontières des Banquiers qui leur fournissent pour leur comptant, des lettres de change pour les Pays où ils voudront se retirer.

Ces tristes maximes, cet *Intolérantisme politique* deviendront inutiles, si un Prince a assez d'empire & de bonheur pour faire arracher à jamais de l'esprit de ses Sujets les funestes préjugés de l'*Intolérantisme moral* par ceux même qui y ont semé cette fatale & cruelle zizannie.

Comment un Prince pourroit affermir le Tolérantisme.

Pour y réussir, un Monarque ne prendra jamais parti dans les querelles Théologiques. Quelque chose qu'on lui suggère, il laissera une entière liberté de conscience à tous ses

Sujets ; il punira sévèrement quiconque à son insçu & sous son nom, persécutera quelqu'un pour une opinion particulière qui n'attaque point les bonnes mœurs ; il châtiara avec la même rigueur deux Partis qui des injures en viendroient aux voies de fait ; il fera veiller sur la Doctrine & les Ecrits de ceux qui instruisent le Peuple , pour en supprimer absolument toute aigreur & toute invective ; enfin , il fera une Loi dans ses Etats de ces paisibles préceptes.

Défendez la Vérité par les forces qu'elle prête à la raison ; en user autrement , c'est la traiter comme le mensonge & l'imposture.

Si la raison est trop foible pour se faire écouter , laissez la Vérité triompher par sa propre splendeur ; prétendre en augmenter l'éclat par de vains argumens , c'est jeter de l'eau sur le feu pour vouloir l'allumer.

Que ceux que la vérité éclaire, la suivent, qu'ils avertissent de leur erreur ceux qu'une fausse lueur trompe ; mais que l'on laisse en repos les obstinés ; Dieu seul est le maître des cœurs.

L'Enfer, dites-vous, ne peut prévaloir contre la vérité ; pourquoi se mettre en fureur contre ses foibles agresseurs ? Si vous avez raison de craindre qu'ils ne corrompent les Peuples, servez-vous des mêmes armes de cette vérité pour les combattre.

Se passionner contre un foible adversaire, c'est faire soupçonner qu'on a tort ; l'emprisonner ou le tuer, c'est prouver que sa cause est juste.

Que l'on prêche aux Peuples que la Religion de leurs peres est bonne ; qu'on leur persuade, si l'on veut, qu'elle est la seule vraie ; mais qu'on leur inculque en même-tems qu'ils en violent les Loix fondamentales, s'ils conçoivent la moindre haine contre quiconque est d'une autre Secte.

Qu'on leur fasse clairement concevoir, que si la charité veut que nous désirions le bien d'autrui comme le nôtre propre ; que nous souhaitons de le voir persuadé de dogmes que nous croyons salutaires ; que si nous faisons des efforts pour lui faire apercevoir son erreur, cette charité prescrit aussi de cesser toute exhorta-

tion dès qu'elle devient à charge à celui qui l'écoute ; autrement , elle dégénéreroit en persécution. Cette même charité n'est que l'*humanité perfectionnée* ; elle aime l'honnête homme de quelque opinion qu'il soit entiché ; elle ne s'embarrasse plus d'un avenir duquel ses devoirs ne lui permettent pas de décider. Ange ou Démon futur , tout mortel lui est cher en cette vie ; c'est cette charité qui dicte au bon sens qu'après toutes les marques les moins équivoques d'un bon cœur , tout homme raisonnable regarde les modifications intérieures d'un autre comme le néant à l'égard de son existence ; ce n'est donc point le poignard à la main , l'hipocrisie sur le visage & la rage dans le cœur que l'on doit combattre des modifications de l'ame qui nous sont physiquement & métaphysiquement étrangères :

Non , il n'est point permis d'égorger un impie ;

L'humanité le plaint sans en être ennemie ;
 La douceur , non le fer , doit amolir son cœur ;
 Cette tendre vertu a le sang en horreur ;
 Du Souverain des Cieux la Majesté suprême

Peut, la foudre à la main, le punir elle-même.
 Oui, Dieu seul a le droit d'exercer son cour-
 roux ;

Prétendre le venger est un crime pour nous, *

Les Princes sont les défenseurs des
 vérités morales, des Loix sacrées de
 l'humanité, & sur-tout de celles-ci,
 & non des vérités surnaturelles de la
 Théologie.

Un Roi ne porte point l'épée pour
 défendre des Thèses contre Calvin,
 Luther ou Mahomet, mais pour pro-
 téger la République, exterminer le
 crime & tout phanatisme persécuteur.

Un Roi porte le Sceptre pour se
 faire obéir & respecter de ses Peu-
 ples, & des verges pour châtier tous
 Controversites, qui des argumens en
 viennent aux coups.

Si un Prince ne doit point faire le
 Prêtre, qu'il n'en laisse aucun se mê-
 ler d'affaires d'Etat, ni s'ingérer d'au-
 tre chose que des fonctions de son
 ministère.

* Vers parodiés de la Comédie de Samson, Acte
 IV. Scène III.

ARTICLE V.

Comment un Prince doit se comporter dans son Conseil, & faire choix d'un Ministre.

Réflexions
sur l'usage
de la dis-
simulation.

LA *simulation* & la *dissimulation* sont deux excellens ressorts de l'art de regner. Les outils délicats sont pour les ouvrages fins; mais à force de s'en servir, on les use.

Vouloir toujours, ou feindre, ou se cacher, c'est dire à tout le monde: méfiez-vous de moi, & faire précisément tout ce qu'il faut pour éventer son secret.

Mettre par-tout du raffinement, c'est porter tous les jours un habit de masque, que la singularité fait remarquer.

L'artifice poussé trop loin, dégénère en petitesse; les vieilles ruses sont les affiches de l'imprudence.

Si un Courtisan habile use toujours de finesse pour se ménager la faveur du Prince, pour prévenir un Concurrent, & parer les coups de l'envie, il devient bientôt suspect, il donne prise sur lui, & se voit poussé

dans le piège qu'il tend aux autres ou qu'il veut éviter.

Il faut faire attention qu'il en est à peu près de la simulation & de la dissimulation comme de ces tours de souplesse ou de gibecière. Si le Spectateur ne peut deviner comment ils se font, il comprend pourtant que les choses n'arrivent pas de la façon qu'on le veut faire croire : c'en est assez pour la personne près de laquelle vous rusez, votre coup est manqué. Vous feignez pour le surprendre, mais avez-vous remarqué qu'il feint pour n'être point surpris? *Il vous semble une dupe, & vous devenez la sienne.**

L'art de pousser sa fortune en Cour, n'est pas nécessaire à celui qui en est le maître; il doit le connoître pour ne point élever gens sans mérite; mais il s'aviliroit de le pratiquer.

La dissimulation de Cour sans ne convient point au Prince.

Il convient donc qu'un Prince se comporte plus ordinairement d'une façon simple, naturelle, aisée, avec un air franc & ouvert; la sérénité sied bien à la Majesté Royale; un visage sombre, taciturne, enfin, une réserve

* *La Bruyère.*

toujours retranchée dans le Sanctuaire d'un silence mystérieux, marquent le caractère dur & farouche de la tyrannie.

C'est s'abaisser que de vouloir politique avec nos inférieurs; c'est une foiblesse de ne pas agir tout uniment avec gens que nous pouvons, d'un clin d'œil, faire entrer dans les bornes du respect, quand une familiarité indiscrete les en écarte.

Toutes les actions des Rois & leurs paroles doivent partir de cette noble assurance que porte avec soi la grandeur d'ame.

La feinte nécessaire à un Prince, c'est de ne paroître jamais trop se passionner pour aucune chose.

Les hommes remuent les passions pour découvrir l'endroit sensible; ils sont nos maîtres quand ils le sont de ce secret.

En quel-
les occa-
sions un
Prince dis-
simule.

Voici donc en quelles occasions un Prince peut user de feinte.

Il tient en ses mains la fortune d'une foule de Courtisans empressez; s'ils s'efforcent de se supplanter & de se renverser les uns & les autres, qu'il se rende inaccessible à leur avidité tu-

multueuse , & frustre les espérances de quiconque veut s'établir sur les ruines de quelqu'un.

Un Prince ne peut trop être en garde contre les insinuations artificieuses de la malignité & de l'envie couverte d'un faux zèle pour l'irriter ; qu'il se défie des conseils & de pernicious avis de l'ambition ou d'une avare cupidité ; elles flattent le Souverain pour le détourner ou le distraire de ses devoirs ; elles le caressent pour opprimer ses Sujets. Dans ces cas , un Prince paroît tantôt totalement indifférent à ce qu'on lui représente ; d'autre fois , il semble entrer dans la passion de ceux qui lui parlent , il approfondit par ce moyen leurs sentimens , il sonde les replis de leur cœur ; dans d'autres occasions , il s'informe sans témoigner de curiosité ni de dessein ; enfin , il fait tout sans paroître rien savoir. Nous avons déjà amplement traité tout cela ; voyons le Prince occupé de choses plus relevées.

Lorsqu'il s'agit de former quelque projet , de prendre quelque résolution importante qui demandent un secret

Secret
des résolu-
tions du
Prince

dans le
Conseil.

impénétrable, un grand Roi fait ne prendre avis que de lui-même; cependant, comme la prudence humaine la plus parfaite n'est pas infallible, il est nécessaire qu'elle s'aide de conseils.

Dans quelques occasions un Prince pourra donc ne s'en rapporter qu'à soi-même; il est aussi utile, pour se mettre en réputation, qu'il se trace seul le plan d'une affaire, & tire de son propre fonds de si justes mesures pour l'exécution, que ceux qu'il charge d'effectuer ce projet, soient étonnés, & des facilités, & de la promptitude du succès.

D'autres fois, un Prince dans son Conseil consulte, propose, résume sans laisser appercevoir quelles sont ses vues, ni de quel avis il s'est rangé: souvent d'un grand nombre de sentimens & d'idées différentes il forme un système tout nouveau pour ceux même qui l'aident à le construire. S'il laisse lieu de conjecturer sur ses vraies résolutions, c'est pour faire prendre le change. Un Monarque n'use ainsi de l'*Art de dissimuler*, que lorsque les choses exigent absolument un secret

qui ne sorte point du sein où il a été conçu, & où même on ne le puisse pas soupçonner d'exister.

Cependant, quelque habiles que puissent être ceux qui regnent, quelque capables qu'ils se sentent, ils sont fort souvent obligés d'avoir recours à des Confidens intimes, qui ne passent point pour être initiés aux mystères. Mais si un Roi ne veut absolument avoir d'autre Confident que soi-même, s'il veut prendre conseil sans exposer son secret, il fait proposer des doutes & des questions sérieuses d'une façon vague & problématique, & même sous les dehors de la plaisanterie : cette façon de consulter sur des projets en l'air, ôte aux spéculatifs toute matière à conjecture. Il faut cependant ménager ces sortes de stratagèmes, ne les employer, comme nous avons dit, que dans les occasions les plus importantes, en laissant ignorer qu'on en fait usage, & prenant des mesures pour qu'on ne puisse deviner quand on s'en sert.

Au reste, un Roi aimé & respecté de ses Sujets, qui n'admet dans ses

Conseils que gens affectionnés à sa Personne & au bien de l'Etat, d'une fidélité à toute épreuve, n'est guères obligé de dissimuler vis-à-vis de ces bons Serviteurs, sinon dans les cas où il a tout à redouter de l'imprudence, du zèle trop ardent ou de l'inhabileté d'un Ministre qui peut se laisser surprendre par de plus fins que lui.

Choix d'un
Ministre.

Arrêtons-nous un instant sur le choix d'un Ministre.

Si un Prince se sent assez de supériorité pour bien gouverner par lui-même, il ne doit avoir dans un Ministre, quelque habile qu'il soit, qu'un simple *Sécrétaire*, & non un *Vice-gérant*: l'un est l'œil & la tête, l'autre est le télescope ou la main.

On dit, que si un Prince n'a pas assez de capacité, il faut qu'il s'aide d'un habile Second; mais c'est vouloir prescrire des règles aux effets du hazard.

Les lumières & la prudence nécessaires pour faire un bon choix, sont rarement compagnes de l'incapacité.

J'avoue qu'un génie médiocre peut juger des talens & de la portée des

autres hommes : rien ne se fait plus promptement sentir que la supériorité d'esprit ; mais aussi rien de plus imposant que les fausses apparences de cette supériorité. Certains métaux ressemblent à l'or ; il faut avoir la pierre de touche pour en faire la différence.

Je ne parle donc que pour les Princes qui ont un degré de discernement suffisant pour connoître leur fort & leur foible, c'est-à-dire, pour sentir intérieurement ce qu'ils peuvent à certains égards, & ce qui leur manque pour bien gérer certaines affaires ; pour ceux, dis-je, qui connoissent en quelles parties ils excellent, en quelle autre ils peuvent se trouver embarrassés faute de connoissances ou d'instructions ; pour ceux enfin, qui n'ont ni trop de présomption, ni trop de défiance d'eux-mêmes : ces Princes peuvent donc faire choix d'un Ministre en état de remplir le vuide qu'ils sentent en eux.

Quant à un Prince orné de toutes les qualités des grands hommes, il a absolument plus besoin d'un Ministre

docile, laborieux & exact, que d'un esprit du premier ordre; il doit, pour ainsi dire, le dresser & le façonner lui-même.

Mais il est encore infiniment plus important qu'un Ministre soit honnête homme. C'est à l'examen du cœur qu'il faut que les Souverains s'attachent d'autant plus fortement, qu'on prend plus de précaution pour leur cacher ses vices : c'est ici qu'ils doivent employer plus de moyens de pénétrer le labirinte des cœurs, que l'on ne pourroit leur en indiquer dans un gros volume. Cependant, entre mille expédiens, je crois que le plus sûr est de connoître bien un Sujet par réputation long-tems avant que de le mettre en œuvre, & de ne prendre inopinément pour Ministre, que celui, qui, loin de briguer cet honneur, n'est pas même à portée d'en concevoir l'espérance : on ne connoit jamais mieux les hommes que par cette épreuve indirecte; ils n'ont point alors d'intérêt de se déguiser pour parvenir.

Lors donc qu'un Prince à découvert dans celui qu'il destine au Ministère,

tère,

tère, de bonnes qualités du cœur, il doit en faveur de celles-ci, passer sur bien de petits défauts de talent, il faut même qu'il pardonne certains vices & certaines foiblesses. Je dirai donc avec un jeune Héros que „ les Prin-
 „ ces qui connoissent mieux les hom-
 „ mes, savent qu'ils sont tous mar-
 „ qués au coin de l'humanité ; qu'il
 „ n'y a rien de parfait en ce monde ;
 „ que les grandes qualités sont, pour
 „ ainsi dire, mises en équilibre par
 „ de grands défauts ; que l'homme
 „ de génie doit tirer parti de tout.
 „ C'est pourquoi (à moins de préva-
 „ rication) ils conserveront leurs Mi-
 „ nistres avec leurs bonnes & mau-
 „ vaises qualités, & ils préfèrent ceux
 „ qu'ils ont approfondis aux nou-
 „ veaux qu'ils pourroient avoir
 „ dont la probité leur est inconnue.*

C'est une chimère que de prétendre exiger des hommes un parfait desintéressement ; c'est prêcher l'insensibilité au sein des plaisirs, ou des douleurs les plus vives ; je veux qu'un

* *Anti-Machiavel, chap. 22.*

Ministre soit ouvertement porté à favoriser les siens, à les avancer, c'est toujours la marque d'un bon cœur; mais j'exige aussi qu'il ait assez de modération pour savoir mettre des bornes à ses desirs, & se dire, *c'est assez*; qu'il n'accorde jamais rien sans la participation de son Maître; qu'il sache en recevoir un refus du même œil qu'il en recevrait une grâce: quand il s'est assuré, par sa bonne conduite, de la bienveillance du Souverain, il doit entièrement s'y abandonner, persuadé que tôt ou tard ses services seront récompensés.

Un Ministre peut donc légitimement travailler à ses propres intérêts: il est naturel qu'il cherche à se faire un sort heureux; la place qu'il occupe, exige qu'il se rende cette justice; mais qu'il force, s'il se peut, l'envie même d'avouer qu'il demande toujours, & moins qu'il mérite, & moins qu'il pourroit obtenir.

Qu'un Ministre ait de l'ambition; qu'il aime la gloire; qu'il la mette toute ou à donner de bons conseils, ou à exécuter habilement; s'il veut se main-

tenir long-tems en faveur, qu'il ait toujours soin de faire réjaillir tout l'honneur du succès sur celui à l'égard duquel il est comme un bon instrument entre les mains d'un habile ouvrier : mais un Prince généreux ne descend jamais à de basses jalousies; il ne se pique point de plus d'habileté que ses Ministres en certaines choses. Il est des portions de gloire, qui font l'ornement d'un Sujet, & ne seroient que de foibles brillans pour décorer un diadême. Le Soleil fait briller de moindres astres sans que sa splendeur diminue.

Avec la même générosité qu'un Prince laisse à ses Serviteurs la part d'honneur & de réputation qui leur revient, il les recompense de les avoir mérités. L'ingratitude & la grandeur d'ame sont incompatibles.

La seule chose dont un Prince puisse être jaloux, comme un Amant de sa Maîtresse, c'est d'une entière liberté d'esprit; qu'il reprime avec autorité le moindre ascendant qu'il s'apperçoit qu'on veut prendre sur le sien : si on doit écouter de sages conseils, dé-

férer à de bons avis, c'est un défaut impardonnable que d'y déférer plutôt par nonchalance, par prévention, par défaut de fermeté, que par raison.

Enfin, un Prince, qui se laisse gouverner, est comme un mauvais pilote qui se laisse maîtriser par les vents. S'il conduit son navire au port, c'est qu'heureusement les vents venoient du bon point.

ARTICLE VI.

Comment un Prince doit se comporter avec les Etrangers, Voisins & Alliés.

Réflexions
sur les né-
gociations
politiques.

C'Est dans les négociations avec les Etrangers qu'un Prince est obligé d'user plus souvent de dissimulation, soit par esprit de paix, soit pour se faire des amis; il dissimule, non pour tromper, mais pour se préserver de l'être.

On traite autrement avec d'anciens Alliés qui nous sont attachés par des intérêts réciproques, que lorsqu'il s'agit de former de nouvelles alliances, ou d'affermir celles qui sont sur le point de se rompre. La manière de

négocier est encore différente, quand on le fait comme médiateur, ou pour ses propres affaires.

Il faut se comporter avec d'anciens amis dont on a lieu d'être content, avec cette franchise & cette cordialité qui sont l'ame d'une union parfaite, & la marque d'une entière confiance.

Chez des Nations nouvellement amies, avec celles qui deviennent chancelantes ou suspectes, il faut selon le but d'une négociation, se servir adroitement des puissans motifs d'espérance ou de crainte, paroître tantôt briguer leur bienveillance, d'autre fois sembler la négliger; tantôt pour persuader, on fait envisager des intérêts dont on tâche d'affoiblir ou d'augmenter les considérations; on dissuade en excitant des soupçons, des défiances; on intimide par des menaces ou réelles ou simulées: il est donc nécessaire de savoir l'art de manier d'autres volontés que celles des Sujets, & avoir assez d'habileté pour ne point laisser gouverner la sienne.

Au reste, comme un Prince traite ordinairement avec l'Etranger par ses

Ministres, c'est en partie du choix* d'un Négociateur, en partie des instructions que reçoit ce Ministre, que dépend le succès d'une négociation.

Comme il n'est pas possible d'entrer ici dans un détail circonstancié de tous les ressorts employés dans une négociation, je me contenterai de quelques-unes des maximes les plus importantes.

Toute négociation avec l'Etranger doit avoir pour base la bonne foi, accompagnée de prudence; elles accréditent & font estimer un Prince.

La bonne foi & la confiance sont deux compagnes inséparables; on ne peut abandonner l'une sans perdre l'autre.

La moindre atteinte que l'on donne à la bonne foi, est une tache qui ne s'efface presque jamais; l'impression qu'elle fait sur les cœurs est un calus qui ne s'amolit point.

C'est fort mal entendre ses intérêts, que de chercher à tromper; quelque

* Nous avons parlé des personnes propres aux négociations dont un Prince peut faire choix, & de la façon dont il s'en sert, tome 1. page 56 & 64.

avantage qu'il en puisse revenir pour la première fois, le préjudice ou le dommage qui suit la tromperie, l'emporte de beaucoup sur le profit qu'elle rapporte.

Comme il arrive rarement qu'on puisse duper deux fois, la tromperie est une gageure, où, pour un coup que vous gagnez, vous en perdez mille.

Si quelque chose pouvoit autoriser la fraude, ce seroit de ne jamais en avoir besoin qu'une seule fois; mais il n'y a plus à y revenir, elle vous fait perdre toute croyance, & vous ôte toutes les ressources de la persuasion que porte avec soi une candeur non équivoque.

Les voies ordinaires de la Prudence suffisent à un bon Politique pour parvenir à ses fins; & je soutiens que *fourbe* & *imprudent* sont termes sinonimes.

La vraie Prudence ne redoute point les artifices de la fourberie; elle va vers un but sûr par le chemin le plus court, elle a de ce lieu inaccessible à la ruse, le plaisir de la voir errer sur de fausses pistes, & de rire de son embarras.

Différen-
tes espèces
de négocia-
tions.

Entrons en matière. De quoi s'agit-il dans le siècle présent, lorsqu'un Prince a sagement réglé l'intérieur de ses États, lorsqu'il s'est fortifié contre les attaques du dehors, quand il s'est mis dans une posture qui le fasse redouter d'un Voisin puissant & jaloux, quand sa réputation & son crédit font rechercher son appui par un plus foible ? Il n'est plus question que de bien vivre avec ses anciens Alliés sur la foi des Traités précédens ; il n'est plus nécessaire, dis-je, que de régler quelque intérêt de Commerce à l'avantage de ses Peuples, que de veiller sur les démarches des Puissances environnantes, de faire attention à leurs conséquences.

Or, pour des intérêts de Commerce, il suffit de savoir faire entrer dans nos vues ceux avec lesquels nous traitons. Je ne crois pas qu'il faille grande finesse pour faire entendre aux hommes tout uniment quels avantages nous prétendons retirer de telle ou telle convention, en leur montrant avec la même sincérité, ou que les conditions sont égales pour eux,

ou qu'ils font dédommagés d'ailleurs.

Il faut un peu plus d'art pour observer la conduite politique des Nations, pour pénétrer le secret des intrigues des Cabinets, pour découvrir les motifs de certains mouvemens, pour n'être pas prévenus; mais un peu d'or y fait plus que la ruse. Du reste, sans faire de grands efforts pour cela, il suffit quelquefois, pour déconcerter ces menées, d'en feindre de pareilles, ou bien, pour y couper cours, user de cette Politique persuasive & convaincante, qui met en évidence le tort qu'on se fait en cherchant à nous tromper, & les raisons que nous avons de nous plaindre & d'entrer en défiance; faire valoir le droit que notre bonne foi nous donne d'exiger qu'on nous rende compte de procédés peu sincères: c'est dans ces circonstances que se sentant les forces en main, on emploie cette Politique qui tonne & menace d'une manière équivoque & énigmatique.

Il seroit à propos de dire ici quelque chose des intérêts présens des Puissances de l'Europe; science dont

Réflexions
sur les variations de
l'Europe,

& description de la Politique actuelle.

un grand Prince doit au moins bien connoître les principes & les maximes générales ; mais où les prendre ces maximes, & comment fixer la vérité & l'application de choses si souvent contradictoires ?

L'Europe a changé tant de fois de face depuis quelques siècles, & en change actuellement si fréquemment, que qui voudroit réduire en Art & en Préceptes la science des intérêts de toutes les Puissances, formeroit un système, lequel au bout de quelques années seroit, comme ceux qui l'ont précédé, mis au rang des vieilles modes.

Ce qu'on peut dire en général de positif sur cette matière, c'est que depuis Charlemagne on peut considérer l'Europe comme une grande République, où les Potentats sont entre eux comme autant de Particuliers attentifs, les uns à conserver leur crédit, leur autorité, leur prééminence ; les autres en garde contre l'oppression & appliqués à se rendre redoutables & nécessaires à leurs Protecteurs : les plus foibles, par conséquent, s'occupent à fomentier la division & la ja-

lousie entre plusieurs rivaux empressés à mettre ces petits Etats au nombre de leurs Cliens.

Une autre maxime assez constamment observée, c'est que les Puissances les plus foibles recherchent rarement la protection de leurs voisins, à moins qu'elles ne se voient à peu près de force égale : si elles se trouvent entre deux Nations formidables, elles s'allient avec l'une & ménagent l'autre, pour pouvoir y recourir en cas que l'Allié vienne à en user mal.

Du reste, la plupart des petits Etats gardant la neutralité à l'égard de ceux auxquels ils confinent, ne s'appuient presque jamais que de la protection d'une Puissance ultérieure : la distance des lieux lui ôte toute espérance & tout pouvoir d'abuser de la qualité de Protecteur pour subjuguier ses Alliés.

Ainsi, en général, toutes les Républiques & Principautés, ou Monarchies grandes & petites, qui forment le Corps politique de l'Europe, sont liées par des traités de Commerce ou d'intérêts nationaux avec leurs voisins, & par intérêt d'Etat avec les Na-

Equilibre
politique.

tions plus éloignées. Tel est le grand principe de cette Politique Européenne que l'on nomme *Equilibre*, parce que son objet est d'empêcher qu'aucune Puissance, ou ne domine trop, ou ne s'agrandisse au point d'absorber toutes les autres.*

Contre-
poids de
l'équilibre
politique.

Il est encore une autre Politique diamétralement opposée à celle que nous venons de décrire ; *c'est l'effort continuel que font les Puissances d'un plus grand poids pour rompre cet équilibre, ou du moins le faire vaciller en leur faveur.* C'est le crédit & l'autorité de certaines Maisons illustres qui cherchent à s'agrandir en réunissant à leur domaine le plus de terrain qu'elles peuvent ; mais moins par la force des armes, par des usurpations ouvertes, à présent trop odieuses, que par des mariages, des acquisitions, des échanges, & d'anciens droits revendiqués, &c.

Cette Politique ressemble donc à peu près à celle qui regne entre des Familles Concitoyennes, riches &

* C'étoit aussi la Politique des Républiques de la Grèce.

puissantes, qui font tous leurs efforts pour placer & établir avantageusement un fils, une fille, un frere, un parent, pour les voir à portée de réunir en leurs personnes plusieurs successions collatérales, ou pour rendre ces biens & ces emplois réversibles à un même chef.

Peut-être tâche-t'on d'étendre & de fortifier les branches du même tronc; mais je crois que les vues secrètes de cette Politique sont de faire en sorte, que les personnes qu'élève la Puissance, *principal Artisan* de leur fortune, soient toujours très-disposées à relâcher de leurs droits envers cette bienfaitrice, & à lui céder par la suite, certains domaines à sa bienveillance pour arondir ses Etats, ou pour tenir en bride ses rivales, sauf à dédommager une créature par quelque autre présent.

Après cette courte exposition de l'état présent d'une des plus florissantes parties du monde, il est aisé de voir que la Politique est une espèce de commerce, dans lequel le plus rusé & le plus fin réussit quelquefois par des voies obliques; mais c'est aussi ce-

lui qui risque le plus, puisque tout le monde est en garde contre lui : comme il ne cherche qu'à subtiliser, on lui riposte par les mêmes stratagèmes.

Combien
la bonne
foi est utile
dans les
négo-
ciations.

Rien, au contraire, de plus avantageux, aussi-bien à un Prince qu'à un Marchand, que la réputation d'homme de bonne foi ; elle lui attire une infinité de partisans, elle le rend le médiateur & l'arbitre de la plupart des autres Puissances, sur lesquelles, par conséquent, il acquiert un degré de supériorité & d'empire d'autant plus glorieux & plus absolu, que la force de la Probité est efficace, quoiqu'imperceptible ; elle captive & subjugue les volontés.

Je craindrois fort pour la liberté de l'Europe entière, si jamais un Monarque venoit par ces moyens à se rendre nécessaire à toutes les autres Puissances au point de ne pouvoir se passer, ni de sa protection, ni de son entremise ; puisque l'empressement que l'on auroit à rechercher son alliance, deviendroit une espèce de brigue qui lui assujettiroit insensiblement toutes les Nations, & changeroit un hon-

neur *déséré* en un droit *réel*. Je m'étonne qu'on n'ait encore tenté que foiblement & rarement cette façon de faire des conquêtes; je suis sûr qu'à présent on y réussiroit mieux qu'avec l'épée.

Un Prince aussi honnête homme que grand Politique, est donc pleinement persuadé que le secret de l'art est de tenir exactement sa parole, & de garder la foi des Traités.

C'est à la prudence à nous garantir d'un engagement téméraire; mais on ne peut sans se deshonorer ou flétrir sa réputation, manquer à sa promesse: quand elle est onéreuse, on persuade, à ceux envers lesquels on s'est obligé, d'en dispenser; on leur représente, on leur fait sentir que ce qu'ils exigent n'est point raisonnable, & pourra même leur préjudicier par la suite.

Si un Prince a été induit en erreur par la mauvaise foi de ceux avec lesquels il traite, il doit dissimuler son ressentiment, ou pallier habilement cette faute, soit pour sauver sa réputation, soit pour en tirer avantage, ou

enfin, il peut user du droit de réclamer contre la tromperie.

Pour tirer, comme je dis, avantage d'une faute, il est quelquefois bon de relâcher de ses prétentions, ou de paroître les négliger; c'est savoir, comme l'on dit, perdre ou risquer à propos.

Mais combien l'exactitude à garder la parole une fois donnée, n'apporte-t-elle pas d'estime, de gloire à un Prince qui la tient aux dépens de ses propres intérêts! Ce procédé généreux ne peut manquer de lui concilier l'affection de ceux avec lesquels il négocie; il les oblige de faire par reconnoissance & par honneur quelquefois plus qu'on n'en pourroit espérer autrement: bref, s'il ne faut point être dupe avec les hommes, c'est s'élever au-dessus d'eux que de paroître desintéressé.

Si un Prince doit se faire aimer & craindre de ses Sujets, il doit se faire estimer & respecter des Etrangers: en gardant religieusement ses promesses à l'égard de ceux-ci, il faut qu'il les mette dans la nécessité de leur faire

ob-

observer les leurs , & qu'il se tienne pour cela en état de l'exiger.

Il est des occasions où il est à propos de ne pas laisser passer la moindre petite infraction , ou si l'on la dissimule , ce silence paroît moins une négligence qu'une menace qui rend les infracteurs attentifs à leur devoir : c'est à peu près de cette manière qu'un Souverain en agit avec des Alliés qui lui manquent , & des Courtisans dont la conduite n'est pas régulière.

Enfin, pour terminer cet article par un léger esquisse de ce que doit être un Prince vraiment digne, tout doit se ressentir en lui de cette pénétration, de cette sublimité d'esprit que rien n'embarrasse, de cette prudence aussi équitable que prévoyante & maîtresse des succès, de cette grandeur de courage que rien ne surprend, rien n'étonne, de cette bonté de cœur, Reine des volontés, de cette franchise intrépide, de cette fermeté qui ne cède jamais par foiblesse, de cette facilité qui n'a rien de mou, rien qui tienne de la négligence. Ce Prince ne se fait point craindre par un caractère dur

Le vrai
Héros.

& hautain, ni redouter par l'ambition cruelle des Conquerans ; mais par l'amour sincère qu'il a de la vérité & de la probité, & parce qu'il est toujours plus en état d'attaquer que ses Ennemis ne le font de se défendre. Cet illustre Mortel en qui brillent tant de majesté & de grandeur, quand il fait les fonctions de Roi, cause encore plus d'admiration, lorsqu'il agit en ami, en bienfaiteur, en homme ; il vient d'imprimer le plus profond respect, il semble quitter la splendeur du Trône ; elle l'importuneroit ici ; ses manières douces, affables, populaires excitent dans les cœurs quelque chose qui tient de l'adoration.

Philom. Permettez-moi, Seigneur, d'interrompre cette lecture. Je ne fais qu'admirer le plus, ou de la noblesse de l'esprit qui énonce ces sentimens héroïques, ou du magnanime enthousiasme du cœur aimable qui se peint lui-même.

Tbélém. Poursuivez, Philoménarque ; si vous trouvez que je dis bien, je voudrois encore mieux faire.

Philoménarque continue sa lecture.

ARTICLE VII.

Comment un Prince doit traiter les Peuples nouvellement soumis à sa domination.

IL reste à parler de ce que doit faire un Prince à l'égard de nouveaux Sujets que lui auroit donné le droit de succession ou celui d'une conquête légitime, ou bien qui le seroient devenus par quelque échange, ou enfin se seroient soumis d'eux-mêmes.

Un Souverain traitera ses nouveaux Sujets avec beaucoup de douceur & d'humanité : en général, il ne risque rien de les mettre sur le pied de ceux que lui a soumis la naissance, si l'on suppose un Gouvernement aussi doux, aussi équitable que celui dont nous avons parlé.

Peut-être que ces Peuples accoutumés à être encore plus ménagés, eu égard aux subsides modiques qu'ils payoient à leur premier Maître, attachés à certains usages, à certaines pratiques dont on fait quelle est la force sur l'esprit du Vulgaire, auront voulu, en passant sous une nouvelle

domination, conserver ce qu'ils appellent leurs anciens Privilèges.

Si telles sont les conditions auxquelles une Province se soit soumise, je ne crois pas qu'un bon Prince ait la dureté de la priver de cette satisfaction : il doit en honneur & sans restriction lui tenir parole, sur-tout si ces Peuples se sont rangés sous son obéissance à titre de protection ; autrement, ce seroit ôter toute confiance à ceux qui auroient dessein de recourir à lui : car, outre qu'il seroit un tort infini à sa réputation, il se priveroit des moyens d'augmenter sa puissance par le nombre d'Amis & d'Alliés.

Pour les Peuples soumis à titre de Domaine, on peut, par persuasion, les disposer insensiblement à quitter d'eux-mêmes ce que leurs Coutumes & leurs Usages pourroient avoir de bizarre & de peu convenable à l'uniformité d'un sage Gouvernement. On peut donc, pour introduire de bonnes Coutumes dans ces Provinces, y répandre grand nombre d'anciens Sujets, & en attirer autant de nouveaux

dans l'intérieur du Royaume par le Commerce ou autrement.

Le Prince fera encore en sorte de confondre les Familles par les alliances; enfin, il s'affectionnera ses nouveaux Sujets par tous les moyens que lui suggérera la Prudence, & parviendra sans violence & sans injustice à les ranger à l'instar des Naturels du Pays.

Si la fidélité de ces Peuples devient chancelante ou suspecte, soit par les intrigues de quelques Familles puissantes, soit par le trop grand voisinage de l'Etranger, alors on transplante ces Familles trop accréditées, on en gagne les Chefs par des emplois qui les éloignent de chez eux; on leur ôte ainsi le maniment des affaires de la Province pour les confier à gens sûrs, mais en même-tems qui sachent se rendre agréables à ces Peuples, en se conformant au caractère & à l'humeur de la Nation.

C'est par une telle conduite qu'un Prince saura transformer ses nouveaux Sujets, leur faire oublier leur ancienne domination, & leur ôter le désir d'y retourner; du reste, pour

contenir plus efficacement ces Provinces dans l'obéissance , il y distribuera des Troupes rangées sous une discipline exacte , pour ne point fouler les habitans.

Philom. Seigneur, qu'il est glorieux à un Prince de se prescrire d'aussi sages leçons , & de traiter lui-même avec tant de sagesse, de *l'art de rendre les hommes heureux!* Si l'on érige des statues & des monumens en l'honneur de ceux qui ont bien mérité de tout le Genre-humain , que ne doit-on pas faire pour celui qui réduit en de si beaux préceptes la chose même pour laquelle on immortalise la mémoire des Héros ; mais qui pourroit égaler la magnificence d'un pareil Trophée que celui-ci ! La bonté de cœur , mille autres vertus éclatantes en font les précieux ornemens. Laissons à la sottise vanité de la plupart des hommes les muettes & fragiles affiches , & de marbre , & de bronze,





L E
P R I N C E
 LES DÉLICES DES COEURS.

QUATRIÈME PARTIE.
 LE PRINCE GUERRIER.

PREMIER ENTRETIEN.
*Sur les justes Raisons de faire la Guerre,
 & sur les Forces d'un Etat.*

THÉLÉMÉDONE , PHILOMÉNARQUE.

Thélém. **P**UISQUE nous avons
 entrepris, mon cher
 Philoménarque, d'é-
 tendre nos réflexions sur toutes les
 parties de la Politique, il nous en reste
 une des plus importantes à examiner;
 c'est l'usage des *Forces de toute une Sa-*

ciété réunies pour la défendre. Ce vaste corps ne forme, pour ainsi dire, qu'un seul Individu, une seule personne vis-à-vis d'une autre Société; ainsi, ce qu'un homme seul est à l'égard d'un autre homme *corps à corps*, un Peuple, une Nation l'est envers un autre, c'est-à-dire, que la même Loi de Nature qui défend à un Particulier d'attaquer ou de nuire de gayeté de cœur à son semblable, défend absolument à une Nation d'en attaquer une autre sans sujet.

L'infraction de cette Loi met celui contre qui on la viole, en droit de repousser la force par la force; avec cette différence, qu'un Particulier qui fait membre d'une Société, l'ayant elle-même pour protectrice, & pour défenseurs ceux entre les mains desquels en réside toute la force, il ne lui est permis de se faire justice lui-même, que dans les cas pressans où il ne peut, ni implorer, ni recevoir à tems leurs secours. Une Nation, au contraire, puissante & nombreuse, reçoit-elle d'une autre quelque injure, en souffre-t-elle un tort considérable, lui con-

reste-t-on injustement quelque droit, elle n'a que Dieu & l'Epée pour juge de sa cause.

Puisque la cupidité porte si souvent les hommes à enfreindre, pour de frivoles sujets, les Loix divines qui leur prescrivent par sentiment une tranquillité réciproque ; puisque malgré la force & l'évidence des douceurs de la Paix, ils sont assez ennemis d'eux-mêmes pour en troubler le repos ; enfin, puisque la Guerre est devenue un mal nécessaire, dites-moi, Philoménarque, quand vous jugez qu'il soit légitime de recourir à ce fâcheux expédient.

Philom. Je vais, Seigneur, me servir, pour répondre, des propres termes du grand Roi que vous avez cité.
 „ C'est dans les occasions, *dit-il*, où
 „ il faut défendre par les armes la li-
 „ berté des Peuples qu'on veut op-
 „ primer par injustice, où il faut ob-
 „ tenir par violence ce que l'iniquité
 „ refuse, où les Souverains doivent
 „ commettre la cause de leur Nation
 „ au fort des Batailles.... * C'est le

* *Anti-Machiavel*, chap. 26.

„ sujet de la Guerre qui la rend juste
 „ ou injuste.

Mais heureusement ils ne sont plus ces siècles malheureux, où le brigandage de ces fléaux du Genre-humain étoit admiré comme une vertu, ces siècles barbares où le héroïsme consistoit à être le plus fort & le plus méchant; à présent, dit encore notre illustre Défenseur des Droits de l'humanité : „ Je vois qu'on la préfère à toutes les qualités d'un Conquerant, „ & que l'on n'a plus guères la dé- „ mence d'encourager par des louanges des passions cruelles qui causent le bouleversement du monde.*

On semble aussi mépriser ces vains ornemens, ces ridicules lambeaux d'étoffes bigarrés de plusieurs couleurs, sur lesquels les hommes figuroient autrefois leurs vertus & celles de leurs Ancêtres par tout ce que les animaux les plus furieux ont de redoutable.

A présent donc plus de conquêtes, plus de victoires glorieuses, si le bon droit ne les autorise; plus de couron-

* *Anti-Machiavel, chap. 9.*

nes de laurier, si la Justice ne les distribue; ce ne sont plus que de honteux & de tristes ciprès que toutes les Nations abhorrent.

La grandeur des Monarques ne se mesure plus sur l'étendue d'un vaste Empire, mais sur la sagesse & la douceur de leur Gouvernement, sur l'estime que la Prudence & la Probité leur font mériter.

„ Que le monde seroit heureux, s'il
 „ n'y avoit d'autre moyen que celui
 „ de la négociation, pour maintenir
 „ la Justice & pour rétablir la Paix &
 „ la bonne harmonie entre les Na-
 „ tions! L'on employeroit les raisons
 „ au lieu d'armes, * & l'on s'entre-
 „ disputeroit seulement au lieu de
 „ s'entrégorger; † mais, par mal-
 „ heur, je ne crois pas que la mode en

* On prétend que Henri le Grand avoit formé le glorieux projet d'établir pour toujours cette excellente coutume dans toute l'Europe, & que ce bon Prince étoit sur le point de l'exécuter quand un monstre infernal, suscité par des personnes auxquelles ce projet ne plaisoit pas, priva l'Europe de son éternel Pacificateur.

† *Anti-Machiavel*, chap. 26.

vienne fitôt. Pardonnez-moi, Seigneur, cette digression; je reviens à ce que vous me faites l'honneur de me demander.

Un Prince équitable prend les armes, non pour subjuguier, mais, ou pour revendiquer un droit, ou pour se faire rendre justice de la rupture ou de l'inobservance des conditions d'une Alliance, d'un Traité, gardées de sa part avec fidélité: il a encore les armes en main pour sa défense & celle de ses amis, pour contenir l'ambition d'un voisin trop puissant, pour prévenir les complots d'une ligue; enfin, pour se faire obéir dans ses propres États, reprimer & châtier les mutins, les brouillons, punir le crime, & protéger l'innocence.

Un Prince
doit lui-même
commander ses armées.

Thélem. Oui, c'est pour ces seules raisons qu'un Prince peut légitimement tirer l'épée; c'est en lui que se réunissent toutes les *Forces physiques* de l'Empire; il est l'âme qui les fait mouvoir; aussi ne doit-il partager avec personne l'autorité de régir ce grand Corps; qu'il soit maître d'en régler les mouvemens; & s'il se repose

sur quelqu'un du détail, qu'il fasse comme ces Artistes, qui se servent des bras d'un manœuvre pour mouvoir une machine dont ils dirigent eux-mêmes les opérations. Il est donc à propos qu'un Prince joigne aux talens de grand Politique, ceux de grand Guerrier, qu'il commande ses Armées en personne; sa présence encourage le Soldat, ses conseils aident un Général; il concerté avec lui, le voit agir, juge de sa conduite: il faut encore que tout emploi, toute récompense militaire émane immédiatement du Souverain.

Examinons à présent quelles doivent être les Forces d'un Empire; dites votre avis, Philoménarque. Seigneur, les Forces d'un Empire doivent être proportionnées, & à son étendue, & aux Forces des Puissances qu'elle peut avoir pour ennemies; elles doivent être telles, que sans surcharger l'Etat de l'entretien d'un trop grand nombre de Soldats, il y en ait toujours assez pour faire face à tout événement subit, & se mettre hors d'insulte, sans causer d'ombrage aux

voisins qui ne manqueroient pas de se liguier.

Il est donc nécessaire d'avoir en tout tems une suffisante quantité de Troupes pour n'être point obligé d'en lever à la hâte, sans choix & peu disciplinées. Pour n'être point prévenu, il faut être en état d'entrer tout d'un coup en Campagne avec les vieilles Troupes, tandis que les nouvelles s'exercent & gardent les Frontières.

Usage des
Troupes
nationales,
stipendia-
ires & auxi-
liaires.

Tbélem. Mais que pensez-vous de la composition de ces grands Corps, qui sont comme les bras d'un Etat? Quelle espèce de Troupes préférez-vous, des étrangères ou des nationales? Quelle combinaison en doit-on faire, quand on est obligé de se servir de ces deux espèces? De quelle utilité sont les Troupes auxiliaires, & dans quelles rencontres est-il à propos de s'en aider?

Philom. Seigneur, c'est une maxime généralement avouée que les Troupes nationales valent mieux que les étrangères, par des raisons tant de fois redites, qu'il suffit d'observer en général, qu'elles sont fondées sur ce

principe, qu'on se sert mieux par soi-même que par un second.

Par conséquent, autant qu'il est possible, il ne faut avoir pour Soldats que ses propres Sujets; car outre leur zèle pour la Patrie & pour la gloire de la Nation, ils obéissent mieux que des mercenaires. Au reste, c'est, comme j'ai dit, autant qu'un Etat se trouve assez vaste & assez peuplé pour fournir un nombre suffisant de Soldats.

Tout Pays dont les limites sont trop resserrées, peut joindre des Troupes étrangères aux siennes, & les combiner de façon que le mélange ne laisse pas appercevoir le peu de Troupes nationales.

À l'égard des Etats absolument obligés de se servir des étrangers, c'est à la prudence du Prince ou du Général à remédier aux inconvéniens de cette nécessité, par une discipline exacte & par une solde qui excite dans ces mercenaires, autant de courage qu'en peut inspirer un zèle fomenté par l'intérêt.

Mais selon la situation présente des affaires de l'Europe, les petits Etats se soutiennent mieux par l'appui des

alliances & par les intrigues des négociations politiques, que par la force des armes.

Les Troupes auxiliaires ont à peu près le même défaut d'affection pour ceux qu'ils servent, que les mercenaires; elles sont même plus dangereuses, fort à charge quand on les introduit dans le Pays, & quand elles s'y sentent les plus fortes, ou si on les emploie seules.

Thélem. Je pense comme vous sur tout cela; j'ajouterai seulement qu'entre Alliés d'égale Force, les Troupes auxiliaires sont très-bonnes pour une diversion & dans les cas où ceux qui les fournissent vous sont attachés par un intérêt commun; mais il vaut mieux agir de concert séparément, que conjointement: car il est rare qu'il n'y ait pas toujours quelque inimitié. Il nait souvent quelque dissention entre des Troupes de différentes Nations unies en Corps d'Armée; souvent même la discorde passe d'entre les Soldats parmi les Chefs; la jalousie, la différence d'opinions dans les Conseils, la lenteur à délibérer & résoudre, la négligence

gence ou la froideur dans l'exécution, causent un dérangement fatal à celui qui secoure & est secouru.

L'expérience ne prouve que trop que les Armées combinées, qui ne manœuvrent pas séparément, ont rarement réussi contre une Armée composée de Troupes du même Pays, & commandée par un seul Chef : l'une est l'hydre à cent têtes, & l'autre l'hydre à cent queues de *La Fontaine*.

La moindre intelligence que l'Ennemi puisse avoir dans une Armée combinée, la moindre division qu'il puisse jeter, soit entre les Chefs, soit entre ceux par les ordres desquels ils agissent, ne fût-il que les rendre suspects par de feintes intelligences, c'en est assez pour dissoudre ces parties mal assorties, & faire échouer les entreprises d'une ligue.

Observons encore que dans les cas où l'on est obligé d'agir conjointement avec ses Alliés, il est à propos d'avoir un Général commun qui commande seul, avec plein pouvoir, & soit d'une naissance ou d'un mérite assez distingué pour que ceux qui lui

sont subordonnés, n'aient aucune ré-pugnance de lui obéir.

Dans les occasions où des Alliés agissent seulement pour soutenir la cause de leurs Confédérés, il est bon de faire en sorte que ceux qui prêtent secours, se laissent conduire selon vos vues & par un Général de la Nation la plus intéressée dans cette Guerre; mais aussi, ce Chef doit prendre garde de ménager les Alliés qu'il commande, de façon à ne leur jamais donner lieu de soupçonner qu'il voulût les exposer à de plus grands dangers que ses propres Troupes; il doit paroître faire tout le contraire.

Il est encore des circonstances, où quoique l'on fasse faire diversion par un Allié, on s'en rapproche de tems en tems, on le joint pour quelque expédition importante, après laquelle on se sépare de nouveau: c'est là que des Troupes de deux Nations différentes pensent plutôt à se disputer l'honneur d'une victoire qu'à concevoir de la jalousie l'une contre l'autre; on ne leur en donne pas le tems.

Philom. Tout ceci prouve, Sci-

gneur, qu'un Empire n'est jamais plus puissant & plus redoutable que quand il peut se passer absolument de tout secours, au moins lorsqu'il n'est question que de se défendre; mais quoique ses Sujets lui fussent pour cela, ce n'est point un défaut que d'avoir quelques Corps de Troupes étrangères à son service: on les mêle à propos avec les siennes, & ce mélange excite l'émulation.

Tbélem. Voyons comment vous fortifieriez les Frontières d'un Etat.

Philom. J'observerai, Seigneur, qu'un Pays est séparé d'un autre par la Mer, par des Fleuves, des Montagnes plus ou moins considérables, ou enfin qu'il est tout ouvert & de plein pied avec les Contrées voisines: par-tout où il n'est pas muni de ces Barrières naturelles, & dans les endroits où elles sont trop foibles, il faut avoir recours à l'art, fortifier son Pays d'une enceinte de bonnes Places aux avenues les plus étroites, aux Pas les plus difficiles à franchir, bâtir de distance en distance des Forts pour les garder: il est à propos de doubler ces Bou-

Des Fortereses.

levarts dans quelques endroits médiocrement à couvert; dans d'autres plus foibles, on les triple en Quinconce xxxx autant que la situation respectiue des Villes que l'on fortifie peut le permettre. Les Fortereffes, soit sur une même ligne, soit à double ou triple rang, ne doivent point être trop éloignées les unes des autres; que la communication en soit rendue la plus aisée qu'il est possible pour qu'elles puissent s'entre-secourir, & ne point laisser trop d'ouverture. Les lignes tirées d'une Place à l'autre, ferment l'entre-deux. On fait que le revers de ces lignes doit être construit & disposé de façon que l'Ennemi ne puisse s'en couvrir, lorsqu'il s'en est emparé, & l'on est obligé de les raser quand on prévoit par sa manœuvre, qu'il cherche à s'y loger, pour couper le retour ou les vivres à une Armée.

Thélem. Mais n'est-il pas utile d'avoir aussi quelques Places fortes dans l'intérieur d'un État?

Philom. Seigneur, il y a long-tems que l'on en a reconnu le danger, tant à cause qu'elles donnent retraite aux sé-

ditieux dans une Guerre civile, aussi bien qu'à l'Ennemi, quand il vient à pénétrer dans un Royaume : si ce malheur arrive, c'est un moindre mal de souffrir le ravage qu'il y porte, que de lui laisser les moyens de s'y maintenir ; il est tôt ou tard obligé d'en sortir ; souvent même il est aisé de l'y faire périr, s'il ne songe à faire prompte retraite.

Tbélem. Il me paroît que quelques Forteresses dans le centre d'un Empire arrêteroient ce torrent, & donneroient le tems de rassembler des Forces pour le repousser.

Philom. Oui, Seigneur, si la terreur qu'il répand, après avoir rompu les premières & les plus fortes digues, ne lui donnoient la facilité de s'emparer presque sans coup ferir de ces derniers retranchemens dont il se fert après, contre leurs propres défenseurs. Dans ces désespérantes extrémités, il vaut beaucoup mieux courir promptement rassembler des Forces dans les Contrées où il n'a pas encore pénétré, & revenir les surprendre où il est resté à nud, que de

lui laisser le tems & les moyens de ne point craindre la Volte-face. Il est cependant vrai que, comme les Frontières & le centre des petits Etats sont fort proches l'un de l'autre, les Fortereses nécessaires à leur défense en doivent presque occuper toute l'étendue; mais à cet égard, c'est le lieu qui fait changer une maxime pratiquée dans tous les Pays fort spacieux.

Tbélem. C'en est assez, Philoméarque, sur ce que l'on peut nommer comme en mécanique les *Forces mortes* d'un Etat : passons à ces *Forces vives*.

II. ENTRETIEN.

Sur la levée des Troupes, le choix des Soldats, la façon de les armer & de les exercer.

Tbélem. C'Est une espèce de supplice & une tyrannie que de forcer quelqu'un de porter les armes : on ne peut être que fort mal servi par gens menés à la Guerre malgré eux. Dans un Pays assez vaste & assez peuplé pour fournir de nom-

breuses Armées, il vaut mieux n'avoir que des Soldats volontaires, & pour cela on doit les assurer du tems de leur liberté, & leur tenir parole.

Cependant, lorsque la profession des armes devient par une Loi d'Etat, un devoir de quelque tems dont aucun Citoyen n'est dispensé, la contrainte cesse, parce que chaque Sujet est censé naître Soldat; il regarde le métier des armes comme une espèce de noviciat, par lequel il doit passer avant que de parvenir à quelque chose dans la République: cette maxime est bonne pour les Etats populaires & les Monarchies peu étendues.

Dans un vaste Empire il n'est pas à propos que tout le monde soit Soldat; mais comme il faut pour le garder, entretenir continuellement sur pied un certain nombre de Troupes réglées, les levées qui les renouvellent chaque année, doivent être proportionnées à ce nombre. On complete ces Corps à mesure qu'on licencie les gens de Guerre qui ont fait leur tems; ceux qui restent, aident à discipliner & exercer les nouveaux;

Différentes manières de faire des Levées.

ils leur inspirent cette bravoure que l'on nomme *Esprit du Corps*.

Il y a trois façons de faire les Levées, par *Enrôlement*, par *sort* & par *choix arbitraire*: laquelle estimez-vous la meilleure ?

Philom. Je préférerois les *Enrôlemens* à toute autre façon de faire des Levées, si elle n'étoit pas la plus lente: on est toujours maître du choix, & assuré de la bonne volonté de ceux qui se présentent librement. Ces sortes de Levées peuvent suffire en tems de Paix; mais, comme je dis, il faudroit trop de tems pour assembler même un petit Corps d'Armée, si l'on s'en tenoit aux seuls Enrôlemens, qui tantôt, plus ou moins nombreux, varient selon les tems & l'humeur d'une Nation. La Prudence veut donc qu'on ne se repose point sur ce casuel.

Le *choix arbitraire*, c'est-à-dire, dépendant absolument de la volonté du Prince, qui prend pour Soldat qui bon lui semble, a quelque chose de trop dur; quoique tout Citoyen soit obligé par état de se prêter aux besoins de la Patrie, ce choix peut cependant,

comme Votre Majesté vient de l'observer, s'adoucir en passant en coutume générale; il deviendra moins onereux au Peuple, en ordonnant que chaque Province & chaque Département fournissent toutes ensemble un contingent modique d'hommes, ou tour à tour un nombre plus considérable. Je crois pourtant que le meilleur est de s'en rapporter aux décisions du *sort*; personne ne peut alléguer des raisons de s'en plaindre.

Thélém. J'approuve aussi cette dernière façon de faire des Levées; elle a quelque chose de plus humain & de plus équitable que la seconde. Un Prince qui se sert de cette méthode, gagne l'affection de ses Peuples, en leur faisant connoître qu'il n'use jamais de tout son pouvoir lorsqu'il est question de leur ordonner des travaux pénibles & périlleux: il ne faut cependant pas que cette complaisance ôte les moyens de choisir les plus robustes & les meilleurs Soldats; c'est pour cela que l'on ordonne dans chaque Province d'assembler tous ceux qui sont en âge de porter les armes, d'en-

tre lesquels on choisit un nombre d'hommes les plus forts & les mieux faits, pour les faire tirer au sort. Les Levées se font ainsi dans quelques Etats de l'Europe ; mais un Souverain attentif au bien & à la conservation de ses moindres Sujets, ne permet jamais que l'on prive des parens du secours d'un fils unique, soutien de leur vieillesse ; une femme de son mari, ni une famille de son chef : il fait aussi veiller à ce qu'il n'entre ni faveur ni supercherie lorsqu'on fait tirer au sort pour les Levées.

Au reste, de quelque façon qu'on lève des Troupes, le point le plus important est d'éviter, autant qu'il est possible, la contrainte & le mauvais choix.

Philom. Seigneur, il n'est pas difficile aux Officiers & Inspecteurs de vos Troupes de connoître les gens propres à servir dans vos Armées : une taille ordinaire, mais dégagée, un temperament sec & nerveux, un air vif & alerte leur annoncent un bon Soldat. Les jeunes gens élevés à la campagne, occupés à des travaux

pénibles, accoutumés à supporter les injures de l'air, à se nourrir de mets peu délicats, ainsi que ceux qui exercent quelques métiers laborieux, les rendent d'une double utilité. On peut donc prendre pour Soldat, Laboureurs, Charons, Bucherons, Forgeons, Charpentiers, Maçons, &c. ils se servent dans une Armée, aussi-bien de leurs outils que de leurs armes.

Tbélem. Voyons si vous armez, & exercerez ces Soldats aussi-bien que vous savez les choisir.

Philom. Seigneur, le problème que Votre Majesté me propose, est assez difficile à résoudre. L'armement du Soldat a tant varié en différens siècles, chez différentes nations, & les armes qu'on nous oppose, nous obligent si souvent d'en changer, qu'il n'est guères possible de donner des règles sûres de la façon la plus avantageuse de s'armer. Ce que l'on peut dire en général de certain, c'est que quelque espèce d'armes que l'on invente, ou dont on se sert, les meilleures sont celles dont le maniment est plus aisé & moins embarrassant, &

Réflexions sur différentes espèces d'armes.

avec lesquelles on peut joindre l'Ennemi de plus près, lui porter des coups sûrs & prompts, & parer les siens avec la même facilité : ce sont, par conséquent, les armes qui ne sont ni trop longues, ni trop courtes.

Voici ma preuve. Une arme offensive est dans la main une espèce de *levier*, dont le *point d'appui* est dans le poignet de celui dont on pare le coup, & une espèce de *Pendule à vibration* dans la main de celui qui frappe : or, il est certain que si ce levier est trop long, l'agresseur atteint de plus loin ; mais il ne peut agir assez promptement ; la lenteur du mouvement & la longueur de l'arme donne le tems & assez de prise à l'Ennemi pour parer. De longues armes portent, à la vérité, des coups terribles, soit à cause de leur poids, soit parce que les vibrations décrivent un plus grand arc ; mais souvent le retard rend ces coups inutiles, & met un homme hors de combat avant qu'il puisse redoubler. Il est donc constant que les armes les plus meurtrières sont celles qui sont d'une longueur médiocre, & dont les

vibrations sont en même-tems directes & circulaires, c'est-à-dire, qui frappent & d'estoc & de taille.

Aussi, l'épée, sabre ou cimeterre a-t'il eu presque de toute antiquité l'honneur de la préférence chez cette cruelle espèce d'animaux, qui s'est avisé de trouver fort joli de s'entrégorger. L'on a fait un art * scientifique du mécanisme de ce fatal levier, & c'étoit bien assez, sans raffiner encore sur d'autres moyens de se détruire : quoiqu'il en soit, puisque l'usage veut que l'on appelle bon ce avec quoi on fait le plus de mal, je dirai que l'épée d'un poids médiocre, également distribué entre la lame & la poignée médiocrement longues, est un des meilleurs instrumens de Guerre ; j'y joindrai le cimeterre un peu recourbé, mais court ; le sacre tranchant & pointu, † avec la hache d'arme à la Romaine ou à la Janissaire. Ces haches auroient un simple manche de bois de trois pieds de longueur, armé par le bout

* *L'Escrime.*

† *Tels sont nos sabres de Grenadiers.*

d'en-bas d'une pointe en forme de fer d'épieu ou de javelot.

Il est inutile, Seigneur, de parler des armes *missiles*, comme flèches, traits, &c. Depuis que les hommes ont trouvé le secret de s'armer de la foudre, tout cela a presque cessé d'être en usage. Je ne ferai point non plus mention de boucliers, casques, ni cuirasses, autre invention d'une malice qui cherche à nuire impunément, ridicules accoutremens d'une fausse bravoure qui veut jouer à coup sûr, & semble se métamorphoser en statue pour se rendre invulnérable.

Cuirasse
de buffle.

Thélém. On pourroit de nos jours substituer à tous ces pesans harnois, un bon corcelet en forme de jaque de maille ou de hoqueton : ce corcelet seroit de buffle souple & épais, avec une doublure de forte toile piquée & matelacée de laine; cette armure s'endosseroit par-dessus les habits, & viendroit un peu plus bas que la ceinture, elle garantiroit de quantité de blessures, son épaisseur les empêcheroit d'être fort profonde, & sa légèreté n'embarrasseroit point le Soldat. On pour-

toit encore lui donner un bonnet ou casque & des bottines ou *Grèves* de même étoffe, avec une espèce de baudrier à basques pendantes en courroies de cuir treffées comme les cottes d'armes des Romains, pour garantir les cuisses des coups de sabre. Le Soldat ne porteroit ces armes défensives qu'en Campagne.

Philom. Seigneur, cela est vraiment digne d'un Prince ménager du sang de ses Sujets.

Tbélem. Les raisons pour lesquelles vous préférez le sabre & l'épée à toutes autres armes offensives, me paroissent solides; cependant vous vous trouverez aujourd'hui seul de votre opinion: on a presque par toute l'Europe fait quitter l'épée aux Soldats, pour les armer d'une façon à peu près aussi avantageuse que celle dont vous venez de parler; tout se passe à présent la bayonnette au bout du fusil. Cette arme, sans avoir les défauts des longues piques d'autrefois, est également propre à combattre contre l'Infanterie, & à opposer à l'impétuosité d'un Escadron de Cavalerie; de plus,

dans une mêlée, quand un Soldat tient son fusil à deux mains, je crois qu'il est peu de sabres qui puissent parer un coup de bayonnette.

Manière
d'armer le
Soldat.

Je conviens, Seigneur, de la force & de l'utilité de ces sortes d'armes, aussi ne prétens-je point blâmer la préférence que l'on leur donne; je trouve seulement qu'on la pousse trop loin : la valeur de certaines Troupes d'Elite, * qui se servent avec succès du sabre, prouve qu'on devoit en armer un plus grand nombre de Soldats, sans retrancher la bayonnette.

Voici donc, ce me semble, comme on devoit armer les Gens de Guerre. On laisseroit à toute l'Infanterie le fusil & la bayonnette avec un court & large cimenterre fort tranchant, dont elle se serviroit au fort d'une mêlée, où le fusil armé de bayonnette, deviendroit trop embarrassant.

L'Elite des Gens de pied auroit des armes à feu plus courtes, plus légères, par conséquent, plus aisées à porter

* *Les Grenadiers.*

ter en écharpe. Moitié de ces Braves dans les actions vives & promptes, & dans les attaques faites par pelotons, en viendroit aux mains avec le sabre, & l'autre moitié avec la hache: quand on leur présenteroit la bayonnette, ils se serviroient de la leur comme d'un poignard pour croiser le bout du fusil & parer à l'Espagnole de la main gauche, tandis qu'ils frapperoient de la droite avec leurs armes tranchantes. *

La Cavalerie dressée à combattre à pied & à cheval, se serviroit aussi du sabre & de la hache quand on lui feroit quitter la selle pour attaquer de l'Infanterie qu'elle n'auroit pu rompre étant à cheval; ainsi après les décharges qu'elle feroit en avançant à pied pour joindre l'Ennemi, jettant le mousquet en écharpe, elle attaqueroit de la même manière que l'élite de l'Infanterie.

* J'ai vu fendre un casque à l'épreuve de la carabine d'un coup de hache d'armes, sans qu'elle se soit endommagée. Ces sortes d'armes d'une bonne trempe pourroient donc casser ou couper une bayonnette présentée au bout du fusil.

Dans un choc général, ou lorsqu'il s'agiroit de forcer des retranchemens, & contre de la Cavalerie, je crois qu'il est bon que toute l'Infanterie, sans exception, fonce avec la bayonnette; mais les premiers rangs une fois entamés, il est plus expéditif de se servir des autres armes.

Au reste, Seigneur, je ne prétens point décider en maître sur une matière sujette à tant d'opinions différentes, presque toutes contradictoires; je ne fais que proposer ce qui me semble meilleur. Il est d'un habile Général d'observer dans l'occasion quelles armes lui oppose son Ennemi, d'en remarquer les avantages & les défauts, pour profiter de ceux-ci, & se précautionner contre ceux-là.

Division
des Corps
de Trou-
pes.

Tbélem. Il n'est pas nécessaire de vous demander quelles Troupes sont les meilleures, Infanterie ou Cavalerie : comme c'est l'occasion & le terrain qui détermine leur utilité, les Armées doivent, selon les circonstances, avoir plus de l'une ou de l'autre; mais ordinairement le nombre des Gens de pied doit être le plus grand. Vous

venez d'armer des Soldats, je vais en former des Corps. Il me vient fort à propos un petit trait d'érudition. Les Légions Romaines, dans les tems florissans de la République, étoient à peu près ce que sont nos Brigades d'Armée, excepté néanmoins, que chaque Légion avoit sa Cavalerie, & que de nos jours elle se compte à part. Nos Régimens sont ce qu'étoient les *Cohortes*, & nos Bataillons les *Manipules*; nos Compagnies, nos Escouades répondent à leurs *Centuries* & *Décuries*; leurs *Turmes*, leurs *Caternes* sont nos Régimens & nos Escadrons de Cavalerie. Nous la soudivisons encore en Compagnies & en petites Brigades. *

Quelque variable que soit le nombre d'hommes dont on compose ces Corps, toutes arbitraires qu'en sont les soudivisions qu'on augmente ou diminue selon la volonté du Souverain, il semble qu'on pourroit l'assujettir à des règles certaines : ainsi, 1°. dans une Armée de cinquante, cent

* François premier voulut établir en France l'ordre, la distribution & les noms des Corps des Troupes en usage chez les Romains.

ou deux cens mille hommes, il y auroit, soit en Paix, soit en Guerre, toujours le même nombre de Brigades, dans chacune même nombre de Régimens composés d'autant de Bataillons & de Compagnies les uns que les autres. 2°. Les seules Compagnies pendant la Paix, seroient reduites à un nombre toujours fixe pour chaque Bataillon, ainsi que le nombre des Soldats qu'elles renferment : ce nombre seroit, comme nous l'avons dit, proportionné à la quantité de Troupes nécessaires pour garder les Frontières, & même pour tenir la Campagne, en cas d'irruption subite, jusqu'à ce qu'on ait pu rassembler des Forces plus considérables. 3°. Cette quantité croitroit en tems de Guerre suivant le besoin, mais toujours en même proportion dans chaque soudivision. Ces règles, généralement établies pour les Troupes d'un Etat en totalité, n'empêcheroient pas de former des Corps d'Armées détachées, ou des Camps volans, parce qu'alors on retraindroit ces Armées particulières, ou à un nombre de Brigades, ou à un

nombre de Régimens tirés de l'Armée completté, ou leur laissant toujours le même nombre de Brigades & de Régimens, on partageroit les Bataillons; ainsi du reste. On comprend aisément combien cette distribution, qui est à peu près la même qui s'observe, est aisée & naturelle, combien elle facilite les détachemens, les revues, l'ordre des marches, des Batailles, & divers autres mouvemens qui se commandent & s'exécutent sans embarras & sans confusion. Faites ici, cher Philoménarque, les fonctions de Major-Général.

Aussi, Seigneur, me permettrez-vous de ne point descendre près de Votre Majesté dans des détails qui sont au-dessous de l'emploi dont elle m'honore. Je m'en tiendrai à ce qu'un Officier-Général doit prescrire à ceux qui lui sont subordonnés; je ne discourrai sur cette partie de la *Tactique*, que l'on nomme *Exercice*, que relativement à ses fins les plus importantes, & aux moyens d'y parvenir par les voies les plus courtes.

Le premier objet de l'Exercice Mi-

Exercice
militaire.

litaire est d'habituer le Soldat à faire avec souplesse & promptitude ces mouvemens de corps qui le préparent aux directions d'une marche, d'une évolution nécessaires à la forme que l'on veut donner à une Troupe. Cet Exercice lui apprend en même-tems à se poster dans les attitudes les plus avantageuses pour attaquer ou se défendre; la façon de présenter les armes à l'Ennemi, de le charger avec vigueur, ou de faire retraite en bon ordre; en un mot, elle l'instruit des gestes ou démarches qu'il doit faire à tel ou tel signal : quoique dans un choc, une mêlée, on n'observe plus cette uniformité d'un Exercice de parade, celle-ci néanmoins ne fauroit trop assujettir le Soldat à observer le bon ordre & le concert dans toute opération : ces choses passent chez lui en habitude; elles ne lui coutent plus rien dans un combat; il les observe sans y faire attention; il retrouve sa file, son rang, il se rallie, se forme sans avoir presque besoin du signal que souvent le bruit, le tumulte lui empêchent de voir ou d'entendre.

On a beaucoup perfectionné, & on perfectionne tous les jours cette partie de l'Exercice; on en a retranché les gestes & les mouvemens de corps trop multipliés qui se pratiquoient autrefois; on s'en tient aux plus naturels & plus nécessaires; leur nombre charge moins la mémoire du Soldat & de l'Officier qui l'exerce.

La seconde partie de l'Exercice est toute mathématique : former des Rangs, des Files, des Bataillons, leur donner différens fronts, différentes profondeurs, différentes figures, les décomposer, les transformer, &c. c'est additionner, multiplier, diviser, élever à la première puissance, en extraire la racine, assembler & combiner des lignes, des surfaces quarrées, ou Parallélogrammes rectangles, soit en nombre ou en figure; composer de grandes surfaces, d'autres plus petites *homologues*, les ajuster les unes contre les autres, tantôt par leurs petits, tantôt par leurs grands côtés, de front ou de profondeur. Or, je crois que pour opérer aisément & promptement toutes ces transformations, &c.

gle générale, le nombre *cinq* est de tous nombres primitifs le plus convenable, puisqu'il se multiplie facilement, soit par lui-même, soit par d'autres, & que ses produits sont faciles à décomposer par ce même diviseur.

Il n'est pas question dans une Bataille de faire manœuvres par des combinaisons de nombre savantes & recherchées; il faut se servir de celles qui se présentent le plus naturellement à l'esprit, & par conséquent, les plus promptes & les plus sûres. Les Romains que vous avez cités, Seigneur, le Peuple le plus expérimenté dans la Tactique, comme dans d'autres parties de l'Art Militaire, ne se servoient guères dans leurs subdivisions que des *Multiples* du nombre cinq; les Centuries & les Décuries le prouvent. Un des multiples de ce nombre qui me paroît le plus propre à faire toutes les multiplications & divisions nécessaires au sujet dont j'ai l'honneur de vous entretenir, est celui de soixante. Permettez-moi d'entrer dans quelque détail.

Le nombre 60 est un de ceux, au-dessous de cent, qui aient le plus de diviseurs sans fraction, 2, 3, 4, 5, 6, 10, 12, 15, 20, 30, en sont alternativement, & les diviseurs & les quotiens.

Je suppose donc un Bataillon de 720 hommes en douze Compagnies de soixante, y compris les Sergens & Caporaux, formé en colonne de 12 de front sur 60 de profondeur; alors ce Bataillon aura toutes ses Compagnies de file les unes à côté des autres, ou rangées de suite en 12 divisions, chacune de 12 hommes de front sur cinq de hauteur.

L'expérience de Votre Majesté dans l'Art Militaire lui fait aisément comprendre avec quelle facilité on donnera à ce Corps tel front & telle profondeur qu'on voudra, au moyen des diviseurs exacts du nombre soixante.

Voici donc une maxime générale de Tactique. Dans quelque disposition, dans quelque ordre que l'on range une Troupe, les Compagnies ne doivent jamais être ni coupées, ni confondues, mais se retrouver toujours entières à peu près dans leur

rang. C'est donc sur les différentes formes des Compagnies que l'on règle celle de tout le Corps; ainsi les nombres qui expriment les côtés des Rectangles de celles-là, sont toujours parties aliquotes des côtés du Rectangle total de celui-ci, & ces nombres doivent se mesurer exactement & facilement les uns par les autres. Telle est la méthode la plus aisée & la plus sûre d'assembler & de ranger des Soldats pour les préparer à divers mouvemens.

Réflexions
sur la
prompti-
tude des
évolutions
& autres
mouve-
mens.

Thélem. Cette dernière partie de la Tactique en est la plus belle & la plus essentielle. Je vous assure, Philoménarque, que rien ne me plait & ne m'amuse davantage que cette espèce de jeu que l'on compare avec raison à celui des Echecs; & soit que je le fasse exécuter sur le terrain, ou que j'en repète les combinaisons sur le papier dans le cabinet, je passerois des journées entières à cette ingénieuse occupation: la variété des changemens qui s'opèrent, fait souvent faire de curieuses découvertes, & trouver des méthodes abrégées pour résoudre un

problème de cet art. Un Prince qui veut se rendre grand Capitaine, ne peut trop le cultiver; effectivement, les mouvemens bien réglés de toutes les parties d'une Armée, décident ordinairement & presque toujours du sort d'une Bataille, ainsi que de l'habileté & de la capacité d'un Général. On est repoussé en quelque endroit, il faut y porter des forces par le chemin le plus court, & avoir, pour ainsi dire, compassé le tems & l'espace pour le faire à propos; on est enfoncé, rompu, il faut se rallier, se former de nouveau, & s'il se peut, sur le champ. C'est la célérité d'une manœuvre qui nous rend maître d'un poste avantageux, prévient ou débusque l'Ennemi, l'étonne, le déconcerte par quelque chose d'inopiné, qui rend ses dispositions inutiles, sans lui donner le tems d'en prendre d'autres: c'est cette promptitude, qui dans les occasions périlleuses, sauve une Armée d'une entière défaite, & met à couvert l'honneur d'un Général, quoique battu.

Philom. Seigneur, accordez-moi la

grace de vous entendre discourir sur ce sujet.

Tbélem. J'y consens ; mais votre expérience dans le métier se contentera de juger de trois ou quatre observations qui m'ont paru les plus importantes : il vous sera facile d'en tirer les conséquences , & d'entrevoir à combien de circonstances ces maximes sont applicables ; le détail en seroit trop long. Voici en peu de mots tous les mouvemens différens d'une Armée, ainsi que d'un seul Bataillon. *Défiler , contremarcher , étendre , ou resserrer , desunir , ou réunir , développer , replier , ouvrir , refermer ;* enfin , *se rallier* après un choc , une déroute , tout cela s'opère par files ou par rangs , par le centre ou les ailes , par la tête ou la queue , par des marches parallèles & directes , ou par des évolutions , soit pour aller à l'Ennemi , ou pour éviter sa rencontre ; sa position , son ordre de Bataille , le terrain & le coup d'œil d'un habile Général déterminent ces manœuvres , & avec quelle promptitude elles doivent se faire. Celui qui commande , doit par

avance être sûr de son choix, & avoir prévu les coups.

Il suffira donc d'observer, 1^o. que les mouvemens parallèles & directs qui se font en glissant entre les rangs ou les files, sont plus prompts quand on peut en user pour la même fin, que ceux que l'on exécuteroit par évolution, parce que le chemin parcouru n'est que le rayon ou le diamètre d'un *quart de Conversion*, ou d'une évolution entière; d'ailleurs, on cache mieux son jeu à l'Ennemi; les premiers rangs lui ôtent la vue de ceux que vous réserverez, étendez ou doublez; souvent même il ne s'apperçoit de l'opération que quand elle est faite, ou s'achève: cette manœuvre sert sur-tout lorsqu'il s'agit, sans déranger l'ordre général de Bataille, de tirer quelques Troupes d'un Corps de réserve, ou de quelque partie de l'Armée qui n'a pas encore donné, pour le porter à droite ou à gauche: cela se pratique encore en faisant conjointement ou séparément contremarcher de deux côtés opposés plusieurs rangs à la fois, suivant l'étendue que vous voulez laisser ou

donner à votre front en le resserrant ou l'agrandissant.

En second lieu, les évolutions en avant sont fort bonnes, quand rompant subitement un front de Bataille en plusieurs parties égales, vous faites feu de votre grosse Artillerie par les espaces, tandis que le côté de chacune de ces divisions présente tout-à-coup une face qui se trouve portée à peu de distance de l'Ennemi, & prête à le joindre; mais il faut toujours observer que ces divisions ne fassent point un parallélogramme trop long, pour que l'évolution fasse moins de circuit, & soit plus prompte: ces divisions doivent encore avoir assez de profondeur, pour que présentant le petit côté, elles vous donnent un front coupé qui occupe un terrain à peu près égal à celui que vous devez conserver.

Troisièmement, quant au moyen de faire défiler promptement un Corps sur un autre terrain que celui qu'il occupe, & là où il ne peut arriver en Bataille, pour habilement dévuider cette espèce de fusée, après avoir divisé votre front en deux, quatre, six,

huit parties égales , vous leur faites faire à chacune un quart de conversion qui en forme autant de colonnes, vous les rapprochez, s'il est nécessaire , puis les faites défiler : à mesure que les Troupes arrivent où vous voulez les ranger, vous commencez à les former de droite & de gauche par un centre ou par quatre points différens, vous faites presque la même chose d'une Armée qui marche en colonnes ; mais pour accélérer votre opération, sitôt que vous commencez à ranger la tête, vous faites replier la queue de chaque colonne par une espèce de contremarche qui les double, & vous ramène plus abondamment de quoi remplir vos rangs.

Nous aurons encore occasion de dire quelque chose sur tout cela ; reprenons notre Exercice.

Ce qu'une Armée exécute en grand, je prétens que de tems en tems on en fasse retracer l'image en petit par un Régiment , un Bataillon ; que les Escouades, les Compagnies deviennent des Brigades & des Divisions de cette petite Armée ; qu'il s'y observe le

même ordre & les mêmes mouvemens que dans une de cent mille hommes : le Soldat comprendroit quelle est la fin de ce qu'on lui fait exécuter dans des Exercices particuliers ; je veux même qu'on l'accoutume à s'exercer presque seul , & que , par exemple , lorsqu'il s'agit de former un Bataillon carré , ce soit assez à l'Officier de dire : *A droite & à gauche telle & telle Compagnie , marquez vos Divisions pour former un Bataillon carré par telle ou telle marche , tel ou tel quart de conversion* ; cela , dis-je , devrait s'exécuter sans qu'il fût besoin de rien ordonner davantage ; ainsi d'autres manœuvres. Je souhaiterois même que l'on pousât ceci à un tel point de perfection , qu'un Major , après avoir conduit sa Troupe sur la Place , n'eût qu'à prescrire en général quel genre d'Exercice il veut faire faire , & quels mouvemens doivent se succéder.

Adieu , Philoménarque , je vous attends ; tantôt nous discuterons sur la Discipline Militaire.

III. ENTRETEN.

Sur la Discipline Militaire.

Tbélem. **L'**Homme n'est jamais plus foible & plus près de sa fin, que lorsque les nerfs roidis par l'âge ou par la débauche empêchent les membres d'obéir aux directions de la volonté ; ainsi, un Empire n'est jamais plus près de sa décadence & de sa ruine, que lorsque la licence effrénée du Soldat le rend le maître : c'est une espèce de délire, il dégénère en frénésie, elle amène les derniers malheurs : on comprend donc combien la Discipline Militaire, ce sage régime du Corps politique, doit être sévère & toujours exactement le même.

Les fréquens Exercices, les changemens de Garnison, les travaux publics, soit pour les réparations des chemins ou des forteresses, les Gardes, &c. tiennent le Soldat en haleine, & l'empêchent de tomber dans les désordres de l'oïveté. Si le Service doit être plus doux pendant la Paix,

& plus fréquemment interrompu par des momens de repos , il ne doit pas être moins exact que pendant la Guerre.

Châtiment
du Soldat.

Philom. Ce que vous venez de dire, Seigneur, emporte avec soi le châ-timent du Soldat qui manque à son devoir. J'avoue que ce châ-timent doit être sévère & sans rémission ; mais c'est un malheur que le caractère dur & stupide du commun d'une Nation exige d'être gouverné le bâton à la main : rien n'avilit l'homme & ne le rapproche tant de la bête, que cette façon de le faire obéir ; rien n'est plus capable d'éteindre dans le cœur du Soldat le courage & les sentimens. S'il se voit traité en Esclave, il en prend la bassesse, il en contracte toute la lâcheté. Ce n'est pas toujours la rigueur des châtimens qui contient le mieux l'homme dans son devoir, c'est souvent l'idée infamante qu'on y attache, qui a le plus d'efficacité.

Chez certains Peuples , un Soldat est plus mortifié d'un quart d'heure de prison, que chez d'autres d'une bastonnade de cent coups.

On doit donc tâcher de rendre l'homme de Guerre, ainsi que tout autre Sujet, plus sensible à la honte de mériter le châtement, qu'à la peine de le subir.

Tbélem. Votre réflexion est juste, Philoménarque, aussi n'estimé-je rien tant que cette sage Politique, par laquelle on a trouvé le moyen d'inspirer au Soldat des sentimens généreux de respect & de soumission pour son Officier, non comme maître, mais comme supérieur, auquel il obéit plus par devoir & par honneur, que par une crainte servile.

Moyens
d'inspirer
au Soldat
des senti-
mens
d'honneur.

J'admire cet heureux préjugé qui regne dans certains Corps; sitôt qu'un Soldat y est enrôlé, il se sent obligé de soutenir comme sien ce qu'il en appelle l'honneur & la réputation, & par une espèce d'enchantement, il en acquiert tout-à-coup le courage: ce préjugé est si fort, qu'il donne de l'intrépidité au plus timide, oblige le coquin même de se comporter en honnête homme. Il s'apperçoit qu'on a des égards & des ménagemens pour un brave Soldat, il s'efforce de les mé-

riter. Un autre bon effet, c'est que dans ces Corps on ne souffre pour compagnon ni lâche, ni pillard, ni fripon, seules fautes pour lesquelles on ne doit point épargner les verges; on chasse même honteusement de tels Soldats après les avoir châtiés: on ne sauroit trop recommander à l'Officier d'entretenir ces bonnes maximes; il faut encore lui interdire tout usage de la canne, à moins que le Soldat n'ait l'insolence de lui manquer de respect.

Réflexions
sur la peine
de Désertion.

Pour la Désertion on la punit de mort; mais je crois qu'avant que d'en venir à cette extrémité, on devroit au moins, pour une première fois, laisser au criminel le tems du repentir, de se ranger à son Drapeau, pour réparer une faute commise par étourderie ou par séduction: souvent le désespoir du pardon, & l'indigence à laquelle il se trouve réduit par la fuite, l'exposent à devenir voleur de grand chemin. De plus, comme on ne peut être que fort mal servi par des Déserteurs, il faudroit que toutes les Nations de l'Europe convinssent,

LES DELICES DES COEURS. 133
ou de n'en enrôler aucun, ou de se les rendre réciproquement ; on verroit bientôt cesser ce désordre.

Philom. Jugeriez-vous, Seigneur, qu'il fût à propos d'avancer aux Honneurs & aux Grades militaires le simple Soldat qui a bien mérité par ses longs services, sa bonne conduite & sa valeur ? Je pense que ce seroit un puissant éguillon pour la bravoure & toute autre bonne qualité.

Thélém. Oui, ces récompenses doivent être ordinaires dans un Etat Républicain, où tous les Citoyens ont droit de parvenir aux emplois, plus par leur mérite que par leur naissance ; mais dans un Etat Monarchique, cela ne se peut & ne se doit faire que rarement ; il n'y a même que certaines places auxquelles puisse parvenir un Soldat de fortune, & au delà desquelles il ne passe jamais, à moins qu'un mérite extraordinaire & des actions signalées ne l'y élèvent : en voici la raison.

La Noblesse n'a guères d'autre espérance de fortune que celle-là : ce seroit la priver d'une partie de ses re-

Recom-
penses mi-
litaires.

compensés, & en quelque sorte en diminuer le prix, que de les lui faire partager avec le simple Soldat : ces récompensés de la valeur doivent aussi être proportionnés au rang & à la naissance : on n'exclut point un vaillant homme, quoique simple Bourgeois, des premiers honneurs militaires ; quand à la qualité de bon Soldat & aux sentimens nobles, l'éducation ajoute la politesse des mœurs.

Mais en général tout grade, tout poste, tout honneur, toute gratification accordée à l'homme d'Épée, ne doivent s'obtenir ni trop fréquemment, ni trop facilement, & jamais par faveur, si l'on veut maintenir ces choses dans le degré d'estime qui les rend précieuses.

Venons aux importantes maximes qui indiquent les moyens de tenir constamment la Soldatesque dans une entière dépendance, puisque, comme nous avons dit, la ruine des plus grands Empires n'a été occasionnée que par les mutineries & les fréquentes revoltes du Soldat devenu insolent, & pour ainsi dire, maître de la

Souveraine Puissance, quand on a cessé de lui tenir la bride haute.

Le Soldat est fait pour obéir aveuglément & sans murmure au Service: il ne faut jamais le laisser sortir de ces bornes étroites de la soumission, ou l'y faire rentrer par les châtimens & les exemples les plus rigoureux; quand il ose essayer d'en sortir en manquant de respect au moindre de ses Officiers, quand même cet Officier agiroit avec trop de dureté & d'injustice, on punit toujours un Soldat mutin, en reprimant les mauvais traitemens du Supérieur par des reprimandes secrètes; on prescrit très-expressément à l'Officier de se conformer aux ordonnances quand il s'agit de punir.

Soumission
& obéissance
du Soldat.

La profession de Soldat ne doit pas être considérée comme faisant un état fixe, mais une occupation passagère de la jeunesse du Pays, après laquelle elle rentre sous l'autorité de ses parens, pour se donner aux paisibles occupations du Commerce ou des Arts, & se livrer uniquement aux soins d'un établissement, & de faire subsister une famille.

Selon l'observation d'un grand Prince : * „ Les Troupes aujourd'hui ne „ font pas à craindre , parce qu'elles „ font toutes divisées en petits Corps „ qui veillent les uns sur les autres , & „ parce que les Rois nomment à tous „ les Emplois , & que la force des „ Loix est plus établie.

Une observation constante de ces dernières maximes est effectivement un moyen sûr de n'avoir jamais rien à redouter de gens qui n'ont d'autre pouvoir dans une République, que la permission d'en repousser l'Ennemi.

IV. E N T R E T I E N.

Sur les préparatifs d'une Guerre & la subsistance d'une Armée.

Thélém. **E**N attendant Polemiste , que je veux entretenir sur certaines parties de l'Art Militaire , dans lesquelles* il a aquis par expérience de fort belles connoissances , faisons ensemble les préparatifs d'une

* *Anti-Machiavel , chap. 9.*

Guerre, & raisonnons sur les moyens de pourvoir à la subsistance d'une Armée.

Je suis surpris que les Historiens, en détaillant avec tant d'exactitude & de pompe la cause des progrès de la grandeur Romaine, en transportant leurs Armées avec tant de promptitude de la Capitale aux extrémités les plus reculées de l'Empire, les y fassent arriver presque à jeun, & ne parlent point des sages moyens qu'employoient ces fameux Républicains pour fournir leurs Troupes de vivres, ni de l'ordre établi, soit pour en assurer les convois, soit pour former & disposer les magasins. Je ne leur pardonne point d'avoir négligé une partie si importante sur laquelle ils nous auroient certainement appris des choses aussi curieuses que sur la construction de leurs machines. Je sais que les Soldats portoient ordinairement avec eux des vivres pour plusieurs jours; mais j'ignore comment on s'assuroit des moyens de les en pourvoir de nouveau. On m'apprend que chaque Armée avoit son Intendant; mais on

*Réflexions
sur le silen-
ce des
Historiens
touchant
cette ma-
tière.*

me laisse à deviner quels ordres il donnoit pour faire des approvisionnemens en avant, comment il s'y prenoit, soit pour les transporter, les faire arriver à propos, ou les faire suivre.

Philom. Je crois, Seigneur, que ce que l'on peut alleguer pour excuse de cette négligence, c'est que selon la Politique Romaine, tous les Traités, soit avec leurs voisins, soit avec des Nations plus éloignées; tous ces Traités, dis-je, étoient, avec les vaincus, un Traité d'alliance comme de Paix; ils obligeoient ces nouveaux Alliés aussi bien que leurs anciens amis, à leur fournir des vivres & même des Troupes. Le prétexte qui donnoit un air de justice à ce qu'exigeoient les Romains, étoit l'honneur de leur protection & la promesse de défendre leurs confédérés; ils se trouvoient donc affranchis de l'embarras & des dépenses des approvisionnemens de bouches, & même quelquefois d'armes; ils étoient presque toujours assurés de trouver sur leurs routes des magasins préparés; & je pense que les fonctions du Préfet des vivres étoient seulement de

veiller à ce que les Alliés s'aquittassent fidèlement de cet article du Traité. Quant à la communication des convois, ils la rendoient toujours libre par la précaution de ne point laisser d'Ennemis derrière eux, ou par celle de s'être ménagé la facilité de pouvoir tirer des subsistances de plusieurs côtés: c'est pour cela que leurs Historiens ne font point entrés dans certains détails d'usages économiques de la régie, du transport, de la distribution des vivres & des fourrages, matières qui leur paroissent trop sèches.

Tbélem. Tâchons donc d'y suppléer, & commençons par les préparatifs d'une Guerre. Il en est des munitions de toute espèce comme des Forces d'un Etat; elles doivent être toujours prêtes & suffisantes, au moins pour les premières Campagnes: également distribuées sur toutes les Frontières, les amas en doivent être assez prochains les uns des autres, pour que l'on puisse diligemment grossir celui dont on veut faire le magasin principal, & assez secrètement pour ne pas indiquer par où l'on a dessein d'entrer

Préparatifs de Guerre.

en Campagne : on cache encore mieux ce dessein, en faisant semblant de faire des préparatifs d'un côté, tandis que l'on laisse ignorer à l'Ennemi qu'il y en a dès long-tems de tout faits en d'autres endroits par où on veut le surprendre. Mais ces approvisionnemens simulés doivent être disposés de façon que l'on puisse facilement les faire revenir à leur véritable destination, lorsqu'il n'est plus besoin de feindre.

L'on ne doit point attendre à la veille d'une Guerre d'en former le plan; il faut dès la conclusion d'une Paix pourvoir aux accidens d'une rupture, pour que quand il est résolu de recourir une seconde fois à la force des armes, on ait des projets d'opérations tout dressés, qu'il n'y ait qu'à reprendre comme une continuation des précédens : sur ces projets, sur ce que l'on prévoit que durera une Guerre, sur un état exact des munitions qui se trouvent dans les Arcenaux & des Finances en caisse, le Prince fait faire une estime des fraix de cette Guerre & des augmentations de Subsidés qu'il

est obligé de tirer de ses Peuples pour y fournir; il fait remplacer dans ses arcenaux & magazins ce qui se trouve, ou défailir, ou hors de service. Reprenez ici votre pierre d'attente pour les approvisionnemens de bouche.

Philom. Seigneur, je ne l'ai point perdu de vue. Jugeant par le nombre de Troupes de la quantité de vivres que consommera une Campagne, on peut traiter avec la *Compagnie d'abondance* dont nous avons parlé, en lui achetant ses grains à un prix au-dessus de ce qu'il est taxé invariablement pour les Peuples du Royaume, de sorte qu'avec un profit raisonnable, elle se trouvât dédommagée des fraix de transport, de *manutention*, de *manœuvre* & de *distribution*, dont cette Compagnie seroit chargée.

On pourroit établir pour cela une Régie sous les ordres du Prince; mais il est bien difficile de se garantir de la friponnerie des Régisseurs. Je crois, tout bien considéré, qu'il vaut mieux laisser à des Entrepreneurs le soin de veiller eux-mêmes sur leurs intérêts

Traité
d'Appro-
visionne-
mens de
bouche
avec des
Entrepre-
neurs.

& sur la conduite de leurs Commis, que de s'embarasser de ce détail. Le marché une fois fait, il suffit que le Ministère nomme des Inspecteurs pour veiller à ce que le Service se fasse loyalement & à propos, & que l'on choisisse pour ces emplois, non des gens de néant ou fripons parvenus, mais gens de poids, d'autorité & de mérite, assez riches, assez desintéressés, ou du moins trop fortement assujettis par état à ménager leur réputation, pour se laisser corrompre par les présens d'un Entrepreneur qui veut faire passer de mauvaises denrées.

Dispositions des
magazins.

Voici les précautions nécessaires à la sûreté des convois & des magasins selon différentes circonstances. Ou l'on couvre ses Frontières, ou l'on attaque celles de l'Ennemi. Si l'on défend ses Frontières, on les borde de distance en distance de magasins amassés dans les Places; ils se reversent, pour ainsi dire, de l'un dans l'autre, suivant les mouvemens que l'on fait faire à l'Armée pour barrer le passage à l'Ennemi: alors un Général fait de la Ville la plus prochaine du poste

qu'il occupe, comme le principal réservoir des munitions de bouche. Si l'on attaque, la première Ville prise sur l'Ennemi sert au même usage, en attendant, que poussant plus loin ses conquêtes, on ait établi une autre Place d'armes, ainsi de suite; mais il faut prendre garde en avançant, de tenir devant soi l'Ennemi en bride, laissant derrière un Camp volant ou une Armée d'observation, qui entretienne passage libre, couvre & escorte les convois depuis la première Ville frontière jusqu'à la première Ville conquise, & depuis celle-ci jusqu'à une troisième, une quatrième, & enfin jusqu'au Camp. Si le mauvais succès oblige à une retraite, ces précautions la facilitent & préservent une Armée du danger de périr faute de vivres. Après ces prudentes dispositions, on entretient d'une Ville à l'autre une chaîne continuelle de convois, pour que les magasins ne desemplissent pas.

Comme à présent les conquêtes ne sont plus si rapides qu'autrefois, & les marches d'Armées plus lentes, cette

lenteur favorise l'exécution de cette pratique.

Si quelqu'un s'avisoit de porter la Guerre fort loin de son Pays, je lui conseillerois en ce cas de suivre la méthode des Romains, c'est-à-dire, d'avoir beaucoup d'Alliés & d'Amis par-tout où il passeroit, chez lesquels il pût établir des magasins, ou qui lui fournissent les choses nécessaires; mais qu'il ménage soigneusement ces Alliés, dont la fidélité est toujours chancelante ou douteuse. *

Si l'on est obligé de traverser un Pays neutre pour aller joindre l'Ennemi, ou ce Pays, suivant le Traité de Neutralité, est libre de fournir des vivres aux deux Partis en payant, ou bien ce seroit violer la neutralité; en ce cas, on est obligé d'établir des magasins sur la frontière par laquelle on entre dans ce Pays, & d'autres à l'issue sur le terrain ennemi dont on s'empare en arrivant: alors la Neutralité assure la communication des convois;

il

* C'est par-là qu'on a échoué presque toutes les Expéditions lointaines; il en est mille exemples.

il est cependant bon de ne pas trop s'y fier.

Dans les occasions où on n'a ni le tems, ni les moyens d'établir des magazins, dans les expéditions qui demandent une extrême promptitude, dans les marches forcées d'une retraite ou d'une poursuite à travers des Pays naturellement déserts, ou que l'Ennemi a ravagés à dessein, l'usage du biscuit & du ris est d'un grand secours; on peut en fournir chaque Soldat pour huit à dix jours: le biscuit vaut mieux que la farine toute crue que les Romains donnoient à leurs Troupes; il est moins lourd en pareil volume, contient plus de substance, & se conserve mieux. Après en avoir fait distribuer à toute une Armée, on en charge le plus de chariots & de caissons que l'on peut, sans grossir trop les bagages, qui pourroient retarder ou embarrasser la marche. Quand on fait devoir passer par des Pays, par des Contrées où il y a de bons pâturages, on fait conduire des troupeaux de porcs & de beufs; les premiers trouvent à vivre presque par-tout: si

Provisions
pour les
marches
forcées.

les pâturages viennent à manquer aux autres, ou s'il n'y en a suffisamment que pour les chevaux, on tue le gros Bétail, on en distribue la chair au Soldat, qui la sale & la fait sécher à la fumée pour la conserver. A l'égard des chevaux ou autres bêtes de charge, on porte une certaine quantité d'aveine mêlée de paille, & même de foin haché, qu'on ne leur donne que quand ils ne trouvent point à paître. Quand on fait porter au Soldat des vivres pour plusieurs jours, on enjoint aux Officiers de veiller à ce que chacun n'en consume que la quantité marquée pour chaque repas que l'on fait prendre à toute l'Armée à chaque alte.

Equipages de convoi, & Travailleurs d'une Armée.

Je n'oublierai point, Seigneur, nos Corps de Pionniers & d'autres Ouvriers, ni les équipages de travaux établis dans chaque Province : on détacheroit un certain nombre d'hommes & de chevaux publics de chaque endroit, pour servir aux convois de vivres, de munitions de Guerre & d'Artillerie, pour travailler, soit à des retranchemens, soit à applanir & pré-

parer les routes : on soulageroit par ce moyen, les Habitans d'une Frontière qui se trouvent seuls chargés de tous ces travaux ; il ne seroit pas moins juste de soulager aussi ceux d'un Pays que l'on a mis à contribution : c'est doublement la leur faire payer, que de les accabler de corvées qui les ruinent totalement. Si le Droit de la Guerre semble autoriser ces vexations, elles répugnent à l'humanité ; & c'est tout ce que l'on pourroit faire, si ces Peuples subjugués cherchoient à se soulever.

Enfin, ce sont les marches, les campemens d'une Armée, les mouvemens de l'Ennemi que l'on poursuit ou que l'on évite, & la situation des lieux qui règlent les préparatifs immédiats, c'est-à-dire, la manœuvre journalière des vivres : on en poste tout l'attirail en lieu sûr & commode, pour que la distribution se fasse à tems & sans confusion, & qu'à chaque mouvement que fait l'Armée, elle trouve toujours de nouveaux rafraichissemens : on établit donc sous bonne escorte & hors de la portée de l'Enne-

mi, des fours en avant, sur les côtés, ou derrière soi à une distance proportionnée à la chaîne des caissons qui voient le pain : l'on fait en sorte qu'il y en ait de cuit pour plusieurs jours; cela donne le tems de faire changer les fours de place, de les reconstruire & mettre en état de servir avant que l'Armée décampe.

Levée &
emploi des
Contribu-
tions.

Les Contributions raisonnables sur les Provinces dont on s'est rendu maître, sont mises encaisse après en avoir retranché la portion qui revient au Général; elles aident aux fraix de la Guerre. Le Prince les taxe lui-même, s'en fait donner un rôle exact, & punit sévèrement toute concussion cruelle sur gens que le droit de la Guerre a fait devenir ses Sujets, & qui ne doivent plus, par conséquent, être traités comme Ennemis.

ôts sur un

es Hôpitaux . . .

. 200

ute espèce . . .

. 50

clésiastiques . . .

.

.

.

2250389 ^{l.} ^{s.}
5

uffisans pour la subs
r vingt, cinq cens re
ourriture & entretien
millions, de revenu
& un million trois

livres 10 sols.

*toute autre division ou les proportions les plus
ndra.*



V. ENTRETEN.

Sur les mouvemens d'une Armée & les stratagèmes.

THÉLÉMÉDONE, PHILOMÉNARQUE,
POLEMISTE.

Thélém. JE vous attendois, Polemist^e ; nous traitons une matière sur laquelle vous êtes en état de donner des leçons : nous venons de lever des Troupes, de les armer, de les exercer & discipliner, de préparer leur subsistance; il ne s'agit plus que de leur donner leur bagage, & de les mettre en Campagne. Voulez-vous bien vous charger de les commander?

Polemist. Vous m'honorez infiniment, Seigneur; des Troupes dressées par une telle main, ne peuvent être qu'excellentes; c'est m'envoyer à une victoire sûre, &, ma foi, les Soldats meneront leur Général.

Thélém. Non, non, Polemist^e, ce Corps tout bien organisé que vous le dites, a besoin d'ame; & je suis curieux

d'apprendre comment un Chef aussi expérimenté que vous, en dirigera les mouvemens.

Il est difficile de donner des règles précises sur cette matière.

Polemiste. Vous me chargez ici, Seigneur, d'un compte bien difficile à rendre : il est plus aisé à un Capitaine d'opérer, que de décrire ses opérations; il faut, pour satisfaire à ce que Votre Majesté m'ordonne, rassembler tant d'idées, tant de circonstances, de situations & de postures différentes, que je vous assure, que, malgré quelque expérience acquise dans cette partie, je me trouve court, & je serois moins embarrassé de prendre mon parti sur le champ dans un moment critique, que de me souvenir après, de ce que j'aurois fait pour le reduire en maximes & en règles de ce qu'il faudroit faire en pareil cas. Je ne suis pas surpris si Annibal se moqua d'un Orateur qui entreprit de discourir apparemment sur cette partie de l'Art Militaire en présence de ce Général; je n'en sache pas de sujette à tant de variations; mille exceptions contredissent ses préceptes.

Thélem. J'avoue que dans tout ce-

ci, il entre beaucoup plus de pratique que de théorie, & que le détail de cette pratique est immense; c'est à la présence d'esprit d'un habile Général d'en résoudre tout-à-coup les problèmes; semblable en cela à un Artiste expert, il se forme lui-même une méthode particulière que l'usage seul lui apprend: aussi n'exigé-je point toutes les combinaisons possibles du hazard; elles sont infinies: je me contenterai de vous entendre sur les maximes générales.

Polemiste. Je serois beaucoup plus flatté, Seigneur, de vous entretenir de choses moins vulgaires, & tant de fois répétées chez les Historiens; mais puisque ce sont des vérités & des axiomes qu'un Général doit avoir toujours présens, en cette qualité ils méritent attention. Je m'en tiendrai donc aux plus essentiels, & aux circonstances aussi importantes qu'elles sont communes.

Je commencerai donc comme vous l'ordonnez, Seigneur, par régler les équipages d'une Armée avant que de la mettre en marche; je fixerai d'abord

Comment
il faut ré-
gler les
équipages
d'une Ar-
mée.

le bagage de chaque Soldat & de chaque Officier ; je reduirai leur batterie de cuisine, leurs provisions, & même leur garde-robe au simple nécessaire par une ordonnance générale sévèrement observée, sous peine de voir le surplus abandonné au pillage ; je fixerai aussi le nombre de leurs domestiques, de leurs bêtes de charge & de leur voiture : il est honteux de voir des Militaires prétendre se trouver aussi commodément & délicieusement servis dans un Camp que dans une Garnison : les équipages de chaque Regiment seront donc les mêmes & les moins embarrassans qu'il sera possible. Le bagage commun à toute l'Armée sera aussi réduit au simple nécessaire, pour qu'elle ne s'en trouve point trop chargée.

Quand une Armée est en marche pour aller à la rencontre de l'Ennemi, elle n'a besoin que de son Artillerie légère & de ses équipages les moins embarrassans ; tout le reste se laisse en arrière dans une Place d'armes voisine. Nous verrons quel parti il faudra prendre quand elle sera obligée

de marcher avec tous ses équipages.

Quand l'Armée avance pour joindre & combattre l'Ennemi, elle le fait ordinairement en colonne ou en *front de Bandière*, ou elle fait moitié l'un & moitié l'autre, ou enfin, elle fait partie du chemin d'une façon, & partie d'une autre manière, suivant que le permet le terrain qu'elle traverse, & le tems qu'elle peut avoir de se mettre en Bataille avant que d'en venir aux mains : elle marche aussi par pelotons dans un Pays entre-coupé ; mais cela se doit faire de façon qu'ils puissent facilement se rejoindre ou s'entre-secourir. Si le terrain l'oblige de marcher tout en colonne, il faut les doubler & les racourcir autant que l'on peut, pour pouvoir promptement se mettre en Bataille quand on vient dans un endroit plus ouvert.

Quelquefois on est obligé d'aller chercher l'Ennemi fort loin, & de traverser son Pays ; dans ce cas l'Armée est accompagnée de tous ses équipages, ainsi que lorsqu'il s'agit de faire retraite.

Si elle est attaquée dans cette mar-

Précautions d'une Armée en marche en Pays ennemi, ou qui va à sa rencontre.

che, elle le fera en queue, ou en tête, ou par les côtés, tout à la fois, ou séparément. Si elle ne peut être attaquée que par la droite ou la gauche, elle marche en colonne, & de quelque main que l'Ennemi se présente, elle se trouve rangée en Bataille; alors faisant passer la colonne de ses équipages qui marche au milieu d'un ou d'autre côté, on les dispose de façon à pouvoir se rallier derrière, s'en faire un retranchement, ou enfin, un rideau qui arrête l'Ennemi & favorise la retraite. Si l'on est forcé, dans ce cas, on perd les équipages pour sauver l'Armée.

Si une Armée marchant en colonnes, est attaquée de droite & de gauche, on fait de la colonne des équipages plusieurs divisions, on range au milieu les chariots & caissons en autant de petits quarrés qui laissent un espace libre entre deux, on tourne les chevaux de façon que chaque attelage se trouve nez à nez, & l'on place les conducteurs & autres gens qui ne combattent point, au milieu de ces petits parcs, pour qu'ils n'embarra-

sent pas ; ensuite dans les espaces que laissent entre elles chaque division des équipages , on place de l'Artillerie pointée de çà & de là, chargée à cartouche ; elle tire par les espaces que laissent les divisions des deux colonnes laterales , qui font face à l'Ennemi ; ou bien, si elles restent continues, elles s'ouvrent de tems en tems pour cela , ou bien encore , tandis qu'une de ces deux colonnes laterales soutient simplement le choc de l'Ennemi d'un côté sans se laisser entamer, l'autre le repousse ; après quoi par les intervalles de la colonne des équipages , on fait passer d'un côté à l'autre du renfort , pour achever de chasser l'agresseur.

Si une Armée marchant en colonnes, se voit venir attaquer ou de tête ou en queue seulement, & n'a pas le tems de s'étendre en front de Baraille, soit en défilant, ou par quart de conversion, alors on fait replier la colonne des équipages qui se trouve au milieu, pour les faire retirer d'un côté ou d'autre ; on fait rejoindre les Troupes de la tête & de la queue de ces

équipages, & l'on écarte assez les colonnes laterales de part & d'autre, pour qu'elles puissent se replier promptement & sans embarras de la queue à la tête, & de la tête à la queue, pour venir promptement grossir & étendre le front de l'Armée.

C'est le même mouvement que l'on feroit faire à plusieurs tuyaux emboîtés l'un dans l'autre en les resserrant; ainsi, ou la tête fait ferme pour devenir le centre, ou elle fait la moitié du chemin en rentrant en arrière, & la queue fait l'autre moitié en s'étendant lateralement sur les ailes. On fait la même manœuvre, si marchant en front de bandière, l'Armée est sur le point d'être attaquée en flanc.

Au reste, *règle générale*, quand on marche en Pays ennemi, il faut que l'Armée soit rangée de façon qu'elle puisse faire tête de quelque côté qu'on l'attaque; & quand elle n'est exposée qu'à être harcelée dans sa route, l'Ennemi n'étant pas assez fort pour en venir à une Bataille rangée, la Cavalerie légère, soutenue de quelques Détachemens d'Infanterie, écarte ces es-

carmouches , & les empêche d'interrompre la marche.

Si une Armée s'attend à en venir à une Bataille rangée , il faut que les dispositions de sa marche soient telles qu'elle puisse promptement se débarraffer de ses équipages , & les mettre en lieu sûr , ou faire qu'ils n'empêchent pas les mouvemens de droite à gauche , ou de la tête à la queue.

On ne doit point diviser ses Forces en entrant en Pays ennemi , mais les tenir ensemble , à moins qu'une Armée ne soit assez considérable pour en détacher des Camps volans , qui voltigent à une certaine distance de son Corps toujours à portée d'en être secourus. Ces Détachemens lui préparent les voies , débouchent certains passages , découvrent ou délogent les embuscades : on envoie pour cela des pelotons de Cavalerie légère , soutenue à quelque distance par de l'Infanterie ; on la fait suivre par des Pionniers qui essartent les broussailles , comblent les fossés , les chemins creux , & les marais de terre ou de fascines , &c.

Un Général ne doit jamais s'enga-

ger dans un défilé, ni à aucun passage de rivière peu guéable, qu'il ne soit assuré d'avoir traversé avant que l'Ennemi puisse être assez à tems ou assez fort pour lui disputer ce passage, à moins encore qu'il ne sache arriver aussi-tôt que l'Ennemi, à la tête du débouché, pour pouvoir se ranger & lui faire tête, ou enfin, à moins qu'il ne lui ait donné le change par quelque feinte.

Précautions contre les ruses de l'Ennemi.

Il faut se défier des embuscades, surtout dans un Pays couvert & entrecoupé; la poussière, le vol des oiseaux, les font quelquefois découvrir: les fuites soudaines d'un Ennemi plus nombreux, après un léger choc, ou les attaques faites avec peu de monde, doivent toujours faire soupçonner quelque piège tendu. Un Général avertit ceux qu'il envoie à la découverte, d'observer exactement toutes ces choses, & de s'en défier. Enfin, on doit toujours supposer que l'Ennemi ne fait jamais de faute sans dessein, & être toujours sur ses gardes, lors même que l'on témoigne le plus de confiance pour encourager le Soldat.

C'est sur des Cartes exactes, où

soient marquées les distances, les routes, les ruisseaux, les rivières, les gués, les marais, les montagnes, les défilés, les bois, &c. qu'un Général comme sur un damier, règle les dispositions de sa marche : il a des Guides sûrs, des Espions bien payés, pour faire observer les mouvemens de l'Ennemi : ces ames viles & mercenaires ne nous servent bien que par l'appas du gain.

C'est encore sur de bonnes Cartes, que comparant la situation & les démarches de l'Ennemi aux siennes, il forme le système de son jeu & de ses ruses, prévoit celles qu'on pourroit lui opposer, les appas qu'on pourroit lui tendre ; c'est souvent la configuration des lieux qui fait naître l'idée d'un stratagème, & fait imaginer les moyens de le faire réussir.

Tbélem. Nous en voici au plus curieux de l'Art Militaire. Un beau stratagème fait souvent plus d'honneur à un Général qu'une victoire.

Philom. Oui, Seigneur, il seroit à souhaiter que quelque Historien moderne joignît au petit Recueil de *Fron-*

Stratagèmes de Guerre.

tin toutes les ruses guerrières des Anciens dont il ne fait point mention, & celles des grands Généraux des siècles passés & de nos jours, & donnât quelque chose de complet sur cette matière.

Polemiste. J'avoue que ce seroit un ouvrage fort curieux par la variété des faits; car peut-être ne s'en trouveroit-il pas deux semblables; & tout Général, qui voudroit pratiquer les leçons qui y seroient données, verroit souvent avorter son projet. Les vieilles ruses en guerre ne valent rien; ce sont des secrets qui ne servent presque jamais qu'une fois: il faut toujours du neuf en fait de stratagême.

Philom. Je vous répondrai, Polemiste, avec la permission de Sa Majesté, que souvent les vieilles ruses, à force d'être négligées, s'oublient totalement; on ne s'en défie plus, parce qu'on n'imagine pas que l'Ennemi pense de s'en servir, ou parce qu'on les ignore soi-même; alors on peut dire qu'elles sont bonnes comme neuves, pour qui fait en faire usage.

Tbélém. Vous ne seriez donc pas
d'avis

d'avis qu'un Général se fût familiarisé avec Tite-Live, Polibe, César, Xénophon, Teucidide, &c.

Polem. Pardonnez-moi, Seigneur, tous ces gens doivent être ses bons amis & ses conseillers; mais je prétens aussi qu'il travaille les idées qu'ils lui fournissent; qu'il sache les étendre; qu'il soit leur imitateur sans être leur copiste, à moins, comme l'observe Philoménarque, que ce ne soit dans les occasions où l'Ennemi le peut moins soupçonner de le faire; autrement, je le repète, le fond d'un stratagème, quoique puisé dans ces excellentes sources, doit être déguisé sous des apparences qui ne laissent faire aucune conjecture par une comparaison de notre démarche avec celle de tel ou tel Général, ancien ou moderne, elle éventerolt la mèche.

Tbélem. Voyons, Polemiste, à quoi vous réduisez en général les stratagèmes d'une marche, lorsqu'il s'agit de joindre ou d'éviter, de surprendre ou de prévenir l'Ennemi.

Polemiste. Je ne ferai que répéter des leçons que je tiens de vous, Sei-

gneur. Je vous ai souvent ouï dire, que toute ruse de Guerre consistoit à mettre l'Ennemi en défaut, soit en cachant sa marche, soit en la variant, de façon qu'il ne puisse deviner où vous avez dessein d'aller. Tantôt par divers mouvemens on l'attire où on veut l'amener, on lui fait quitter un poste avantageux, ou l'on s'en empare avant lui; on se tire d'un mauvais pas, on s'ouvre un passage où l'on veut pénétrer; enfin, on le tient en échec attentif à toute autre chose qu'à ce que l'on a dessein d'exécuter: on le force à un Combat, ou on l'empêche d'y venir. Tantôt en grossissant ou rapetissant les objets, en faisant paroître plus ou moins de monde, un Général profite de la confiance ou de la crainte de l'Ennemi. Tantôt par des bruits semés à propos avec l'air de secrets éventés, on lui fait prendre des résolutions toutes contraires à celles qu'il avoit formées. D'autres fois on lui en impose par des apparences de terreur, de témérité, ou de négligence; on l'embarresse par deux ou trois entreprises à la fois, sans qu'il puisse

deviner quel en est le but principal : il ne fait où il doit se porter , & son indécision fait notre succès. Les nuits obscures , les brouillards , les tems orageux , les haies , les brouffailles , les tertres , les chemins creux , ceux qui paroissent les moins praticables , favorisent les surprises , les embuscades : les fausses attaques , les fuites simulées y attirent , sur-tout quand une vigoureuse résistance fait croire à l'Ennemi échauffé du combat , que vous êtes forcé de céder ; les Gardes négligées à dessein , un Convoi mal escorté , sont autant d'appas qui l'attirent : vous le surprenez encore mieux , quand feignant vous-même de donner dans ses pièges , vous le faites tomber dans les vôtres. Enfin , il faut encore savoir jouer la contre-partie de tous ces stratagèmes , c'est-à-dire , les prévoir , s'en garder , & les parer.

Un Général, Seigneur, qui possède l'heureux talent de bien pratiquer en détail tous ces préceptes , qui les a toujours présens à l'esprit , d'un génie assez vaste pour les développer & les appliquer aux circonstances, doué d'un

Qualités
d'un grand
Général.

esprit vif, pénétrant & présent, observateur attentif auquel rien n'échape, est un homme à qui il ne manque rien pour mériter bientôt la réputation d'expert dans le métier de la Guerre.

Je ne dirai point qu'un Général doit être brave; il n'est question ici que du genre de bravoure qui lui convient; ce n'est point de cette fougue, de cette témérité folle de la jeunesse, ni de la fermentation d'un sang bouillant dont il a besoin; c'est de cette intrépidité réfléchie, de cette intrépidité philosophique qui accoutume le courage naturel à voir le danger avec un sang froid que rien n'émeut; il lui faut cette intrépidité qui voit voler la mort de toutes parts, sans que la crainte de ses coups puisse la distraire de l'attention que l'esprit prête à son principal objet; cette intrépidité enfin, qui fait dans l'occasion faire la fanfaronne pour encourager le Soldat.

Je ne dirai point non plus qu'un Général doit se faire craindre & aimer du Soldat, s'attirer sa confiance, être sévère sur la discipline, sans être dur ou inexorable; qu'il doit n'ignorer

aucune belle action, même du moindre Soldat, à plus forte raison ne point la laisser sans récompense ou sans éloge. L'estime générale du Corps d'Officiers ne lui est pas moins nécessaire que leur affection : son Conseil doit être composé des plus expérimentés d'entre eux ; toutes ces choses sont des devoirs indispensables de son emploi. Je n'oserois lui recommander de ne point porter envie aux actions éclatantes de ceux qui ne reconnoissent que lui au-dessus d'eux ; il ne faut pas même qu'on le soupçonne de cette bassesse. Une ame généreuse rend justice au mérite des autres, même à ses propres dépens ; & ne fuisse que par politique qu'elle agit ainsi, elle recueillera toujours plus qu'elle ne sème.

Je n'oublierai pas qu'un grand Général doit connoître par réputation quel est le génie & le caractère de son Antagoniste ; il peut l'avoir fréquenté & étudié pendant la Paix ; il connoitra aussi l'esprit de son Conseil & les personnages qui le composent, soit par les mêmes moyens, soit par des intelligences secrètes.

Les grands
Généraux
peuvent-
ils se for-
mer dans
le cabinet?

Tbélem. Pour nous débarrasser absolument de toute autre question, avant que d'en venir à une Bataille, dites-moi, *Polemiste*, si vous jugez qu'un homme d'esprit puisse, sans sortir de son cabinet, devenir un grand Général, en s'appliquant à l'étude du Métier?

Polemiste. La mémoire ne m'en fournit que deux exemples; vous, Seigneur, & Lucullus; au reste, il faut convenir que comme tout habile homme en Théorie le devient bientôt en Pratique, celui que l'on tireroit de son cabinet pour le mettre à la tête des Armées, se trouvera d'abord embarrassé de la manœuvre; mais, excellent dans le Conseil, s'il a avec lui quelque personne habile pour l'exécution, il n'y fera pas long-tems novice.

VI. ENTRETIE N.

Sur les Batailles.

En quel-
les occa-
sions on
cherche ou

Tbélem. **L**Es Batailles sont pour les victorieux les moissons des fruits de la Paix : Examinons en

quel tems il est à propos de tenter de faire cette recolte. On n'hésite pas d'en venir à un Combat, 1^o. quand on se sent supérieur à l'Ennemi, soit par la situation, soit par le nombre, soit par les ressources, ou par toutes ces choses à la fois. 2^o. Dans toutes les occasions où l'Ennemi, s'il est battu, risque plus que nous n'aurions à craindre, si nous subissions le même sort. 3^o. Lorsqu'il n'est pas possible de s'en délivrer autrement. 4^o. Lorsqu'il attend de nouveaux secours; enfin, dans les extrémités désespérées, où la perte d'une Bataille ne sauroit être pire, que ce que l'on souffriroit en l'évitant.

On se garde, au contraire, d'en venir aux mains, quand l'Ennemi a, de son côté, tous les avantages; quand, en temporisant, on peut le forcer de quitter la partie sans coup ferir; quand on peut le ruiner, pour ainsi dire, en détail, en le harcelant par de petits combats, ou l'affamer en lui coupant les vivres.

Mais si l'état présent de nos affaires permet ou exige que nous en venions à une Bataille rangée; après avoir es-

évite le
Combat.

Premières
tentatives
d'une
Campagne.

essayé nos Forces, éprouvé la valeur du Soldat par de petits Combats; après avoir étudié & tâté le fort & le foible des différentes manœuvres de l'Ennemi; quand le sort des armes, à peu près égal de part & d'autre, lui fait prendre le parti d'accepter le Combat, il ne faut plus différer de l'attendre de pied ferme, ou de marcher à lui.

Les premiers succès d'une Campagne, dont un habile Général a su se rendre maître, excitent le courage du Soldat, lui inspirent de la confiance; quelques petits échecs même, loin de ralentir son ardeur, lui font désirer d'en venir à une affaire décisive; il faut profiter de ce feu.

Venons au fait. Je compare les Combats à ces parties de jeu où il entre autant d'adresse que de hazard: quand l'un & l'autre nous favorisent, tâchons de les retenir de notre côté, sinon, contentons-nous de l'appui le plus sûr. Comme le bien-jouer fait souvent gagner la partie, voyons, mes Amis, quel ordre de Bataille vous jugez le meilleur.

1°. Une Armée se présente sur deux ou trois lignes continues  Différens ordres de Bataille.

2°. Une Armée se range sur deux ou trois lignes coupées d'espace en espace, de façon que chaque ouverture de la première ligne laisse appercevoir une partie du front de chaque division de la seconde, ainsi de celle-ci à l'égard de la troisième.  Quelquefois ces divisions, qui sont autant de Brigades ou de Régimens, forment des quarrés plus ou moins longs, & présentent toujours le grand côté.

3°. Une Armée toute sur une seule ligne fort profonde, se trouve divisée en plusieurs colonnes ou Phalanges,  ou bien l'Armée entière est une seule Phalange. 

Polemiste. Seigneur, j'en ferai toujours pour la manière que l'usage & l'expérience ont fait reconnoître pour la meilleure, & que la raison autorise; puisqu'elle laisse des passages ouverts aux secours réciproques de toutes les parties, les mouvemens en sont plus prompts & plus libres; elle laisse la liberté de se rallier après être Quel est le meilleur ordre de Bataille.

rompu, elle donne la facilité de renforcer, d'étendre ou de resserrer le front de l'Armée, & de revenir trois fois à la charge avec de nouvelles Forces.

Philom. Mais, Polemiste, les autres façons de ranger une Armée n'ont-elles pas aussi leur avantage?

Défauts
des Pha-
langes &
des lignes
continues.

Polemiste. Le seul que je puisse reconnoître à la première & aux deux dernières méthodes, c'est de pouvoir remporter la victoire d'Emblée seulement; les défauts que je leur reprocherai à toutes trois, c'est de présenter un front toujours trop étroit à proportion de leurs forces; ce qui les expose à être prises en flanc, de ne pouvoir jamais se servir à la fois que de la moindre partie de leurs bras, de ne pouvoir se remettre d'une déroute, ni reprendre facilement d'autres formes: enfin, dans le siècle présent, elles donnent trop à mordre à la fureur de l'Artillerie.

Repassons-les maintenant en revue. Une Armée qui marche à l'Ennemi sur trois lignes continues, si la première vient à être enfoncée, loin de

pouvoir être soutenue par la seconde, elle y portera la confusion & le désordre : c'est une barrière qui l'arrête, & donne le tems à l'Ennemi de tailler en pièces toute cette première ligne, & même d'entamer la seconde.

Pour les Phalanges d'une pièce ou en colonnes, elles ne sont redoutables que par leur énorme pesanteur, & par la difficulté de les rompre ; mais leur lenteur donne le tems de les envelopper, elles ne peuvent tout au plus servir qu'à écraser l'Ennemi resserré dans quelque endroit étroit, d'où il ne peut reculer ni céder qu'en se mettant en déroute ; mais pour peu qu'il puisse faire courber son centre, & prendre la forme de Croissant sans désordre, il est bientôt en état d'attaquer cette masse de trois côtés. Si vous lui opposez plusieurs Phalanges à la fois, il peut, par une manœuvre toute contraire à la précédente, porter tous ses efforts au centre ; il lui suffira d'entamer une seule colonne pour couper l'Armée ennemie en deux : le désordre de cette colonne rend au moins inutiles pour quelque

tems ses deux collaterales, & l'on rendra la déroute complète, en faisant fondre la Cavalerie sur cet endroit entamé.

Mais il seroit trop long de vous faire ici un détail exact de tous les autres moyens d'attaquer ces lourdes machines, & de les détruire en les chargeant à plusieurs reprises & par différens endroits après les avoir séparées du Corps de Bataille, en cédant inégalement à leurs efforts sans desunir ni diviser vos Forces, mais les étendant le plus que vous pourrez, pour les resserrer ensuite, & les envelopper comme dans des filets. Puisqu'il est une façon généralement préférée, tenons-nous à celle-là, & tâchons d'en mettre à profit tous les avantages.

Combinons de différens ordres de Bataille.

Philom. Ne pourroit-on pas de ces trois ordres de Bataille en former un nouveau qui réunît tout ce qu'ils ont de bon, sans avoir aucun de leurs défauts ?

Polemiste. Je conçois que la chose est possible. On peut former une Armée mi-partie de colonnes & de lignes continues ou coupées; on peut même

ranger deux lignes d'une Armée selon la méthode qui passe pour la meilleure, & laisser la première ou la troisième tout d'une pièce ; mais il faut faire en sorte de pouvoir promptement les ouvrir au besoin, soit pour se servir de l'Artillerie que l'on place derrière, soit pour donner la facilité à la première ligne de s'écouler par les intervalles de la seconde, & même de la troisième. En général, si l'on peut trouver le moyen de transformer promptement quelque ordre de Bataille que ce soit de l'un en l'autre, selon que l'occasion l'exige, on aura une Tactique parfaite.

J'ajouterai encore qu'un habile Général peut, pour tromper l'Ennemi, faire d'abord prendre à son Armée une forme vicieuse, pour engager son Antagoniste à tomber lui-même dans quelques défauts ; mais il faut que notre Général ait pris de justes mesures pour pouvoir à tems & à l'improviste se remettre en bon ordre.

Tbélém. C'est assez disserter sur tout cela, passez aux préludes d'une action générale, & enfin venez-en aux mains.

Polemiste. Seigneur, vous commandez en personne, nous devons vous laisser tout l'honneur de cette journée.

Précautions d'un Général avant le Combat.

Thélem. Je saurai profiter de vos maximes, Polemiste; voyons donc par où il faut débiter. Un Général, la veille d'une Bataille, étudie, les yeux sur la Carte, la disposition actuelle de l'Ennemi & celle du terrain; il ne se contente pas de cela, il va lui-même reconnoître le Champ de Bataille: là, rien ne doit échapper à ses regards; il approche de l'Ennemi, autant que la prudence lui permet, pour en observer la position, & juger d'avance des mouvemens qu'il pourra faire. Sur toutes ces remarques il forme son plan d'attaque, il prévoit les différens changemens qui pourroient arriver pendant le Combat, soit par un effet du hazard, soit selon les règles de l'art. Il s'est, avant que de rien entreprendre, assuré d'une retraite sûre & honorable, si la fortune ne le favorise pas.

Différentes Forces & positions d'une Armée dans une Bataille.

Supposons-le à cette heure en présence de l'Ennemi égal en force, rangé dans le même ordre & sur un Champ de Bataille parfaitement uni & décou-

vert : la victoire dépend alors de la bravoure du Soldat & de la promptitude avec laquelle un des deux Généraux saura saisir la moindre occasion favorable , la moindre petite ouverture que le choc fera de part ou d'autre ; enfin, je gagerai pour celui qui fera manœuvrer avec plus d'adresse , qui fera les attaques les plus brusques & les plus vives , en conservant toujours le bon ordre , qui distribuera le plus à propos son Corps de réserve aux endroits foibles ou affoiblis , aux endroits où il faut faire pancher l'équilibre ; celui-là , dis-je , est presque assuré du succès qui saura rendre inutiles une partie des Forces de l'Ennemi par quelques nouvelles dispositions auxquelles il ne s'est pas attendu , qui viendra à bout d'attirer & de desunir cet Ennemi pendant la chaleur du Combat , en cédant à propos à de légers chocs , & faisant ferme où il le faut , pour redoubler ensuite l'attaque par-tout avec une égale impétuosité , ou bien seulement aux endroits où il sera assuré de voir ses efforts victorieux.

*1. Combat
à forces
égales sur
un terrain
uni.*

2. *Combat
sur un ter-
rein uni
avec des
dispositions
différentes.*

Mais laissant subsister la même égalité de terrain, si l'Ennemi a rangé son Armée selon un plan différent du vôtre, alors prenez votre parti suivant les défauts que vous remarquerez dans son ordre de Bataille, réformez vos dispositions sur les siennes, feignez d'en prendre de pareilles & même de vicieuses, si le tems vous permet de les changer à votre gré; tâchez de découvrir par ses mouvemens, par quel endroit il a dessein de vous attaquer; le plus sûr est de s'attendre à l'être par-tout : voyez si votre Ennemi, se fiant sur quelque partie de son Armée, n'a pas négligé les autres, dans l'espérance que vous ne l'attaquerez point par-là, faites en sorte de l'entamer par l'endroit qu'il ne soupçonne pas; observez si ce n'est point une feinte; remarquez quelle est la profondeur de ses rangs, si un front trop étendu n'affoiblit point le centre de son Armée; resserrez un peu le vôtre, sans vous exposer à être pris en flanc; renforcez par ce moyen votre Corps de Bataille, sans trop l'appesantir.

Con-

Continuons d'opposer deux Forces égales l'une à l'autre, & changeons la nature du terrain que chacune d'elles occupe. Examinez toutes les positions avantageuses que vous pouvez prendre, attendez-y l'Ennemi; si vous allez à sa rencontre, tâchez de l'attirer dans quelques fonds, en reprenant votre premier poste.

3. Combat
à forces
égales sur
un terrain
inégal.

Jusqu'à présent nous avons supposé que l'égalité du terrain donnoit lieu à la Cavalerie d'agir de part & d'autre; dans ce dernier cas, ou elle ne peut agir nulle part, ou dans quelques endroits seulement. Si elle ne peut servir de rien à cheval, faites-lui mettre pied à terre; si elle peut vous être utile, en couvrant l'un ou l'autre flanc de votre Infanterie de quelques marais, brouffailles, fossés, &c. vous mettez toute votre Cavalerie sur une aîle ou une partie, vous placez le reste derrière en Corps de réserve, vis-à-vis les endroits où elle pourra donner; enfin, si les deux aîles de votre Armée sont à couvert par la nature du lieu, vous n'y placez point de Cavalerie. Quand le terrain ne vous est

pas favorable, tâchez d'anéantir cette difficulté par le bon ordre, si vous ne pouvez en faire échange avec l'Ennemi, & vous mettre en meilleure posture; vous pourrez aussi profiter des fautes que votre Adversaire fera par trop de confiance sur l'avantage de son poste, pour l'en débusquer. Tentez quelquefois, à la faveur d'une montagne, d'un petit bois, &c. de faire filer des Troupes pour le prendre en queue ou en flanc; faites plusieurs fausses attaques à la fois, & portez tous vos efforts à celle qui vous réussira.

*4. Combat
à Forces
inégaux sur
un terrain
égale-
ment
avanta-
geux.*

Marchons à présent à Forces inégales contre un Ennemi supérieur. Si le lieu n'est pas plus favorable pour l'un que pour l'autre, il faut que le plus petit nombre attende tout de sa valeur & de l'habileté du Général, de la promptitude avec laquelle il fera brusquer l'attaque. On peut encore espérer quelque chose de la confiance qu'inspire à l'Ennemi la supériorité de ses Forces: peut-être affoiblira-t'il son centre ou ses ailes, soit pour s'étendre & nous envelopper, soit pour nous

culbuter par le poids de son Corps de Bataille ; mais en faisant une de ces deux tentatives, il s'exposera à voir son Armée, trop amincie, coupée en plusieurs endroits ; ou si nous pouvons entamer un centre trop pesant, trop embarrassé, nous y aurons bientôt porté le désordre & la confusion ; ou bien tombant sur une de ses aîles la moins garnie, sa déroute nous permettra de l'attaquer en flanc. Enfin, je le répète, comme les grosses Armées sont ordinairement pesantes, il faut que l'agilité & la souplesse du plus foible supplée au défaut de ses Forces.

Donnons-nous ici avec un petit nombre de bonnes Troupes l'avantage du terrain ; tenons, si nous pouvons, l'Ennemi resserré dans une place étroite, où la multitude ne fasse que l'embarrasser, & rende partie de son monde inutile ; la victoire est certaine.

5. Combat à Forces inégales avec l'avantage du terrain.

Toutes les circonstances, auxquelles un Général doit être attentif dans ces différentes hipotèses, se trouvent quelquefois rassemblées dans une seule journée, dans les différentes postures

que la chaleur & l'agitation du Combat font prendre à deux Armées, jusqu'à ce que la victoire long-tems balancée, long-tems incertaine, se soit déclarée pour l'un des Partis. Si l'on a combattu avec une égale bravoure, le Général victorieux est certainement celui qui a prévu & saisi avec le plus de promptitude & de dextérité, les vicissitudes du hazard, qui par la finesse de son jeu, a fait que les coups de la fortune devinssent des effets de la Prudence.

J'oubliais de dire qu'aujourd'hui le sort des Batailles dépend beaucoup d'une bonne Artillerie bien servie & bien disposée.

Usage de
l'Artillerie.

Polémiste. Pardonnez mon dépit, Seigneur, je ne saurois entendre parler sans colère de ces cruelles machines, ni de l'invention de cette poudre infernale, digne de l'auteur auquel on l'attribue, & de la récompense qu'il en reçut. Que ne garde-t'on ces tonnerres pour foudroyer les murailles, & non les hommes : on devrait, au moins dans les Batailles, laisser à la valeur la gloire de surmonter les seuls

efforts de la valeur, sans l'exposer impitoyablement aux coups presque certains de la foudre lancée par la main la plus lâche & la plus vile.

Thélem. Mon cher Polemiste, comme vraisemblablement vos conseils ne feront point suivis, puisqu'on a même tenté d'armer chaque Soldat d'une pièce de canon portative, je crois que le meilleur expédient est de tâcher de se servir des mêmes armes avec plus d'adresse que l'Ennemi, de distribuer à propos entre chaque intervalle, soit des lignes, soit des divisions, ou des rangs d'une Armée, de ces pièces légères, * qui se manœuvrent facilement à bras, font de fréquentes décharges en peu de tems; ensuite, négligeant les tiraillemens que l'Ennemi fait de loin, on le joint le plus brusquement qu'il est possible, pour les rendre inutiles ou dangereux pour lui-même. Il faut encore avoir la précaution en avançant, malgré le feu de l'Artillerie, pour le faire avec moins de perte, de tenir vos rangs & vos files

* *Pièces-Suèdoises.*

les plus clairs qu'il est possible, en conservant le bon ordre, de sorte néanmoins que la première ligne se referme quand elle est prête à joindre l'Ennemi; elle ouvre de tems en tems ses Brigades ou ses Régimens, pour faire que les décharges, tant de l'Artillerie, que de la Mousqueterie, fassent tout-à-coup leur effet; après quoi finissant ce tapage, on en vient tout de suite à l'arme blanche.

Comment
il faut mé-
nager &
distribuer
ses forces
pendant
l'action.

Tant que la seconde ligne n'en vient point aux mains, ses rangs & ses files restent toujours peu serrés, pour pouvoir y recevoir les Troupes de la première, si elles viennent à être rompues en trop d'endroits; mais tant que la première ligne n'est point considérablement endommagée, on détache seulement quelques Brigades de la seconde pour remplacer celles qui sont mises en déroute, ou qui ont perdu beaucoup de monde; on rallie la Brigade qui quitte le Combat, & on la fait passer à la troisième ligne, dont on a tiré des Troupes, pour remplir la seconde.

Il faut que les espaces entre chaque

ligne soient assez considérables pour entretenir une libre communication entre les ailes & le centre, & même y faire couler, sans s'incommoder, de la Cavalerie pour fondre par les ouvertures sur les endroits où l'Ennemi est rompu.

Mais quand on s'apperçoit que le front de Bataille est trop maltraité, on fait un dernier effort, on rapproche les deux autres lignes, pour soutenir la première, on donne sur l'Ennemi avec de doubles & de triples Forces, s'il est besoin; réservant néanmoins un Corps de Troupes fraîches pour favoriser votre retraite en cas que vous soyez forcé.

Je passe sous silence quantité de choses qui n'ont d'autres règles que la prudence d'un Général, & d'autres que tout Officier doit savoir. Nous ne parlerons point non plus de la façon d'attaquer & défendre les Places. Deux grands hommes, & leurs Disciples, semblent avoir épuisé cette matière: cependant il est entre ces deux

* *Monsieur de Vauban & Monsieur le Baron de Coehoorn.*

célèbres Rivaux quelque chose de plus parfait que l'on découvrira peut-être.

Dites-moi, Polemiste, ce que vous aimeriez le mieux, de commander avec *Carte blanche*, ou d'avoir votre Souverain pour compagnon de vos exploits?

Précau-
tions con-
tre l'ambi-
tion & la
jalousie
des Géné-
raux

Polemiste. Je vous avouerai, Seigneur, avec une franchise militaire, que lorsque j'étois jeune, avide de gloire, j'aurois été jaloux que mon Prince l'eût partagée avec moi, j'aurois voulu ne lui laisser que l'honneur d'avoir fait un bon choix en ma personne; j'aurois souhaité même que la Guerre durât éternellement. Mais à présent j'aime beaucoup mieux travailler sous les yeux de mon Maître; je suis charmé qu'il voie tout ce que je puis valoir, soit pour le conseil, soit pour l'exécution.

Thélem. C'est fort adroitement m'avertir de mon devoir, & me faire comprendre qu'un Prince ne sauroit de trop près veiller à ce que l'ambition d'un Général ne fasse pas trop durer des maux qui ne peuvent être trop courts; il doit rarement se dis-

penfer de commander lui-même les Armées; & quand il se repose fur l'habileté d'un Général, il ne faut point lui faire partager les Lauriers avec un Rival qui cherche quelquefois à les flétrir, ou lui ôte le courage d'en cueillir de nouveaux : on laisse encore à la prudence d'un Capitaine un plein pouvoir de profiter d'une occasion que l'attente des Ordres de la Cour feroit manquer.

Finiffons par dire un mot fur la *Ma-*
rine, dont nous n'avons presque point
 parlé. Quoique le sort des combats
 de Mer soit presque auffi inconstant
 que les vents, de nombreuses Flottes,
 des Vaisseaux bien construits, des Ma-
 telots bien exercés, des Arcenaux mu-
 nis de longue main de bons maté-
 riaux, des ports bien entretenus, des
 Troupes dressées à se battre sur cet
 élément, d'habiles Pilotes, de bons
 Officiers de Marine, encouragés à
 bien faire par les recompenses, pro-
 tègent le Commerce d'un Empire,
 mettent ses Frontières maritimes hors
 d'insulte, le rendent formidable aux
 Puiffances jalouses de sa grandeur. On

De la
 Marine.

ne peut trop faire cultiver & fleurir les Sciences qui ont rapport à cette partie de l'Art Militaire; on doit prendre tout le soin possible de la perfectionner & de l'entretenir sur un bon pied.

Moyens
d'occuper
les Sujets
à l'issue
d'une
Guerre, &
de faire
revivre le
Commer-
ce.

C'en est assez, chers Amis, la Guerre est terminée, remettons l'épée au fourreau, faisons taire la tempête, & allons jouir des douceurs du calme de la Paix. Nous avons pris les armes, non pour des intérêts personnels, mais pour défendre les droits de la Patrie; que ceux qui l'ont fidèlement & courageusement servie, s'en retournent recompensés; que le bon ordre constamment établi dans le sein de cette Mere commune, fasse tout-à-coup revivre le Commerce & les Arts; que le Guerrier, sûr de retrouver des moyens de subsister, quitte les armes, sans craindre de tomber dans une indigence qui l'obligeroit à devenir brigand.

On songe ordinairement, après une Guerre, à purger un Etat des voleurs que la Paix y disperse; mais fort rarement aux moyens de préserver les

LES DELICES DES COEURS. 187
hommes des misères qui les portent à ces criminelles extrémités; moyens auxquels un bon Prince doit penser dès l'instant même qu'il forme le dessein de prendre les armes. Il faut, avant que de remuer les pièces de quelque Tout artistement composé, favoir, à point nommé, les remettre promptement en leur place; il en est de même en bonne politique. Les Colonies, dont nous avons parlé dans nos précédens projets, * donneront dequoi occuper quantité de gens desœuvrés à l'issue d'une Guerre: les tems de trouble en interrompent la communication; elles se dépeuplent faute de secours, ou l'activité de leurs Habitans diminue à cause du peu de débit de leurs denrées. C'est donc des premiers instans d'une Paix renaissante qu'il faut profiter pour faire refleurir ce Commerce, & repeupler ces Pays de nouveaux Habitans qui les fertilisent & s'enrichissent par leur travail.

Je suis surpris que, depuis la découverte du nouveau Monde, on ait tou-

* *Tome I. seconde Partie, IV. Entretien.*

jours si foiblement entrepris d'y former des établissemens. On a vu des Princes armer des Flottes de trois cens Voiles, pour conquerir des Pays qui ne leur appartenoient pas, & à peine envoie-t'on quelques foibles Escadres pour s'emparer de riches & vastes Contrées qui ne sont à personne: on laisse à des Avanturiers le soin de ces entreprises; mais sur le point de réussir, la moindre difficulté rebute; on abandonne ou on laisse dépérir ces Peuplades, faute d'aider les nouveaux Habitans.

F I N.

T A B L E

Des Matières de ce second Tome.

- A**Bus ; leurs mauvais effets, *page* 2, 6 ; leur cause & leur origine, 6, 7 ; leur conséquence, 8, 9.
- Affaires mal réglées, 7, 10. *Voyez* Gens d'affaires.
- Allégorie, 5, 6.
- Allemagne, 34.
- Alliance. *Voyez* Négociations.
- Alliés ; manière d'agir avec les anciens & les nouveaux, 69 ; quand on fait la guerre conjointement avec eux, 97, 98, 99 ; quand on passe sur leurs terres, 144.
- Ambition des Grands ; les troubles qu'elle cause, 11, 12, 13, 29, 33 ; quelle doit être celle d'un Ministre, 66.
- Ames (grandes) leur politique, 4, 5 ; le Prince est l'ame d'un Empire, 92.
- Anacorète, 45.
- Anges, 54.
- Annibal, 150.
- Anti-Machiavel cité, 4, 65, 89, 91, 136.
- Approvisionnement de vivres ; silence des Historiens sur cette matière, 137, 138 ; Politique des Romains sur ce sujet, 138, 139. *Voyez* Préparatifs de Guerre. Comment on en traite avec des Entrepreneurs, 141.
- Arcenaux, 140, 185.
- Armées combinées, 96, 97 ; mouvemens d'une Armée, 123 ; ses différentes manœuvres, 124, 125, 126, 127 ; sa subsistance. *Voyez* Approvisionnement. Ses marches. *Voyez* Marches.
- Armement ; manière d'ar-

TABLE DES MATIERES.

- mer le Soldat, 109, 110, 112, 113, 114.
- Armes offensives; Réflexions sur leurs différentes espèces, 107, 108, 109, 111; armes défensives, 110.
- Armoiries; ce qu'elles représentent, 90.
- Affurance (noble) 58.
- Art de rendre les hommes heureux, *vraie Politique*, 3; ce que méritent ceux qui le cultivent, 86; Art militaire. *Voyez Guerre.*
- Art de pêcher en eau trouble, 7, 8.
- Artillerie; son usage, 126, 180, 181.
- Avis; comment le Prince les recueille dans le Conseil, 60; on y défère par raison, 68.
- Auxiliaires. *Voyez Troupes.*
- B** Atailles, quand il faut y avoir recours, 89; ordre de Bataille dans une marche. *Voyez Marche.* Quand il faut présenter ou éviter une Bataille. *Voyez Combat.* Différens ordres de Bataille, 169, 170, 171; leurs combinaisons, 172, 173.
- Bataillon, 115; lui faire faire toutes les manœuvres d'une Armée, 127, 128. *Voyez Troupes.*
- Bayonnette; son usage, 111-114.
- Brigades d'Armée, 115; de Cavalerie, *ibidem.* *Voyez Troupes.*
- Brigue, 11; ne rien accorder à ses sollicitations, 14.
- Bottines, 111.
- Bruyère (La) 57.
- Buffle, 110.
- C** Abales; moyens de les prévenir, 12, 13, 14; leur but, 14; moyens de les dissiper, 20, 21, 22; 27, 28, 29. *Voyez Fac-tions.*
- Cabinets; moyens d'en pénétrer les secrets, 73; Tactique étudiée dans le cabinet, 122; de grands Généraux se peuvent former dans le cabinet, 166.

TABLE DES MATIERES.

- Caïssons. *Voyez* Vivres.
- Calvin, 55.
- Calus sur les cœurs, causé par la mauvaïse foi, ne s'amolît point, 70.
- Camps volans; manière de les détacher, 116, 117; leur usage, 143, 157.
- Capacité; un Prince doit connoître la sienne, 63.
- Caractères 17; moyens de les connoître, 15--18.
- Caterves*, 115. *Voyez* Troupes.
- Cavalerie; sa manière de combattre à pied, 113; l'occasion détermine son utilité, 114; division de ses Corps, 115; à quoi elle sert dans les marches, 156; comment on la poste quelquefois dans une Bataille, 177.
- Cause de Dieu; prétexte de l'Intolerance, 47.
- Champs élisées, 36.
- Charité (la) aime le prochain tel qu'il est, 53, 54.
- Charlemagne, 35, 74.
- Châtimens des factieux, 36, 37, 38; du Soldat, 130, 131, 135; de la désertion, 132.
- Clémence; comment il faut en user, 37.
- Clovis, 35.
- Cimeterre; son usage, 109, 112.
- Cœur; il parle naïvement, 16; Dieu seul est l'arbitre des cœurs, 48.
- Coehoorn, 183.
- Cohortes, 115.
- Colonnes d'Armée. *Voyez* Marches & Tactique.
- Colonies trop négligées, 187, 188.
- Combat; différentes postures & différens évènements, 174--183.
- Commerce, 72, 75, 85, 186, 187.
- Compagnies des Bataillons, 115, 116, 121, 122. *Voyez* Troupes.
- Concessions faites à la Noblese, 34, 35.
- Confédérés. *Voyez* Alliés.
- Confidens secrets du Prince, 31, 32, 61.
- Conquerans; comment ils recompensoient leurs Généraux, 35; ils sont à présent odieux, 90.
- Conquêtes politiques, 79; par les armes elles ne

TABLE DES MATIERES.

- font plus si rapides, [143](#).
 Conscience, [48](#); *Voyez* Liberté de conscience.
 Conseil; secret des résolutions du Prince dans le Conseil, [59](#), [60](#), [61](#); savoir y déferer, [67](#), [68](#);
 Conseil du Général. *Voyez* Général.
 Contrepoids politique, [76](#).
 Contributions; leur levée & leur emploi, [148](#).
 Controversistes furieux punis, [55](#).
 Conversation; son sujet fait pénétrer les vrais sentimens du cœur, [16](#), [17](#).
 Conversion (quart de) son usage, [125](#), [126](#).
 Corps de Troupes. *Voyez* Troupes.
 Courtisans, [15](#), [21](#), [22](#), [56](#); leur dissimulation ne convient point au Prince, [58](#); Courtisans de la Divinité, [45](#), [46](#).
 Cordialité envers ses Alliés, [69](#).
 Créatures du Prince; leur usage, [26](#); les détacher d'un Parti, [28](#).
 Crédit; moyens de le faire perdre aux Grands, [25](#), [26](#), [28](#)--[31](#); ce qui le fait perdre en Politique, [71](#); ce qui l'augmente, [72](#); avantages qu'on en tire, [78](#), [79](#), [80](#).
 Cruauté, [37](#); monstres de cruauté, [42](#).
 Cuirasses, [110](#).
DÉcuries; ce que c'est, [115](#).
 Défiles; ne s'y point engager, [159](#), [160](#).
 Démon, [54](#); Démon d'intolérance; ses maximes, [43](#), [44](#).
 Détachemens; leur usage, [117](#), [143](#), [147](#), [156](#).
 Dévots, [45](#), [47](#).
 Dieu ou Divinité; elle est l'arbitre des cœurs, [48](#); ce n'est point à l'homme à venger ses droits, [48](#), [55](#).
 Désintéressement; quels sont ses avantages, [80](#).
 Désertion; manière de la punir & de l'empêcher, [132](#), [133](#).
 Difficultés; il vaut mieux les détruire, que de les lais-

TABLE DES MATIERES.

- laisser subsister pour les combattre, 10.
- Discipline militaire, [129](#) -- [136](#).
- Diffimulation; précautions contre ses ruses, & moyens de les découvrir, 14 -- [18](#); usage de la diffimulation, [56](#), [57](#); celle des Courtisans ne convient point au Prince, [57](#), [58](#); en quelles occasions un Prince diffimule, [58](#) -- [62](#), [68](#), [79](#); 80.
- Docteurs de Sectes; cause de leur [antipatie](#), [47](#).
- Domaine; comment il faut traiter les Peuples soumis à titre de domaine, [84](#), [85](#), [86](#).
- E**lite des gens de pied; comment on les arme, [112](#); leur manière de combattre, [113](#).
- Eloges suspects, 18 -- 20. *Voyez Flatterie.*
- Emissaires, [31](#).
- Empire vaste ne fait point la grandeur du Monarque, [91](#); ce qui le rend puissant, [99](#).
- Emplois; que le Prince en dispose, [12](#), [26](#), [32](#), [93](#), [136](#); les change, [29](#); n'en donne point plusieurs à la fois, [38](#), [39](#). *Voyez Recompenses militaires.*
- Entreprise des vivres, [141](#), [142](#).
- Envie; le Prince doit se garder de ses suggestions, 59.
- Epée; usage de cette arme, [109](#), III.
- Equilibre [politique](#), [75](#), [76](#).
- Equipages d'une Armée, [146](#); comment il faut les régler, 151, [152](#); comment on les range quand l'Armée est attaquée dans sa marche, [154](#), [155](#); comment on s'en débarrasse, [156](#), [157](#).
- Escadrons, [115](#).
- Escouade, *ibid.*
- Espions, [31](#), [159](#).
- Etat; Politique des petits Etats, 74, 75, [95](#), [96](#); Forces de l'Etat, [94](#), [99](#), 100; le Prince doit en être maître, [32](#).
- Etrangers; comment un Prince doit se comporter

TABLE DES MATIERES.

- ter avec eux, [68](#), [69](#), [72](#), [73](#), &c. *Voyez* Négociations.
- Europe (l') sa politique actuelle, [73](#), [74](#), [78](#), [79](#), [95](#).
- Evolutions; réflexions sur leur promptitude, [112](#), [113](#), [124](#) -- [127](#).
- Exercice militaire; ses parties, [117](#), [118](#), [119](#), [122](#), &c. d'un Régiment, [127](#), [128](#). *Voyez* Tactique.
- F** Actieux; moyens de les desunir, [27](#) -- [30](#); leur châtiment, [36](#) -- [38](#).
- Factions; leurs causes, [12](#); moyens de les prévenir, [12](#), [13](#), [14](#); de les rendre odieuses au Peuple, [30](#), [31](#).
- Favoris; conséquences de leur trop de crédit, [9](#), [39](#).
- Flatterie; comment on s'en garde; sentir ce qu'on vaut, [18](#), [19](#), [20](#).
- Foi (bonne) compagne de la confiance, [70](#); son utilité dans les négociations, [78](#), [79](#).
- Forces de la Société; leurs usages, [87](#), [88](#), [89](#); forces de l'Etat. *Voyez* Etat.
- Fortereffes, [99](#), [100](#), [101](#); il ne doit point y en avoir au centre d'un Etat, [101](#).
- Fourberie; elle tourne contre ceux qui s'en servent, [4](#); un Prince en doit connoître les ruses, *ibid*. On ne peut que rarement s'en servir deux fois, [71](#).
- Fourbe & imprudent, termes sinonimes, *ibid*.
- France, [34](#).
- François premier, [115](#).
- Front de Bataille, [121](#), [126](#); de *Bandière*, [153](#); en quelles occasions il faut l'étendre, le resserer ou l'ouvrir, [171](#), [172](#), [173](#), [176](#).
- Frontières; manière de les fortifier, [99](#), [100](#).
- Frontin, [159](#).
- G**énéral; un Prince doit commander lui-même ses Armées, [92](#), [93](#); sa présence encourage un Général, [93](#), [184](#);

TABLE DES MATIERES.

- Général commun entre Alliés, [97](#), [98](#); comment un Prince se rend grand Capitaine, [123](#); ce qui sauve l'honneur du Général, *ibid.* Présence d'esprit d'un habile Général, [151](#), [174](#); quelles maximes lui doivent être familières, [151](#); sur quoi il règle le plan de ses opérations, [159](#), [174](#); autres qualités d'un grand Général, 163--165; il peut se former dans le [cabinet](#), [166](#); il ne faut point lui donner de Rival; lui laisser *Carte blanche*, [184](#), [185](#).
- Générosité; est incompatible avec la jalousie & l'ingratitude, [67](#).
- Gens d'affaires; leurs ruses pour se rendre nécessaires, [7](#), [8](#); danger de leur abandonner le Gouvernement, [9](#).
- Gouvernement; cause & remède des désordres, [8](#), [9](#), [11](#), [23](#).
- Graces; le Prince doit être maître de toutes. *Voyez* Emplois.
- Grands (les) Moyens généraux de prévenir leurs cabales & factions, [12](#), [13](#), [14](#), [20](#), [21](#); conduite d'un Ministre envers eux, [22](#), [23](#); moyens d'appaîser les troubles qu'ils excitent dans l'Etat, [23](#), [32](#); examen de la justice de ces moyens, [32](#), [36](#); origine de leur pouvoir, [34](#), [35](#).
- Grenadiers, [109](#), 112.
- Guerre de Religion, [50](#); justes raisons de faire la guerre, 87--90, [92](#); préparatifs de guerre, [139](#).
- H**Ache d'arme, [109](#).
- Haines de Religion ne s'éteignent jamais, 50.
- Henriade, [6](#).
- Henri le Grand, [91](#).
- Héroïsme; ses leçons, [3](#).
- Héros (le vrai) [81](#), [82](#).
- Hypocrite; son caractère, [46](#), [47](#).
- Humanité, [10](#), [54](#), [55](#), [65](#).
- J**alousie, indigne d'un Roi, [67](#); il l'excite entre des Factieux pour les desunir, [27](#).

TABLE DES MATIERES.

- Impie** ; il n'est point permis de tuer celui qu'on croit tel, 54, 55.
Impôts ; ils ne doivent être ni trop forts ni légers, 41.
Infanterie doit être plus nombreuse que la Cavalerie, 144.
Inspecteurs des Troupes, 106 ; des vivres, 142.
Intolérance ; réflexions sur ce sujet, 41, 42 ; ses principes, 43, 44 ; Intolerantisme politique, 50.
L A Fontaine (de) 97.
Legions, 115.
Levées de Troupes, 103--105.
Liberté de conscience, 51, 52.
Lignes des Frontières ; comment elles doivent être construites, 100.
Loix ; de quelles Loix le Prince est défenseur, 55 ; *Loi de nature* ; quel droit elle donne à une Nation, 88.
Lucrece, 41.
Luther, 55.
M Agazins sur les Fron-
 tières, 139, 140 ; leurs dispositions, 142 ; sur Pays conquis, 143 ; chez ses Alliés, 144.
Machiavel, 37.
Mahomet, 55.
Maisons illustres ; leur Politique, 75.
Malice raffinée, qualifiée du titre de Politique, 3.
Marches d'une Armée en Pays ennemi ou qui va à sa rencontre, 152--158.
Marine, 185.
Ministre ; ce qui le rebute dans les affaires, 7 ; conduite d'un Ministre envers les Grands, 22, 23 ; choix d'un Ministre, 62, 63 ; ses qualités, 64 ; quels défauts on lui pardonne, 65 ; il peut légitimement travailler à sa fortune, 66, 67.
Modifications intérieures du prochain nous sont physiquement & métaphysiquement indifférentes, 54.
Monarchies de l'Europe ; par quels intérêts elles sont liées les unes aux autres, 75.

TABLE DES MATIERES.

- N**Ation (une) ce qu'elle est par rapport à une autre, [88](#); elle a le droit de se faire justice, *ibid.* & [89](#).
- Négociations; réflexions sur les négociations politiques, [68](#), [69](#), [70](#); leurs différentes espèces, [72](#), [73](#); combien la bonne foi y est utile, [78](#) - [81](#).
- Noblesse; les honneurs & les grades militaires lui sont réservés, [134](#), [135](#).
- Nombres propres à faciliter les opérations de la Tactique, [120](#). *Voyez* Tactique.
- O**fficiers; ils doivent inspirer des sentimens d'honneur au Soldat, [131](#); ne le point maltraiter, [132](#).
- Ordonnances militaires sur le châtimeut du Soldat, [135](#).
- Ordre de Bataille; quel est le meilleur, [169](#), [170](#); défauts des autres, [170](#), [171](#); combinaison de differens ordres de Bataille, [172](#), [173](#).
- Ortômans, [Empereurs](#), [35](#).
- P**Aix; réflexions sur les moyens de remettre tout en place à son avènement, [186](#) - [188](#).
- Places d'armes; leur usage, [142](#), [143](#), [152](#).
- Perfuation; moyens de perfuation dans les négociations, [69](#), [72](#), [73](#); le manque de bonne foi en ôte les ressources, [71](#).
- Peuple; ce qui le soulève, [9](#), [40](#), [41](#); comment le Prince se l'affectionne, [11](#), [25](#), [26](#), [30](#), [31](#); comment on prévient les troubles de Religion, [48](#) - [54](#); comment il faut traiter les Peuples nouvellement soumis, [83](#).
- Phanatisme; sa fureur, [41](#) - [44](#); comment le Prince le reprime, [51](#) - [53](#).
- Politique, abus de ce terme; vraie Politique, *ib.* la fausse comparée à la Taupe, [5](#); différentes espèces de Politique, *ib.* leur peinture allégori-

TABLE DES MATIERES.

- que, 5, 6; leur point de perfection, 11; Politique actuelle de l'Europe, 73--77.
- Polybe, 161.
- Poudre à canon, fatale invention, 180.
- Préparatifs de Guerre, 139, 140.
- Prétentions; quand il est à propos de les relâcher ou de les faire valoir, 80, 81.
- Prêtre; le Prince ne doit point le faire, ni en laisser aucun se mêler d'affaires d'Etat, 55.
- Projet de Guerre toujours suivi, même pendant la Paix, 140.
- Promesse; l'exactitude à la garder est la plus subtile Politique, 79, 80.
- Provisions pour les marches forcées, 145; comment on les fait ménager aux Soldats, 146.
- Prudence; elle se rit des subtilités de la ruse, 71.
- Q**uestions; elles font développer les caractères & les sentimens, 15-18.
- R**ebelles; quelle punition ils méritent, 33; comment un Prince les punit, 37, 38; comment il traite les parens de ceux qui ont mérité la mort, 38; sentiment de la Noblesse de certains Pays sur la mort d'un parent coupable, *ibid.*
- Recompenses militaires; elles se distribuent autrement dans une République que dans une Monarchie, 133; comment elles doivent être ménagées, 134.
- Réformateurs mal à propos blâmés, 10.
- Régimens; leurs divisions, 116; leur Exercice. *Voyez Exercice.*
- Regne dans les tems de trouble; le Prince en saisit les premiers instans pour affermir son autorité, 24--26.
- Religion; pouvoir de son objet sur les cœurs, 42; cruautés commises par un faux zèle, 42, 43;

TABLE DES MATIERES.

- elles ne viennent du fond d'aucune Religion, 43, 44; faut-il en tolérer plusieurs dans un Etat? 49--51.
- Repas d'une Armée en marche réglés, 146.
- Réputation; combien la bonne sert en Politique, 78, 79; elle est un des meilleurs moyens de connoître les hommes, 64.
- Richelieu, 31.
- Romains; division de leurs corps de Troupes, 115, 120; leur Politique avec leurs Alliés, 138.
- Ruse; s'il est de la dignité d'un Roi de ruser par abaisser des Factieux, 33; ruses guerrières. *Voyez* Stratagèmes.
- S**abre; son usage, 109, 111.
- Sacerdoce; origine de la domination sacerdotale, 44--46.
- Sceptre; pourquoi le Prince le porte, 55.
- Secte; cause de leur antipatie, 47; elles ne peuvent souffrir de rivales, 49, 50; moyens d'empêcher les troubles qu'elles causent, 50, 51.
- Service militaire plus doux en Paix, mais exact, 130.
- Sévérité contre les cabales, 21; elle doit accompagner la clémence, 37.
- Sincérité; son caractère, 16.
- Société; elle est une espèce d'*Individu*, 88.
- Soldatesque ou Soldat; tout le monde est Soldat dans une République, 103; différentes espèces d'enrôlemens, 104, 105; choix, 106, 107; sévérité de la discipline, 129, 130, 135, 136; moyens d'inspirer au Soldat des sentimens d'honneur, 131; comment on le récompense, 133, 134; la profession de Soldat ne doit point être un état fixe, 135, 136.
- Stratagèmes de Guerre, 159--163.
- T**actique; ses règles générales, 117--121; sa

TABLE DES MATIERES.

- partie la plus intéressante, 122--127; moyens de la perfectionner, 72, 73.
- Teucidide, 161.
- Théologie; en faire cesser les querelles, 51, 52.
- Thèses; un Roi ne porte point l'épée pour les défendre, 55.
- Tite-Live, 161.
- Tolerantisme; on examine s'il est praticable en Politique, 47--51; moyens de l'affermir dans l'esprit des Peuples, 51--58.
- Travailleurs d'une Armée; d'où on les tire, 146, 147; à quoi on les emploie dans les marches, 157.
- Troubles d'un Etat; réflexions sur leurs causes, 3--11, 40--43, 47, 50.
- Troupeaux qui suivent une Armée, 145.
- Troupes (les) doivent être suffisantes pour faire face à tout événement subit, 93, 94; quelles sont les meilleures, 94, 95, 99; usage des Troupes stipendiaires & auxiliaires, 94--98; division des corps de Troupes, 114--117.
- Turmes*; ce que c'est, 115.
- V** Assaux; leur devoir envers le Souverain, 34.
- Vauban, 183.
- Vérité; comment on doit la défendre, 52, 53; importantes vérités qu'on doit inculquer aux Peuples, 53, 54.
- Vivres; leur fourniture, 141; leur transport, 143, 144; leurs préparatifs immédiats, 147, 148.
- X** Enophon, 161.

Fin de la Table des Matières du second Tome.



~~1523519~~
VAL 1523519
Ebn



